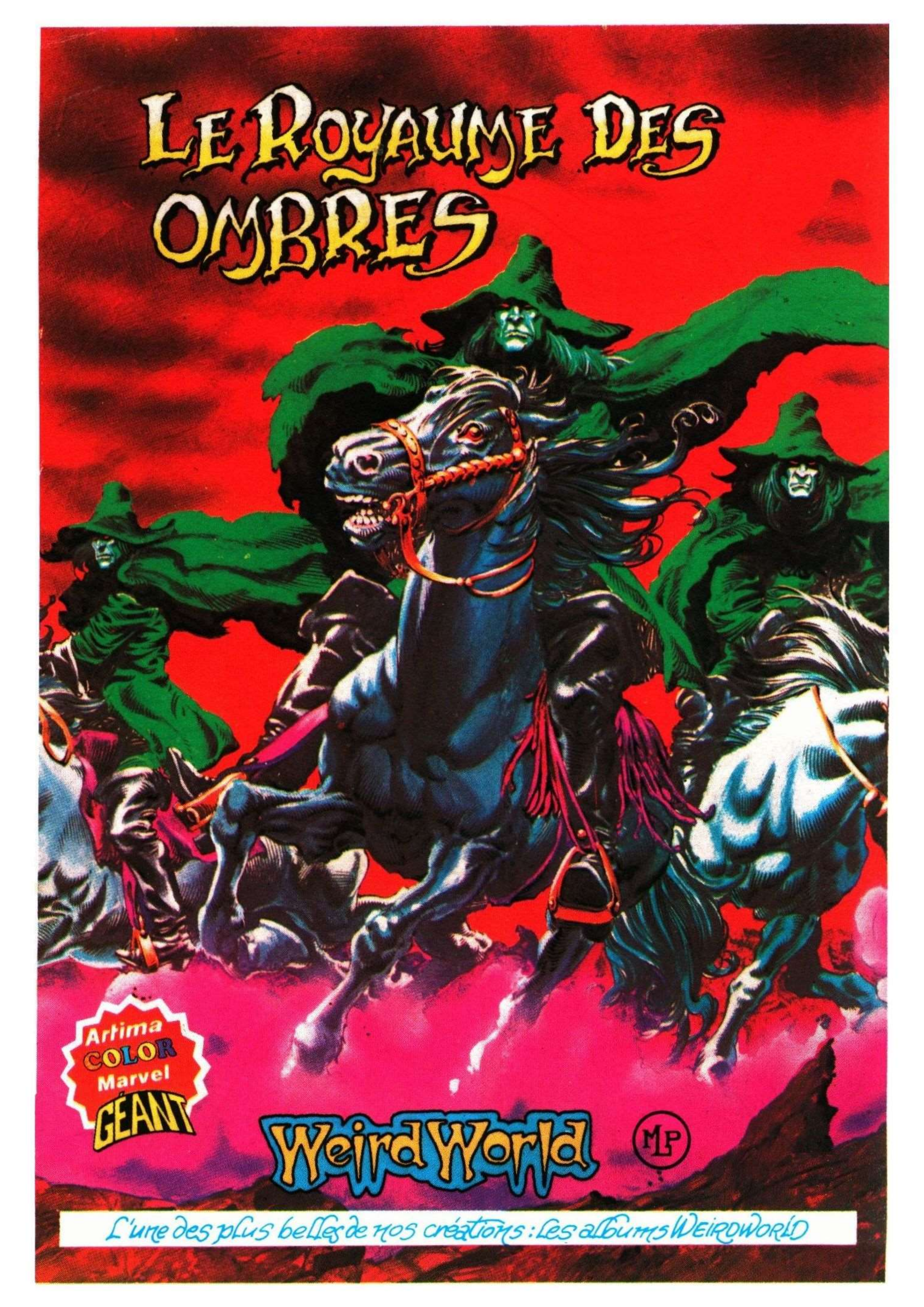
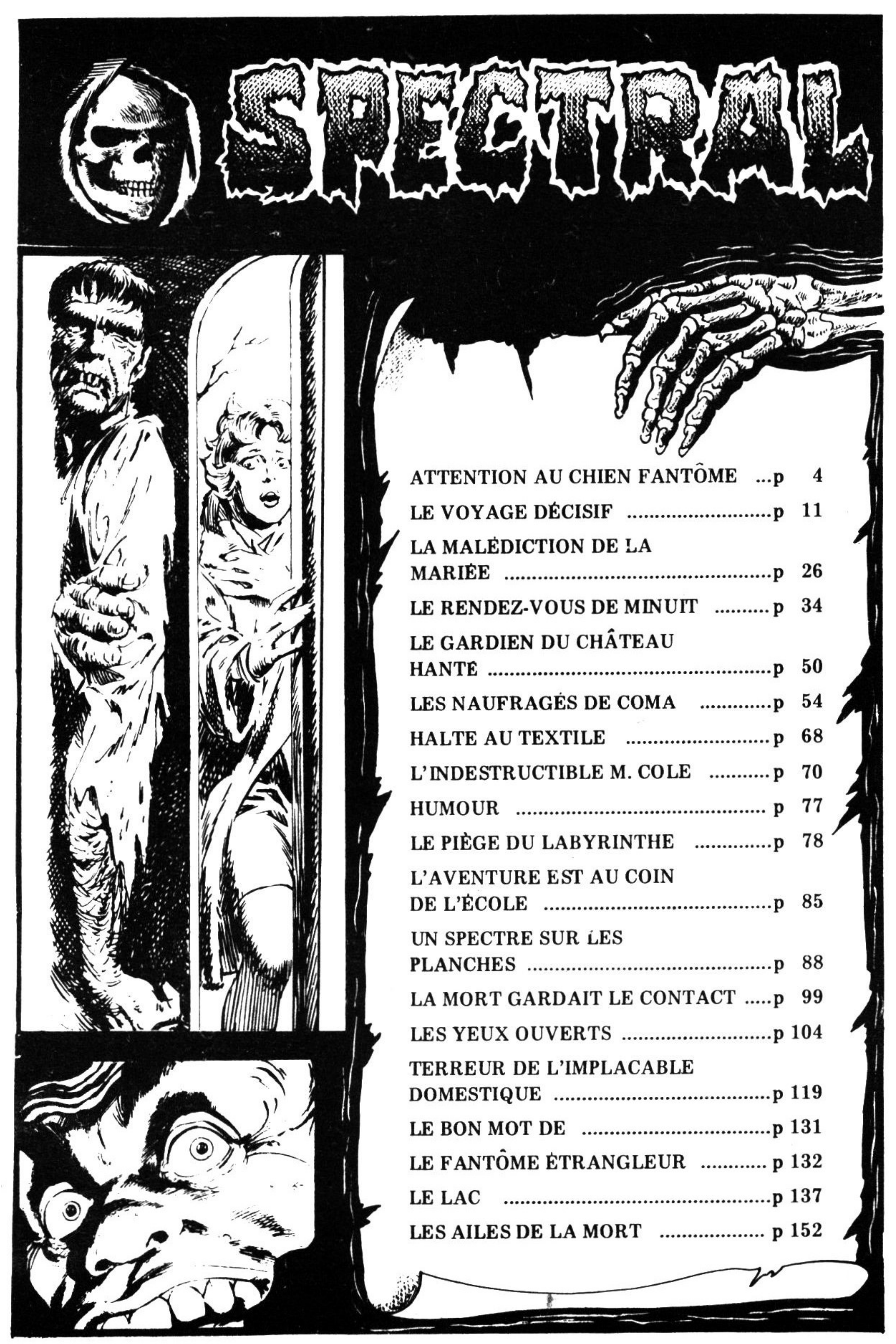
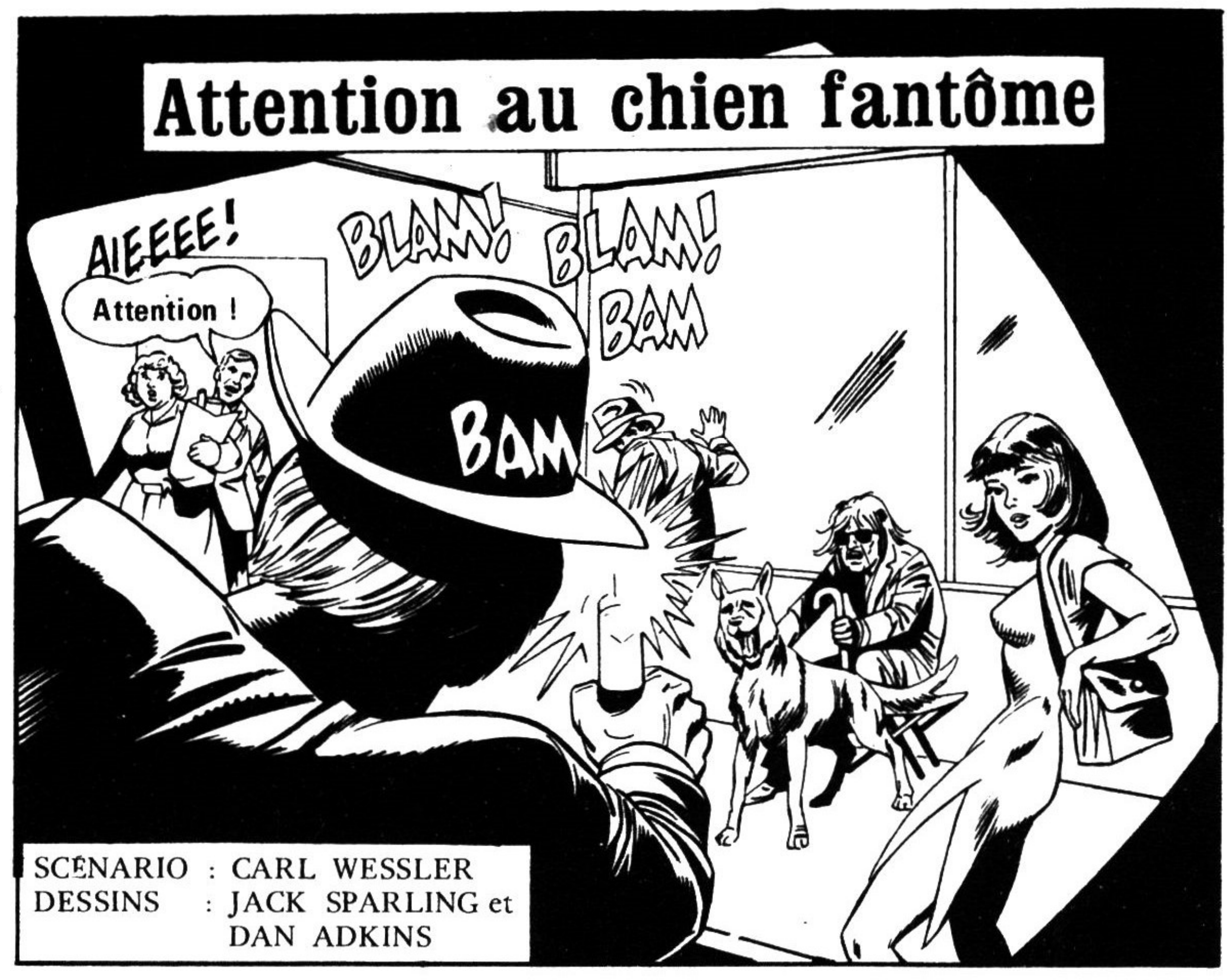

MAGAZINE DE BANDES DESSINÉES, NOUVELLES ET VARIÉTÉS.
SPECTRAL
TRIMESTRIEL N°19
Suisse 2,50 F
6F
ATTENTION AU CHIEN FANTÔME
164 PAGES
COMICS POCKET
L 6348 - 19 - 6,00 F


LE ROYAUME DES OMBRES
Artima
COLOR
Marvel
GÉANT
Weird World
MP
L'une des plus belles de nos créations : Les albums WEIRDWORLD



Publications Arédit
357 boulevard Gambetta 59200 Tourcoing

Attention au chien fantôme













Tous les journaux parlèrent du meurtre du gangster... mais pas de la mort d'un berger allemand mortellement blessé au cours de la même fusillade...





C'était Gabi Grumaldi, chef de gang notoire, qui avait machiné l'assassinat de Chet Nolan, son rival, mais il n'était pas satisfait...



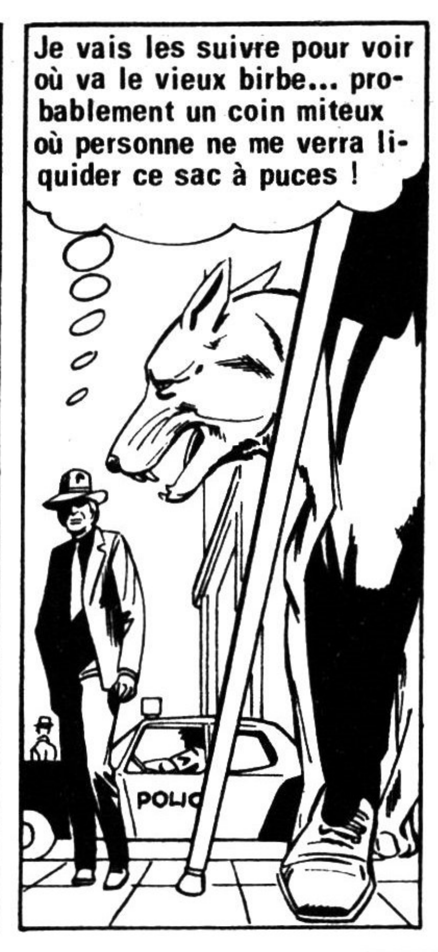

Loupe ton coup, Jabor, et tu te retrouveras tout seul !


Grand César mourut, et Oscar Brandt eut le cœur lourd jusqu'au moment où...
Eh bien, M. Brandt, je suis contente que vous ayez retrouvé votre chien parfaitement remis !
César... ? M-mais c'est impossible !


César geignit doucement près de son maître qui, après avoir tâtonné avidement, comprit alors...
Tu as succombé, mais tu es revenu de l'au-delà pour être avec moi !


Qu'est-ce qu'il y a, garçon ?
Grumaldi prétend que tu vas me mettre en pièces ! Erreur, sale cabot, car c'est moi qui aurai ta peau !
3


Il faisait alors bientôt nuit...
Si j'étais vous, mon gars, je n'essaierais pas de faire mal à César !


Je vais les suivre pour voir où va le vieux birbe... probablement un coin miteux où personne ne me verra liquider ce sac à puces !
POLIC


Le doux grognement du fantôme à quatre pattes avertit Oscar Brandt qu'ils étaient suivis...
Tout doux, garçon, je sais que ton meurtrier nous file...
... un aveugle et le fantôme de son chien-guide !
GRRRR...

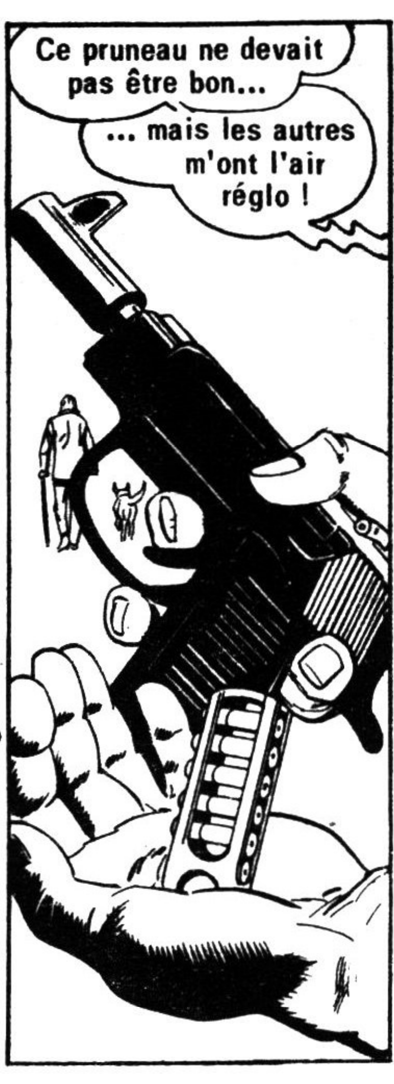

On va le feinter, César... et l'aider à se détruire lui-même !


Satanée poisse ! Chaque fois que j'essaie de descendre le clebs, il faut toujours qu'un mironton se pointe et gâche tout !


Maintenant... personne alentour... Je vais en finir avec ce maudit chien !
4


THUP


Il est encore vivant ! Je n'ai pourtant pas pu le manquer... à bout portant !


Ce pruneau ne devait pas être bon...
... mais les autres m'ont l'air réglo !


On est arrivés, César... Je le sens ! Je suis bien content que tu sois revenu, même comme tu es !
CET IMMEUBLE DOIT ÊTRE DÉMOLI PROCHAINEMENT ! ATTENTION ... DANGER ...


On va grimper comme d'habitude, hein, César ? On s'est toujours sentis en sécurité là-haut !


Le patron a raison ! Ce clebs m'en veut à mort de l'avoir blessé !
Si les flics le voient m'attaquer, ils sauront que c'est moi qui l'ai flingué en même temps que Chet Nolan !





Convaincu que le chien était une menace pour sa liberté... pour sa vie même, Roscoe Jabor s'élança sur les marches rongées par les vers, à la poursuite de la menace...







Avec de doux grognements et de forts aboiements d'avertissement, le guide fantôme mena son maître aveugle auprès du gangster gisant sur le sol...

Par... pitié... je ne veux pas mourir avec ça sur la conscience...

Tenez bon, je vais aller chercher du secours !

Oscar Brandt revint avec deux hommes... dont un policier ! Il n'y avait plus d'espoir pour le gangster moribond... hormis celui de soulager sa conscience...

Ga-Gabi Grumaldi... il m'a engagé comme exécuteur...

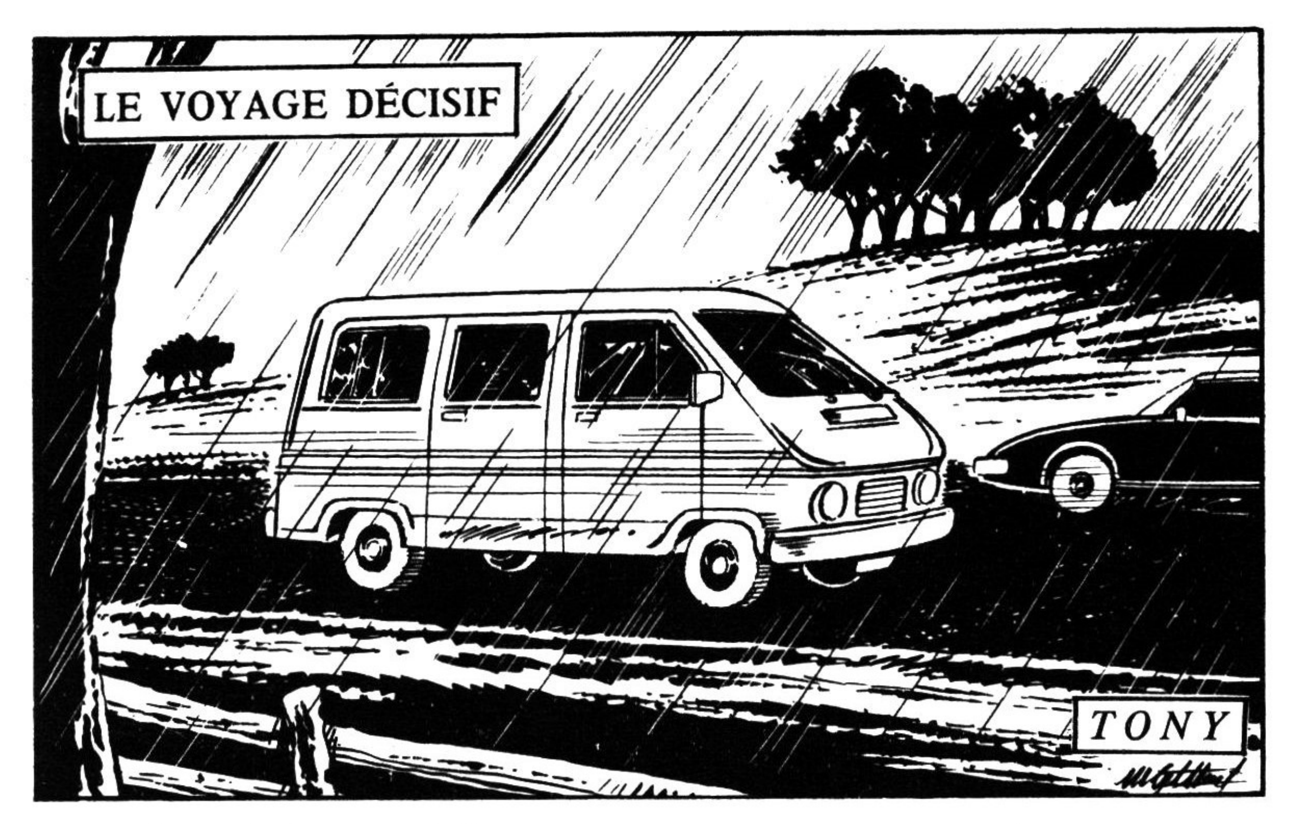
Avant de mourir, Roscoe Jabor avoua qu'il avait abattu Chet Nolan, chef d'une bande rivale, sur ordre de Gabi Grumaldi...

Votre principal témoin est le fantôme d'un chien ? Balivernes !

Non, Grumaldi... mais le fantôme de Grand César a amené votre tueur à gages à avouer que vous lui aviez ordonné de tuer votre ennemi ! C'est fini pour vous !

PATROUILL

Bien que la confession du tueur moribond ne convainquit pas Grumaldi, elle fournit à la police l'occasion qu'elle cherchait de démasquer les activités coupables du chef de gang... Quant à Oscar et Grand César, on ne les revit jamais plus... disparus dans le royaume du SURNATUREL !



— Quand donc va-t-il cesser de pleuvoir ? Ce voyage sous la pluie est vraiment infernal.

— Hum ... Les jeunes ne sont jamais contents ... Moi, de mon temps ...

— Cette vieille bique m'énerve avec ses «de mon temps» ... On le sait qu'elle est vieille ... Eh bien, qu'elle crève !

— Stéphanie, je t'en prie ...

— Je sais que je deviens méchante, mais c'est sa faute. Elle ne cesse de nous critiquer.

— Je sais, mon trésor, mais il se trouve que nous sommes les deux seuls jeunes de cet autocar, et nous sommes bien différents des autres.

C'était vrai. Stéphanie et Jean-Pierre étaient de jeunes mariés pas très riches qui n'avaient trouvé que ce moyen de faire un voyage de noces ... Ils avaient choisi un voyage organisé bon marché.

— L'ennui, c'est que les participants sont assez âgés, avait déclaré l'organisateur.

— Cela ne fait rien. Nous saurons bien nous entendre avec eux, avait répondu Jean-Pierre.

Mais la chose n'avait pas été aussi facile qu'il l'avait cru.

En effet si monsieur Paul, le veuf, était sympathique et avait tout de suite accepté les jeunes amoureux, il n'en avait pas été de même pour les autres occupants du mini-bus. Mesdemoiselles Germaine, Solange et Noémie, trois vieilles filles acariâtres, n'avaient pas du tout apprécié la jeunesse et la joie de vivre de nos deux tourtereaux.

S'ils se prenaient la main ou si Jean-Pierre esquissait un geste tendre envers sa jeune

femme, il y avait toujours le regard de l'une des trois vieilles biques, comme Stéphanie les surnommait, qui était braqué sur eux.

— Ne peuvent-elles pas regarder le paysage plutôt que de nous espionner ?

— Ne t'occupe pas d'elles, chérie. Essaie de profiter du voyage et dis-toi bien qu'à l'étape, nous n'aurons plus besoin de les supporter.

Cela aussi était une chose que les trois vieilles biques avaient difficilement accepté.

— Un régime de faveur ! Et pourquoi donc, monsieur Paul ?

— Eh bien, je trouve qu'un jeune couple préfèrera manger seul à une table plutôt que de supporter des vieux.

Car c'était monsieur Paul, le seul personnage sympathique du bus, qui avait eu l'idée de leur demander un régime de faveur. Cela avait beaucoup choqué les autres passagers, mais il ne s'était pas laissé intimider. Et depuis, nos jeunes gens mangeaient seuls à leur petite table et ne partageaient pas les visites guidées.

— De cette façon, ils pourront faire ce qui leur plaira, avait décrété le vieux monsieur en souriant.

— Hum ! S'ils n'aiment pas les voyages organisés, ils n'avaient qu'à partir d'une autre façon.

— Vous savez bien, mademoiselle , que ces jeunes gens n'ont pas assez d'argent pour se payer un vrai voyage de noces, et s'ils ont choisi de partager notre route, c'est uniquement parce qu'il n'y avait que cela qui était dans leurs moyens.

— Dans ce cas-là, ils n'avaient qu'à rester chez eux !

— N'avez-vous donc jamais été jeune, mademoiselle ?

La vieille fille l'avait fusillé du regard. Mais elle n'avait rien dit.



2



D'ailleurs, personne n'osait contrarier le vieil homme. On comprenait tout de suite qu'il avait l'habitude de commander.

— Il devait avoir une belle situation.

— En effet, il était directeur dans une importante usine ; il vivait très bien et sa femme n'a jamais travaillé.

— Il est veuf, je crois ?

— C'est exact. C'est certainement la solitude et non les prix intéressants qui lui ont fait choisir ce voyage ...

En effet, celui que tout le monde appelait «monsieur Paul» était un homme sympathique, jovial, qui appréciait la compagnie des jeunes et qui aimait faire plaisir.

Stéphanie et Jean-Pierre ne savaient d'ailleurs pas que le brave homme donnait force pourboires afin qu'ils puissent avoir leur petite table pour deux à chaque étape.

— À quoi servirait l'argent si ce n'était pour faire plaisir de temps en temps ? J'ai bien assez de fortune pour vivre jusqu'à la fin de mes jours sans me priver, et malheureusement nous n'avons pas eu d'enfants, Nathalie et moi. Alors, pourquoi ne pas essayer de donner un peu de bonheur à ces jeunes si sympathiques ?

Donc, le voyage se poursuivait. Mais malheureusement, si le soleil avait été de la fête au départ, il avait très vite abandonné et depuis trois jours, il ne cessait de pleuvoir, rendant les visages moroses et assombrissant le moral de nos vacanciers.

— La vallée de la Loire sous la pluie ... quel ennui !

Stéphanie, qui s'était fait une fête de ce voyage, commençait à regretter d'être un jour montée dans cet autobus.

— C'est d'autant plus pénible qu'il nous faut aussi supporter ces vieilles taupes. Ah, s'il n'y avait que monsieur Paul !

Mais il y avait aussi, outre les trois vieilles filles, monsieur et madame Demaret, des retraités, Georges et Yvonne pour les intimes (dont Jean-Pierre et Stéphanie ne faisaient pas partie) ... et il y avait aussi les

Liagre, aussi déplaisants que les autres, Simone et David, qui ne cessaient de tout critiquer et ne parlaient que des maladies qu'ils avaient eues ou qu'ils avaient failli avoir ... ou même qu'ils craignaient de contracter ...

— Une vraie pharmacie ambulante ! Il faut voir son grand sac de voyage ... Il est plein de boîtes et de fioles de toutes sortes. Et le pis, c'est qu'elle avale tout cela régulièrement ... Et lui aussi. Je comprends qu'ils aient un teint aussi cadavérique.

Il était évident que la conversation des Liagre ne variait pas beaucoup : médicaments, maladies, opérations ...

Les Demaret, eux, ne parlaient que de catastrophes, d'accidents.

— À croire que le malheur des uns et des autres leur fait plaisir.

— Je ne crois pas que tu aies tout à fait tort. Ils s'ennuient tellement qu'ils sont contents d'apprendre qu'il y en a qui ont une vie bien plus pénible que la leur.

— C'est une sorte de sadisme.

— N'exagérons rien, mon trésor ; mais il y a un peu de ça.

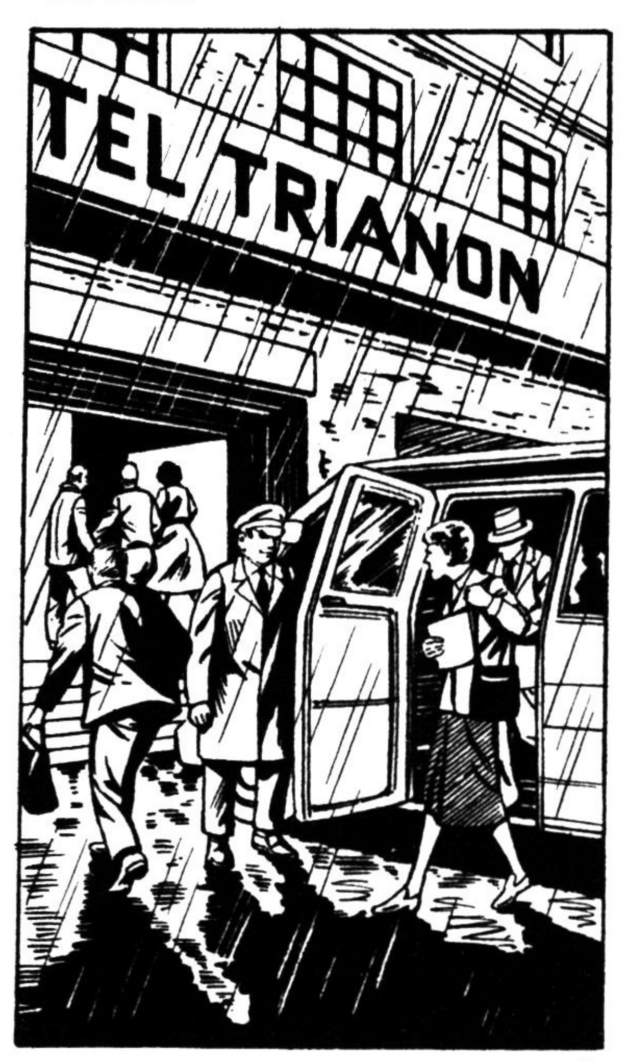
Et tous deux se mirent à rire.

Ils avaient parlé bas, mais leur rire éclata et éclaboussa de joie l'intérieur du mini-bus. Aussitôt, toutes les têtes se tournèrent vers eux, l'air consterné ... toutes sauf le visage épanoui de monsieur Paul qui leur fit un clin d'œil.

Ce soir-là, quand ils arrivèrent à l'étape, tout le monde fut bien content. Chacun récupéra ses bagages et se mit à courir sous la pluie pour se mettre à l'abri dans l'hôtel le plus rapidement possible.

— Rendez-vous au bar, tout à l'heure, cria monsieur Paul aux jeunes mariés. Je vous offre l'apéritif, si cela vous intéresse.

— Avec joie, répondit Stéphanie qui ressentait une grande sympathie pour le vieil homme.



A

Quelques instants plus tard, Stéphanie et son nouveau mari se retrouvaient dans leur chambre. Dès que la porte se fut refermée sur eux, la jeune femme se jeta dans les bras de son époux.

— Cela fait un temps fou que j'ai envie de t'embrasser ; mais je n'ose pas devant ces vieilles biques ... Elles ne cessent de nous épier. On dirait des oiseaux de proie. Je suis sûre qu'elles nous détestent.

— N'exagère pas, mon trésor.

— Oh, tu ne vois pas leurs yeux méchants ...

Et c'était vrai que les vieilles détestaient ce jeune couple heureux à qui il ne manquait qu'un peu d'argent pour que leur bonheur soit parfait ...

Dès qu'ils se furent changés, ils allèrent rejoindre le vieil homme qui les attendait, le sourire aux lèvres.

Il pensait en les voyant arriver qu'il aurait bien aimé être le père de cette brunette aux yeux pétillants ... et qu'il aurait été très heureux de les aider à s'installer ...

— D'ailleurs ...

Mais il abandonna ses pensées et ses projets pour accueillir ses invités.

Ils prirent l'apéritif ensemble, s'installèrent même à une table à quatre, et ils discutèrent et rirent pendant tout le repas, ce qui offensa et vexa les vieilles commères.



— Hum ... ces jeunes intrigants sont certainement attirés par l'argent de monsieur Paul.

— Vous avez raison, mademoiselle Solange. C'est aussi ce que je pense depuis que je les vois tourner autour de ce monsieur.

Les vieilles oubliaient de dire que c'était le brave homme qui cherchait toutes les excuses possibles pour se retrouver en la compagnie du jeune couple.

— Je me sens mieux en votre compagnie qu'en celle de ces vieux grincheux. Pourtant, ils ont presque mon âge ...

— Mais vous êtes bien plus jeune qu'eux !

— C'est vrai. Et si vous aviez connu ma femme ... Elle était merveilleuse. Si gaie, si dynamique ...

Et son sourire se faisait rêveur. Et les jeunes gens se prenaient la main en le regardant.

— Mais il ne faut pas se laisser aller à la mélancolie. Buvons plutôt ce cognac qui semble bien appétissant !

Après le repas, il fut impossible d'aller faire une promenade car la pluie ne cessait de tomber.

Le lendemain matin, quand tout le monde rejoignit Marcel, le chauffeur du bus, il pleuvait toujours ... Nos jeunes amis, vêtus de jeans et de cirés, avaient la mine longue.

— Et ça continue !

— Hum ... maugréa mademoiselle Germaine devant la moue de Stéphanie, ravissante dans son ciré de marin. Quel accoutrement !

Monsieur Paul la toisa et répondit d'un ton courtois mais assez sarcastique.

— Je trouve que cette tenue lui va à ravir. Bien sûr, il ne faut pas avoir dépassé la soixantaine pour arborer cela ... Mais à son âge, c'est très joli.

Germaine le regarda, outrée.

— Mais il devient insolent, ma parole ! On aura tout vu. Décidément, la compagnie de ces gamins mal élevés ne convient à personne.

Monsieur Marcel, qui rangeait les bagages et qui avait entendu, s'interposa.

— Il ne faut rien exagérer, mademoiselle. Ces jeunes gens ne sont ni désagréables ni impolis ...



6



— Vous n'allez pas les défendre, vous aussi ! D'ailleurs, personne ne les attaque. Nous nous contentons seulement de remarquer qu'ils sont différents de nous.

— Exact ! Une bonne quarantaine d'années vous séparent.

— Mufle ! Goujat ! Occupez-vous des bagages et ne vous mêlez pas des conversations qui ne vous concernent pas.

Et Marcel riait en rangeant les valises.

Le chauffeur du car était un homme dans la force de l'âge, père de famille bon enfant et sympathique. Il aimait rire, manger et boire ... Il aimait la vie en un mot. Et ses clients l'ennuyaient avec leurs manies et leurs commérages.

Quoi qu'il en soit, tout le monde prit place dans le bus et le véhicule reprit sa route.

Monsieur Paul appela le chauffeur.

— Monsieur Marcel, je n'ai plus d'argent liquide et je voudrais faire le plein dès que possible, si les autres passagers m'accordent un petit arrêt.

— D'accord. Naturellement.

Tout le monde ayant acquiescé, monsieur Marcel s'arrêta dès qu'il aperçut une banque, et Paul revint bientôt le portefeuille bourré.

— Il ne manque pas d'argent, dit Germaine.

— C'est vrai. Et il en dépense beaucoup avec ces petits voyous.

Il était vrai que le vieil homme avait décidé d'offrir un repas de gala à ses deux amis.

Il les invita aussitôt et les jeunes gens acceptèrent. Dès qu'ils arrivèrent à l'hôtel pour leur avant-dernière étape avant le retour, ils montèrent dans leur chambre. Dès qu'ils furent prêts, ils allèrent attendre leur vieil ami au bar. Le temps passa et monsieur Paul ne se mon-

trait pas.

— Aurait-il eu un malaise ?

— Je ne sais pas ; je vais aller voir.

— Je t'accompagne, Jean-Pierre. Je n'aime pas rester seule.

— D'accord. Allons-y.

Tous deux montèrent à la chambre de monsieur Paul. Ils frappèrent et, n'obtenant pas de réponse, ils essayèrent de tourner la poignée de la porte.

— C'est ouvert. On va voir ?

— Allons-y !

— Aaagh !

— Mon Dieu !

Monsieur Paul gisait dans une mare de sang qui avait taché la moquette beige.

Jean-Pierre se pencha.



— Je crois qu'il est mort.

Les deux jeunes gens descendire[illegible]t et appelèrent au sec[illegible]. Le directeur monta avec eu[illegible]t ayant constaté le drame, il fit appel à un médecin qui ne put que constater le décès, et à la police.

Les policiers relevèrent les empreintes, firent les constatations d'usage et se mirent à interroger tous les témoins. Ils commencèrent évidemment par ceux qui avaient découvert le meurtre, c'est-à-dire Stéphanie en larmes et Jean-Pierre qui était blême.

Ces derniers ne purent qu'expliquer qu'ils attendaient le vieil homme depuis un certain temps quand ils s'inquiétèrent de son retard.

— Il était toujours à l'heure, habituellement.

— Vous sortiez souvent ensemble ?

— Nous prenions parfois l'apéritif ensemble ou nous mangions à la même table. Mais ce soir, il nous avait invités à dîner.

— Vous disiez donc ...

— Eh bien, ne le voyant pas arriver, nous sommes montés chez lui et là ...

— Vous avez découvert le cadavre.

— Oui.

— Bien. Rien d'autre à dire ?

— Euh, non ...

— Bien. Merci. Je vais interroger les autres.



C'est ce que fit l'inspecteur. Et il commença par mademoiselle Germaine.

— Hum ... c'était à prévoir. Quand on fréquente n'importe qui ...

— Que voulez-vous dire, madame ?

— Mademoiselle.

— Pardon. Bon, alors, que voulez-vous dire ?

— Eh bien, je veux dire que ce pauvre monsieur Paul ne quittait pas ce jeune couple qui semblait très intéressé par l'argent du vieil homme.

— Vous voulez dire que ce pourrait bien être ces jeunes gens qui auraient tué la victime ?

— Je n'ai rien dit de la sorte. Je ne fais que les suppositions qui s'imposent.

— Les autres sont-ils de votre avis ?

— Je n'en sais rien. Mais vous pouvez toujours le leur demander ...

— C'est ce que je compte faire. Vous n'avez rien d'autre à déclarer ?

— Non. À moins que ... Les jeunes vous ont-ils dit que monsieur Paul était allé retirer une forte somme de la banque aujourd'hui ?

— Non.

— Ah ! Oubli ... volontaire ou non ... Qui peut savoir ?

— Pourquoi est-il allé chercher cet argent ?

— Parce qu'il préférait payer en liquide plutôt qu'en chèque ... Et il avait l'intention de sortir ces deux-là ... Ah ! la belle récompense !

— Vous êtes donc persuadée que ce sont eux qui ont fait le coup ?

— Pas du tout, monsieur

l'inspecteur. Ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit.

— Bien, parfait. C'est tout pour le moment, mademoiselle.

Et la vieille fille partit, déçue d'être renvoyée aussi vite.

Les deux autres commères diffusèrent leur fiel comme la première quand l'inspecteur les interrogea.

Elles aussi avaient des soupçons.

— Des jeunes sans argent ... qui ont des envies de grandeur ...

— Vouloir faire un voyage organisé en guise de voyage de noces, ce n'est pas précisément ce que l'on appelle avoir des idées de grandeur ...

— Oh ! je sais ce que je dis.

— Moi, mon opinion est faite, assura Noémie. Ce sont eux les coupables ... Qui voulez-vous que ce soit, sinon ?

— C'est pour le découvrir que je suis là, mademoiselle.

Puis l'inspecteur interrogea les Demaret.

Ces derniers ne savaient rien ... mais quand même, ces jeunes, qui semblaient ne pas quitter la victime des yeux ...

Puis ce fut au tour des Liagre, qui ne savaient rien de plus mais qui ne pouvaient que se demander, eux aussi, si ces jeunes qui ... et que ...

Le chauffeur n'avait rien vu ni rien entendu.

— Vous comprenez, monsieur l'inspecteur, après avoir conduit cet engin pendant toute la journée et sous la pluie, je n'avais envie que d'une chose : prendre une douche bien chaude et m'allonger pour me reposer un moment avant de descendre manger ... Et je me suis endormi. Je suis donc descendu le dernier, et je ne puis vous dire que ce que l'on m'a raconté lorsque j'ai rejoint les autres.



10



— Et avez-vous des soupçons ?

— Non ; je ne vois pas qui aurait eu intérêt à tuer ce brave homme.

— On l'a tué pour le voler.

— Le voler ?

— Oui. L'argent qu'il avait retiré à la banque ce jour a disparu.

— Ah oui, l'argent ... C'est vrai, il avait demandé si on pouvait s'arrêter devant une banque afin qu'il puisse aller faire le plein.

— C'est sans doute pour lui prendre cet argent qu'on l'a tué.

— Oh ! zut ! Si j'avais pu savoir ça, je ne me serais pas arrêté et il ne serait pas mort ... À quoi ça tient, la vie ?

— C'est vrai. Mais il a pris l'argent et il a été tué et nous n'y pouvons rien. La seule chose à faire maintenant est d'arrêter le coupable.

— Ce ne sera certainement pas facile. Il y a des tas de gens qui entrent et sortent dans un hôtel.

— Sur ce point, je puis être rassuré : personne d'autre que les voyageurs du bus ne se trouvait dans l'hôtel ... Et d'ailleurs, personne d'autre ne savait que ce vieil homme possédait une belle somme sur lui.

— Ah ! ah ! Cela change tout.

— C'est aussi mon avis.

À cet instant, le policier fut demandé au téléphone.

— Comment ?

— Eh bien, inspecteur, d'après les premières constatations du médecin légiste, la victime a été frappée par un objet lourd ... Le crâne a éclaté, provoquant la mort.

— L'assassin devait avoir pas mal de force.

— Exact. Et cela exclut une femme.

— Bien. Merci.

Les passagers du bus purent se rendre à la salle à manger pour prendre leur repas du soir ; mais personne n'avait très faim.

Stéphanie avait les yeux rou-

ges et Jean-Pierre était très pâle.

— Comédie, avait affirmé mademoiselle Germaine.

Et mademoiselle Noémie avait haussé les épaules.

Cependant, le policier interrogeait le propriétaire de l'hôtel.

— Ne manque-t-il rien dans la chambre de la victime ?

— Je ne sais pas.

— Allons voir.

— D'accord, monsieur l'inspecteur.



Les deux hommes montèrent et quand ils entrèrent dans la chambre à la moquette tachée de sang, le propriétaire de l'hôtel frissonna.

Le visage vert et claquant des dents, il regarda autour de lui.

— Vous me semblez bien bouleversé.

— Oh, monsieur l'inspecteur, c'est la première fois qu'une chose pareille se passe dans mon établissement.

— Bon, essayez de reprendre votre sang-froid et dites-moi s'il ne manque rien dans cette pièce.

— Euh, je ne vois pas ...

L'homme regardait de tous côtés, faisant un réel effort de mémoire.

— Diane !

— Comment ?

— Il manque la Diane en bronze.

— Décrivez-la moi.

— Eh bien, c'est une Diane en bronze, haute de trente à quarante centimètres et assez lourde ... Elle se trouvait sur la table ...

— L'objet du crime !

— Pardon ?

— Je dis que c'est sans doute à l'aide de cette statuette que la victime a été frappée.

— Oh, mon Dieu ! Quelle horreur !

L'inspecteur donna ordre à ses hommes de rechercher la statuette. Elle ne tarda pas à être retrouvée dans le jardin de

12



l'hôtel, non loin de la fenêtre de la chambre de la victime. Elle portait encore des traces de sang et des cheveux y étaient collés ; mais il n'y avait aucune empreinte.

Le lendemain, les vacanciers furent consignés dans leur hôtel.

— Mais combien de temps allons-nous être confinés ici ?

— Le temps qu'il faudra, mademoiselle.

Les vieilles filles commençaient à s'énerver, ainsi que les deux couples de retraités ...

Quant à nos jeunes mariés, ils avaient les nerfs à bout. Ils n'avaient pas tardé à comprendre que «les autres» les soupçonnaient d'avoir mis fin aux jours de monsieur Paul, et leur situation devenait de plus en plus intenable.

Quant au policier muet et stoïque, il leur faisait un peu peur.

Monsieur Marcel, lui, ne tenait plus en place.

— Je dois mener mes passagers, moi ... Je vais avoir des ennuis avec mon patron en rentrant, moi ...

— Ne vous inquiétez pas, vous êtes couvert par la police. Et il est possible que l'enquête se termine plus rapidement qu'on ne le croit ...

Le lendemain, les jeunes mariés étaient enfermés dans leur chambre, les vieilles filles jouaient au loto et les deux couples de rentiers jouaient à la belote tandis que monsieur Marcel buvait bière sur bière au bar ... quand une blonde platinée fit son entrée dans l'hôtel en ondulant des hanches. Elle traversa le hall, et s'adressa à la réceptionniste.

— Je voudrais connaître le numéro de chambre de monsieur Marcel Tibaut, le chauffeur du car de touristes.

— Il est au bar actuellement, madame, répondit un homme qui se trouvait non loin de là.

— Merci, monsieur, lui répondit-elle avec un sourire enjôleur.

— Je vais vous accompagner.

Et il se présenta.

— Inspecteur Damien.

— Un inspecteur ?

Le crime n'avait pas encore été annoncé dans les journaux et donc, la jolie blonde ne pouvait pas être au courant.

Elle fronçait les sourcils, l'air de réfléchir intensément, quand elle fit irruption dans le bar en compagnie du policier.

Quand Marcel les aperçut, il blêmit.

— Bon, ça va. J'ai compris.

— Compris quoi, Marcel chéri ?

— Tu veux dire que ...?

— Je crois que vous en avez trop dit, monsieur Marcel.

Et Marcel comprit qu'il était perdu.

Le brave conducteur de bus de vacanciers, le bon père de famille avait une maîtresse, et quelle maîtresse !

— Et cette maîtresse est exigeante, n'est-ce pas ?

Marcel baissait la tête.

— Oui ... Mais je ne voulais pas le tuer, monsieur l'inspecteur ! Il était dans la salle de bains et je croyais que j'avais tout le temps de lui piquer son fric ... Un peu plus, un peu moins ... Il en avait tant.

— Mais il est sorti plus vite que prévu.

— Oui. Il voulait me dénoncer. Alors j'ai paniqué et j'ai pris ce qui me tombait sous la main ...



14



— Diane.

— Quoi ?

— Vous vous êtes emparé d'une Diane en bronze.

— C'est possible.

— Vous avez frappé le vieil homme et vous vous êtes débarrassé de votre arme improvisée.

— C'est vrai.

— Et qu'avez-vous fait de l'argent ?

— Je l'ai dissimulé dans un cache-pot ... Je comptais le récupérer dès que possible ...

— Mais je vous ai mis des bâtons dans les roues en bloquant tout le monde ici ...

— C'est vrai.

— Et madame qui vous attendait s'est impatientée et elle est venue vous relancer ... C'est ainsi que le pot aux roses a été découvert. Allons récupérer l'argent, maintenant.

— D'accord.

Les deux hommes montèrent ensemble.

A

Quand ils furent arrivés sur le palier du troisième étage, Marcel désigna un cache-pot au policier.

— C'est là.

L'inspecteur s'approcha de la petite table qui supportait le coffre-fort improvisé mais à cet instant, il se retourna, ayant perçu un mouvement.

— Revenez !

Mais Marcel ne l'écoutait pas. Ayant aperçu une porte-fenêtre ouverte sur un balcon, il se précipita et se jeta dans le vide. L'inspecteur s'élança. Mais il ne put que recueillir le dernier soupir du moribond.

— J'ai perdu ... je paie ...

Une seconde ambulance fut appelée et le propriétaire de l'hôtel se mit à trépigner, en proie à une crise de nerfs soudaine ...

— Deux cadavres ... C'est trop ... non ...

Puis le policier se tourna vers les vieilles filles qui avaient été appelées, ainsi que les deux couples de rentiers.

— Vous pouvez maintenant faire vos excuses à ces jeunes gens ...

Ils le firent de mauvaise grâce puis chacun se sépara.

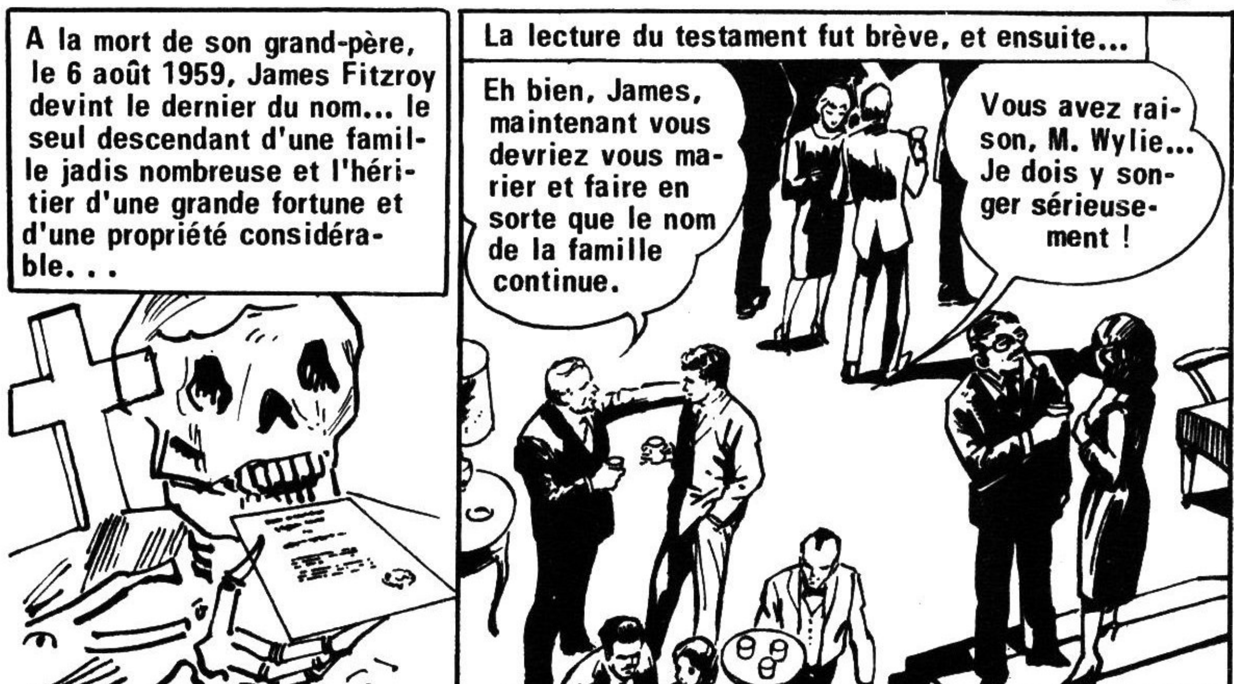
— Qu'allez-vous faire ? demanda l'inspecteur à Stéphanie et Jean-Pierre.

— Nous allons rentrer chez nous en stop. Et nous pouvons vous assurer que plus jamais nous ne ferons de voyage organisé.

FIN

LA MALÉDICTION DE LA MARIÉE

SCÉNARIO : MIMAI KIN
DESSINS : WIN MORTIMER



Au cours des semaines suivantes, le jeune Fitzroy se familiarisa avec la grande demeure dont il avait hérité ... ses trésors artistiques, ses livres, ses volumineuses collections de vieux registres et documents et... un jour...

Je ne puis le croire !



Il lut avidement la suite...

Selon ces documents de 1810, mes ascendants se nommaient à l'origine Muldoon... nom qu'ils changèrent en celui de Fitzroy quand ils arrivèrent ici, venant d'Irlande !

Et au lieu de venir de Galway, comme on me l'a toujours dit, ils venaient en fait de Ballybrooke !

Plus il méditait sur ces découvertes qui le déconcertaient grandement, et plus elles le harcelaient ! Finalement, il n'y eut qu'une seule chose à faire...

Il irait en Irlande éclaircir sur place ce surprenant mystère familial !

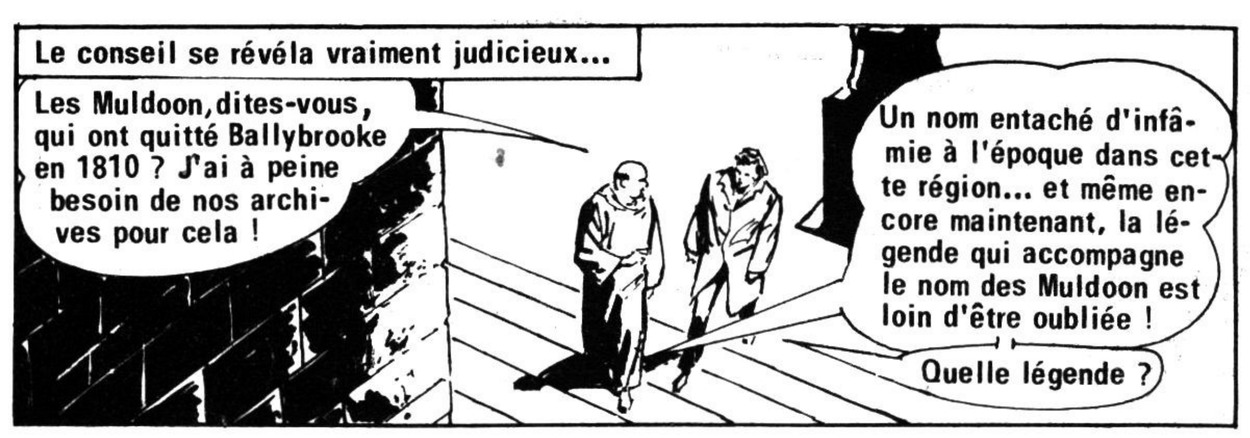


A Ballybrooke, il descendit dans une auberge et se rendit à l'hôtel de ville...

Je suis désolé, monsieur, mais tous nos registres antérieurs à 1894 ont été détruits dans un incendie !

Allez donc au monastère de Dunhead ... Ils ont conservé l'histoire des paroisses d'alentour pendant des siècles !

STATISTIQUES DÉMOGRAPHIQUES


Le conseil se révéla vraiment judicieux...
Les Muldoon, dites-vous, qui ont quitté Ballybrooke en 1810 ? J'ai à peine besoin de nos archives pour cela !
Un nom entaché d'infâmie à l'époque dans cette région... et même encore maintenant, la légende qui accompagne le nom des Muldoon est loin d'être oubliée !
Quelle légende ?


Elle a trait à un certain Timothy Muldoon, magistrat à Ballybrooke ! Le juge « La Potence », l'appelait-on... un homme détesté et redouté, qui rendait la justice sans la moindre pitié ou compassion.


Voici... 12 mai 1810, jour où le juge Muldoon décida du sort de Kevin Duffy, accusé de vol et du meurtre d'un facteur...


« Et dès le début, il y avait eu une protestation générale contre les charges retenues... »
C'est un mensonge ! Pas un de ceux qui connaissent Kevin Duffy n'y prêterait l'oreille !
ISSARIAT DE BALLYBROOKE
Il n'a jamais levé la main sur personne !
Tout le monde sait qu'il n'a pas fait ça !
« C'était déjà assez terrible, mais pour corser la tragédie, le jeune Kevin devait se marier ce même samedi et sa fiancée était inconsolable... »
Sois forte, mon enfant, et aie confiance ! Le juge comprendra sûrement que ce doit être une erreur !
3


« Truffée d'ambiguités, l'accusation ne reposait sur aucune base solide... néanmoins... »
Kevin Duffy, je vous déclare coupable des faits qui vous sont reprochés ! Vous serez pendu sur la grand-place en plein midi, le samedi 14 mai.
Emmenez-le !
Mais je suis innocent... INNOCENT !


L'exécution eut lieu comme prévu, le jour du mariage de Kevin. Quelques heures après, accablée de chagrin, sa fiancée tomba subitement malade et mourut au crépuscule... le cœur brisé, dit-on...


« Et ceux qui l'assistèrent rapportèrent qu'avec son dernier souffle, elle maudit le juge Muldoon... »
« ... lui jurant que son fantôme reviendrait un jour de l'au-delà pour faire disparaître sa famille de la surface de la Terre ! »


Puis, deux mois plus tard, le vrai coupable fut pris et fit des aveux complets ! Peu après, incapable de surmonter plus longtemps la haine de la ville et craignant pour sa propre vie, le juge disparut de nuit avec sa famille... pour où, nul ne saurait le dire...
4


Et la légende du fantôme ?
Elle persiste encore, bien qu'apparemment en suspens ! Nul ne sait si la malédiction s'est jamais vérifiée ! Peut-être l'a-t-elle fait...
... car on n'entendit plus jamais parler des Muldoon !


Cette nuit-là, à l'auberge, James Fitzroy ne put trouver le sommeil.
Voilà donc ce qui s'est passé... l'implacable juge a fui en Amérique, changeant de nom et de lieu d'origine !
Quelle lamentable histoire... Je n'aurais pas dû venir !


Il avait neigé plus tôt et la petite ville gisait silencieuse et sereine sous son manteau blanc ! Contemplant cela, il eut peu à peu conscience que quelque chose...
AUBERGE DE BALLYBROOKE
... quelque chose d'irrésistible... l'attirait au-dehors, dans la nuit !


Quoique étranger, une fois sorti, il se retrouva marchant rapidement, sans hésiter, comme si ses pas étaient dirigés et sa destination connue...
Mais c'est impossible ... Je ne suis jamais venu ici !


Et bientôt, à courte distance des faubourgs de la ville, se détachant, rigides et désolées, sur la neige argentée par la lune... les ruines de ce qui, bien auparavant, avait été une église...
5


Empli d'une indicible appréhension, le bruit de son cœur résonnant comme tonnerre à ses oreilles, il s'aventura à l'intérieur de l'édifice ravagé... et soudain...
... une lumière bleue... brillant en son centre d'un étrange éclat... apparut à mi-hauteur !

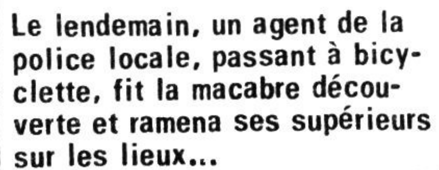

L'instant suivant la radiance bleue explosa doucement, sans bruit, et devint...
Venez... Je vous attendais...
M'a-m'attendiez ? Pourquoi ? Qui... qui êtes-vous ?

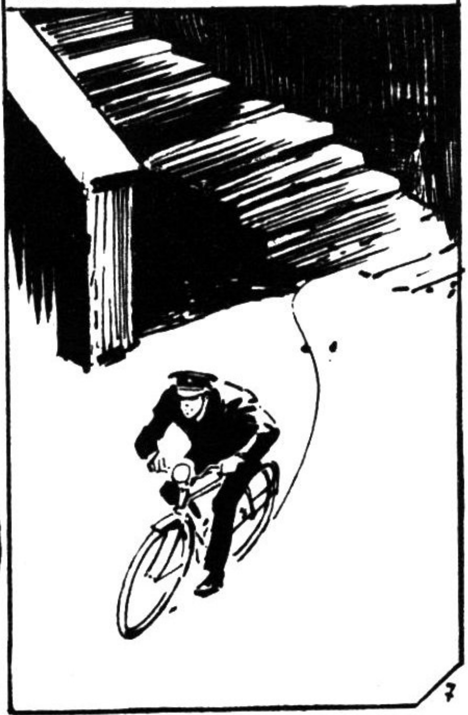

Elle ne répondit point... mais prenant son bras, elle le mena vers les vestiges érodés d'un autel de pierre...


Et tout à coup... se matérialisant comme par enchantement...
Nos invités !... Les ombres de ceux qui furent condamnés au gibet par le juge La Potence !
6

Viens... il est temps !
Non... non... ne me touchez pas ! Mon Dieu ! Que se passe-t-il ici ?
Mais ne le vois-tu pas ? C'est notre mariage... Je suis ta future... et toi... mon promis !







Il a le cou brisé... et il y a des brûlures de corde autour de sa gorge !

Cet homme a été pendu !

Mais il n'y a aucune trace de corde !... Le crime a dû être commis ailleurs... et le corps amené ici ensuite !

Impossible, monsieur ! Il n'y avait qu'une seule file d'empreintes de pas... menant directement ici... et aucune n'en sortant !

C'est ainsi que je l'ai découvert... en voyant ces traces de pas, j'ai réalisé que celui qui les avait faites devait être encore là... et il l'était !

Alors, comment... comment... ?

Attendez ! Vous ne pensez pas à la légende de la fiancée et du juge ... à la malédiction sur les Muldoon !

C'était dans cette église qu'elle devait se marier !

Oui, je sais... Cela aussi m'a traversé l'esprit... mais cet homme n'était pas un Muldoon ! Voici son passeport... il est Américain...

... et son nom était Fitzroy !

Et voilà pour cette pendaison légale ou non... ce manque évident de preuves tangibles... et cette condamnation arbitraire ! Que ceux qui choisissent de ne pas croire aux fantômes aillent consulter les dossiers de la police de Ballybrooke mentionnant la mort, restée mystérieuse, de James Fitzroy, le 3 décembre 1959 !





Minuit sonna au clocher de la vieille église, et Eric eut un geste de contrariété. Il allait être en retard. Il se hâta sur la vieille route déserte. Heureusement, il était presque arrivé au cimetière... et il doutait fort que Sylvaine, tout esprit fort qu'elle soit, y soit entrée seule. Comme elle n'était pas à la grille, c'est qu'il était le premier. Il soupira de soulagement.

Ce cimetière-là était désaffecté depuis trente bonnes années, et un autre, flambant neuf, était situé à l'autre bout de la ville. Et fermé à clef. Mais le vieux cimetière, lui, était ouvert en permanence. Eric poussa la grille branlante et rouillée, pénétra à l'intérieur. Il essuya son front moite. Il allait faire de l'orage. L'atmosphère était étouffante, insupportable. Cela menaçait depuis midi.

Il alla jusqu'à la croix solitaire qui se dressait au centre du champ des morts, s'assit, et attendit. Pourvu que Sylvaine vienne ! Cette petite peste était bien capable de lui poser un lapin. Il avait pu juger de la façon dont elle traitait ses soupirants. A coups de rendez-vous manqués, de promesses non tenues, de railleries. Il serra les poings. Patience. Lui était décidé à épouser Sylvaine, par tous les moyens. Et pour cela, il lui fallait de la patience.

Il y avait six mois à peine qu'Eric était arrivé à Jarville, comme assistant du professeur Servières, médecin réputé et psychiatre sans égal. Il avait ainsi fait la connaissance de Sylvaine, et dressé ses plans. Comme un mariage arrangerait bien ses affaires ! Il pourrait ainsi prendre la succession du professeur, hériter de sa fortune

ß

personnelle, fort importante, et de plus, Sylvaine était très belle... Hélas, deux ombres assombrissaient ce séduisant tableau : d'une part, Servières ambitionnait pour sa fille un plus intéressant parti que cet assistant impécunieux, de famille modeste, qui n'avait pour lui que son ambition... et d'autre part, Sylvaine, capricieuse, insupportable et coquette, éprise de sa propre beauté, semblait fort peu désireuse d'épouser Eric, ou qui que ce fût d'autre. Il était bien plus amusant de rendre fous tous les jeunes gens de Jarville, en leur donnant des rendez-vous secrets, en les affolant, en se moquant d'eux, à tour de rôle, pour ensuite les délaisser froidement, et rire... Que l'un d'eux, poussé à bout, allât tout raconter au professeur, inquiétait fort peu Sylvaine ; elle niait, avec toute l'innocence du monde dans les yeux ; jurait que ce n'était là qu'une manœuvre pour l'épouser, elle, le plus beau parti de Jarville... ce que Servières, imbu de lui-même, croyait sans peine.

— Mais elle ne se moquera pas de moi, songea Eric.

Il fallait attendre l'occasion de compromettre Sylvaine. D'être surpris en sa compagnie. Servières tonnerait, exigerait le mariage. Il avait, sur ce point, des idées moyenâgeuses. Et, après tout, mieux valait son assistant que quelqu'un de pire. Du moins était-ce le raisonnement d'Eric. Mais ce n'était que le premier rendez-vous, et la coquette se faisait attendre. Ou l'orage menaçant l'avait-il effrayée ? Il ne le croyait pas. Sylvaine riait des frayeurs fémi-



nines, orage, fantômes, araignées et autres. C'est elle qui avait choisi le vieux cimetière comme lieu de rendez-vous...

La grille grinça un peu. Parmi les chapelles tarabiscotées, pour la plupart en ruine, Eric vit s'avancer une ombre circonspecte. Sylvaine, enfin ! Il s'élança. La jeune fille échappa aux bras tendus qui allaient se refermer sur elle. Elle dit, railleusement :

— Doucement, Eric ! Vous voilà bien pressé !

Le petit jeu continuait. Peu importait. Il prendrait son temps, le temps qu'il faudrait. Il dit, d'une voix qu'il rendit enjôleuse :

— Je ne vous espérais plus, Sylvaine.

Il n'était pas question de tutoiement devant Servières, et le vouvoiement cérémonieux continuait. Il lui montra la croix centrale :

— Voulez-vous que nous nous asseyons ici ?

Sylvaine, avec grâce, se laissa tomber sur le rebord de ciment du monument. La lune éclairait mal son visage, mais il le connaissait par cœur : une beauté à la fois altière et provocante, une chevelure superbe, une allure inégalable. Et ce sourire moqueur, supérieur, qu'il s'était juré d'effacer un jour. Il s'apprêta à continuer les fadaises d'amoureux transi qu'il avait préparées avec soin. Et c'est à ce moment que quelques



larges gouttes tièdes s'écrasèrent sur sa main, sur son visage. Un formidable coup de tonnerre claqua ; et un trait bleuâtre illumina lugubrement le champ des morts. Sylvaine eut une exclamation de contrariété.

— Oh, l'orage ! Quelle malchance ! Nous allons être trempés. Et nous n'avons pas le temps, même en courant, de rentrer à la villa... J'espère que papa ne s'éveillera pas.

Eric espéra, lui, que le professeur s'éveillerait. Il imaginait la scène : le père offensé, les regardant rentrer ensemble, glacial et furieux ; lui-même, la main sur le cœur (moralement, du moins) jurant de réparer, d'épouser Sylvaine, car ils s'aimaient... la protestation indignée, inutile de Sylvaine, prise au piège. La chance de sa vie ! Et puis le mariage en grande pompe, les hautes relations, la clientèle choisie et huppée... la vie dorée, facile... la gloire...

— Vous m'oubliez, Eric ? Il pleut. Il faut nous abriter quelque part.

La voix de Sylvaine était irritée. Elle n'avait point coutume, où et quand que ce fût, d'être oubliée ! Eric se traita intérieurement d'imbécile, reprit :

— Je réfléchissais justement à cela, chère Sylvaine. L'un de ces tombeaux, ou plutôt sa chapelle, est ouvert. Nous pourrions nous y abriter.

— Vite, alors !

Main dans la main, ils se hâtèrent, sans courir (c'est déconseillé en cas d'orage) vers l'abri projeté. Juste à temps. Car la pluie se mit à crépiter avec force, les éclairs à apparaître à cadence accélérée. Cela permit à Eric d'observer le visage de sa compagne : elle ne montrait aucun signe de peur. Plutôt, une sorte d'amusement, d'excitation. Eric se mit dans le ton.

— Une amusante aventure, après tout, dit-il d'un ton léger. On se croirait dans un film de vampires, vous ne trouvez pas ?

Sylvaine haussa les épaules, amusée.

— Mais tout cela n'est que contes. Je ne crois pas au surnaturel, vous le savez. Par contre, cet orage est bien réel. Et juste au-dessus de nous. J'espère qu'il ne durera pas trop.

Comme pour la détromper, un craquement plus fort couvrit la fin de ses paroles. Et puis il y eut, tout près d'eux, un fracas terrifiant, une lueur aveuglante. Les deux jeunes gens, avec ensemble, bondirent en arrière. Et puis, un bruit d'écroulement, non loin d'eux, de moellons qui s'abattaient lourdement... Et puis le calme.





Quelques pierres de moindre importance roulèrent encore. Le tonnerre gronda avec moins de conviction. Eric s'approcha de la porte de la chapelle, risqua un œil.

— La foudre est tombée, dit-il. A vingt mètres de nous à peine. L'une de ces vieilles chapelles, la plus grande, a été complètement détruite...

Sylvaine regarda, à son tour. La pluie diminuait. La lune redevenait visible. Un amas de ruines remplaçait ce qui avait été la plus imposante chapelle du vieux cimetière, celle dont la flèche très aigüe avait attiré la foudre.

— C'est le caveau de la famille de Jarville, dit Sylvaine. Les nobles locaux, une famille éteinte depuis près de soixante ans. La dernière Jarville était une vieille demoiselle.

Elle fit quelques pas dehors. Il ne pleuvait plus. A pas lents, mais décidés, elle s'approcha du tas de pierres, suivie par un Eric plutôt réticent.

De près, les dégâts apparurent encore plus considérables. Non seulement la chapelle construite au-dessus du caveau s'était écroulée, mais le caveau lui-même était ouvert ; il béait, sinistre, et on voyait distinctement les cercueils malmenés, dont deux étaient ouverts. Eric coula un regard vers sa compagne ; cette fois, visiblement, elle hésitait. Cela lui rendit son courage.

— Vous n'avez pas peur, n'est-ce pas, Sylvaine ? Venez voir. Ce n'est pas un spectacle banal...

Ainsi mise au défi, Sylvaine sourit, s'avança. Eric se pencha,

sauta dans le trou. Il tenait là une chance unique d'impressionner Sylvaine. Et bien peu nombreux devaient être ceux qui y étaient parvenus ! Il fit glisser le couvercle du cercueil ouvert le plus proche. A l'intérieur, il n'y avait que quelques ossements effrités. Il se sentit presque déçu. Le couvercle d'un second était déplacé. Il le repoussa. Et demeura un instant sans voix. Dedans, il y avait, intact, parfaitement conservé, le corps d'une jeune femme de l'âge de Sylvaine. Une jeune femme aux cheveux sombres, au profil de camée, vêtue d'une robe blanche à la mode d'autrefois. Sans cette immobilité totale qui ne trompe pas, sans la teinte ivoirine du visage, elle eût semblé dormir. Eric leva la tête. Regarda Sylvaine, au bord de la fosse.

— Venez voir, dit-il. Elle ne vous mangera pas...

Sylvaine le rejoignit, se pencha ostensiblement vers la défunte. Sur le couvercle près du cercueil, elle épela avec peine, à la lueur de la lune, un nom.

— Roxane de Jarville... je ne puis distinguer les dates exactes. Mais d'après la robe, cela ne date pas d'hier... Vous avez vu ce collier, Eric ?

Oui, il avait vu. Il souffla sur le collier, fit s'envoler la poussière légère.

— Des saphirs et des diamants... et ils ont l'air vrais, Sylvaine. Et ces bagues assorties... Quel dommage d'avoir ainsi enfoui tout cela !

— Oui, quel dommage, dit Sylvaine en écho.

Ils se regardèrent, et l'idée leur vint en même temps. Et Eric décida de l'exécuter.

— Vous n'êtes pas superstitieuse , Sylvaine ? Et ces joyaux feraient tellement mieux sur vous que sur la défunte Roxane. Qu'en pensez-vous ?

Les yeux d'Eric défiaient la fille du professeur. Elle se raidit. Il n'aurait pas raison d'elle.

— C'est vrai, Eric, vous me les offrez ?

— A vos ordres, Sylvaine... ricana-t-il.

Il fut aisé de détacher le



collier. Il le fit glisser dans la main de la jeune fille. Mais les bagues résistaient aux mains durcies. Sylvaine le regarda, et un pli railleur se dessinait déjà sur sa lèvre... Indomptable, la petite peste ! Il devait sauver la face, à n'importe quel prix ! Il jeta un regard désespéré autour de lui, sauta souplement sur le bord du caveau, ramassa un vase de métal dans les ruines, rejoignit Sylvaine. Frappa, à coups redoublés. Le métal du vase frappait à côté, souvent. Avec un bruit qui lui semblait éclatant. Couvert d'une sueur froide, il continua pourtant. Détacha les doigts. S'empara des bagues... Sylvaine n'était plus près de lui. Elle avait fui, à quelques mètres du caveau. Vaincue. Enfin !

Il la rejoignit, enivré par son triomphe. Il n'avait plus qu'à achever son œuvre. Il la prit par le bras.

— Vous avez peur, Sylvaine.

— Non ! dit-elle avec violence. Trop de violence.

— Alors, laissez-moi voir l'effet que font ces bijoux sur vous...

La jeune fille se raidit, pendant qu'il attachait à son cou le collier, glissait à ses doigts les bagues. Elle lui jeta un regard où il y avait bien de la crainte. Il lui sourit suavement.

— En souvenir de cette nuit, Sylvaine... Je vais maintenant vous ramener à la villa.



Elle se laissa conduire, domptée. Il savait qu'elle n'oublierait jamais. Qu'il avait, en quelque sorte, pris de l'ascendant sur elle. Ses affaires étaient en bonne voie. Il l'aida à enjamber la fenêtre de sa chambre, la quitta avec en guise d'adieu un baiser sur ses doigts glacés. Et puis il se coucha, plus heureux, plus jubilant qu'il ne l'avait été depuis longtemps. Que cela lui plaise ou non, il épouserait Sylvaine Servières. Puisqu'il l'avait décidé.

B 7

Il resta longtemps étendu dans le noir, les mains sous la nuque, à rêver. Oui, ses projets étaient en bonne voie. Sylvaine pouvait nier les rendez-vous. Mais comment expliquerait-elle la provenance des bijoux à son père, le cas échéant ? Elle devrait composer avec lui. Et pour commencer, demain matin, il lui demanderait un autre rendez-vous...



Mais le lendemain matin, Sylvaine ne descendit pas déjeuner. La gouvernante des Servières, interrogée par le professeur, déclara que Mademoiselle ne se sentait pas très bien. L'orage avait eu sur ses nerfs un effet désastreux. Le professeur haussa les sourcils, surpris. Il ignorait que sa fille eût les nerfs aussi sensibles. Mais il prescrivit un calmant léger, annonça qu'il monterait la voir à son retour, car il avait un rendez-vous urgent en ville, puis, le déjeuner terminé, s'en alla. Eric, songeusement, s'apprêta à se rendre au cabinet de consultations installé dans la villa même. Il aurait voulu, pourtant, voir Sylvaine. Cette migraine diplomatique (il en était persuadé) le contrariait.

— Mademoiselle Sylvaine voudrait que vous montiez la voir un instant, dit la gouvernante.

Demande insolite. Pourquoi la jeune fille ne descendait-elle pas ? La brave Mme Ronnet pinçait un peu les lèvres. Le professeur n'eût pas apprécié. Eric joua l'étonnement.

— Se sentirait-elle plus mal ?

— Non... il était question de la dose exacte de calmant à prendre. Elle craint un effet trop fort, ou insuffisant.

Eric grimpa légèrement l'escalier, arborant pour le bénéfice de Mme Ronnet, un air professionnel et soucieux. Sylvaine

8

s'humanisait. Parfait.

Il ouvrit la porte de la chambre après avoir reçu la permission d'entrer. Sylvaine se jeta contre lui, referma la porte avec violence. Il la regarda, stupéfait. Echevelée, hagarde, les traits tirés, marqués d'un effroi indicible, elle le saisit par les poignets, les serra avec une force presque hystérique.

— Eric ! Enfin ! Si vous saviez... Ces bijoux, ces bijoux maudits... il faut les remettre à leur place, et tout de suite ! Tenez...

Elle courait à sa coiffeuse, et ramenait les bijoux, les lui fourrait dans les mains. Il les prit sans comprendre. Jamais il n'avait vu Sylvaine dans cet état de terreur. En fait, elle tremblait.

— Si vous m'expliquiez, Sylvaine ? dit-il avec douceur. Pourquoi cette frayeur subite ?

Le mot frayeur, employé à dessein, eût fait bondir la jeune fille, d'ordinaire. Mais elle avoua, les yeux égarés.

— Eric ! Elle est venue ! Cette nuit, dans ma chambre. Roxane de Jarville. Toute droite, dans sa robe blanche. Elle se tenait au pied de mon lit, et elle m'accusait, en tendant vers moi sa main aux doigts brisés. Elle exigeait ses bijoux... sinon, je porterais, indéfiniment, une marque qui me punirait d'avoir troublé son repos...



— Voyons, Sylvaine ! Je suppose qu'après cela, vous vous êtes éveillée ? C'était un rêve, un simple rêve, né de cette nuit impressionnante. Et ce matin...

— Ce n'était pas un rêve. Ce matin, je porte bien la marque destinée à me punir. Regardez !

Elle était vêtue d'une robe de chambre étroitement serrée autour d'elle. Elle écarta ses cheveux, puis l'encolure du vêtement. Eric vit, stupéfait, à l'endroit exact où avait reposé le collier volé, une large trace d'un rouge ardent, semblable à une

brûlure. L'effet était impressionnant, et hideux. L'instinct du médecin reprenant le dessus, il se pencha, effleura la marque. Mais pas de gonflement, pas d'irritation. Rien que cette coloration...

— Et ce n'est pas tout, dit Sylvaine avec un sanglot. Regardez mes mains !

Les traces des bagues y étaient visibles, elles aussi. De larges anneaux rouges les marquaient. Eric réfléchit avec intensité.

— Sylvaine, il n'y a qu'une explication. Si nous excluons un microbe quelconque, qui aurait causé ces marques (et je ne le crois pas) ou une allergie, reste une cause psychique. Vos remords, au sujet de ces bijoux, auraient causé ces marques... C'est votre esprit qui cause cela, à la manière des stigmates de certains saints... Pas de cause fantômatique là-dedans.

Sylvaine se rapprocha encore de lui. Il sentait son parfum léger, celui de la veille.

— Je me moque de la cause, ne comprenez-vous pas, Eric ? Que j'en sois responsable ou non, ce que je veux, c'est que cette horreur disparaisse. Si père voyait cela ! Et comment pourrais-je vivre ainsi ? Reportez ces bijoux dans le cercueil, Eric ! Aujourd'hui même !

— Ne vous agitez pas, Sylvaine... j'y vais de ce pas. Même en plein jour, ce vieux cimetière est désert... et personne n'a dû encore découvrir la destruction du caveau des Jarville. A tout à l'heure ! Ne vous inquiétez plus.

Eric descendit l'escalier. Il jubilait. Dans sa poche, il serrait les bijoux. Pauvre, naïve Sylvaine ! Remettre ces joyaux où il les avait pris ? Quelle folie ! Il tenait là, il le savait, le moyen de l'épouser. Il n'allait



pas compromettre ses chances par une pitié mal placée !

Dehors, il gagna le coin de plus éloigné du jardin de la villa. Là coulait une petite rivière, un ruisselet plutôt. Dans la berge meuble, sous une grosse pierre, il enfouit les bijoux. Puis en flânant, il se rendit au cimetière. Il savait que Sylvaine, de sa fenêtre, l'observait anxieusement. Il gagna même le caveau défoncé. Mais on était passé par là. Les fossoyeurs, sans doute. Sans se douter du larcin. Parfait ! Ainsi, Sylvaine ne pourrait venir vérifier s'il lui avait dit ou non la vérité...

Il revint deux heures après. Sylvaine cousait près de la fenêtre du living. Ses mains tremblaient. Quand elle le vit, elle se leva d'une pièce.

— Alors ? Avez-vous...

— Il y a une heure, déjà ! Mission accomplie, chère Sylvaine. Et juste à temps ; les fossoyeurs, que j'ai croisés en route, sont venus tout remettre en ordre. Vous n'aurez plus qu'à oublier cette vilaine histoire...

— Mais Eric... regardez ! Mes mains... mon cou... les traces y sont toujours !

— Il s'agit d'un effet de votre esprit, je vous l'ai dit, Sylvaine. Il faut le temps que cela passe. Je suis sûr que demain, à votre réveil, vous ne porterez plus aucune marque...

Il le croyait, d'ailleurs. Et plus tard, quand toute cette histoire serait oubliée, il sortirait



les bijoux de leur cachette. Ils avaient une grande valeur, les pierres du moins. Il savait où les vendre. Il cesserait d'être un assistant désargenté... et s'il épousait Sylvaine, eh bien, ces pierres, remontées, il les lui offrirait ; elles rehausseraient

B

la beauté de sa jeune épouse, et revaloriseraient son image de marque, à lui, l'époux capable d'un tel geste...

Il patienta toute la journée. Il abattit un travail formidable, heureux comme il ne l'avait jamais été. Merveilleuse Roxane de Jarville ! En vérité, aucune femme n'avait fait autant pour lui !

Un regard au visage de Sylvaine, le matin suivant, à son pull montant, insolite en ce milieu d'été, à ses mains surchargées de bagues fantaisie, très larges, lui suffit pour comprendre. Elle se mit à pleurer, tranquillement, sans bruit, à son entrée. C'était le bon moment pour la prendre (respectueusement) dans ses bras, et lui murmurer :

— Sylvaine... un jour, je vous guérirai, je le promets. Et pour moi, vous serez toujours la plus belle...

Il savait bien que l'orgueilleuse, qui tenait tant à sa beauté, n'oserait jamais dévoiler à qui que ce soit les traces qui la marquaient. Il restait le seul qu'elle accepterait d'épouser. Il avait gagné...

Il fit sa demande au professeur le jour même, appuyé par une Sylvaine triste, mais reconnaissante et résolue. Le professeur, surpris, ne refusa pas. Réfléchit. Puis finit par céder aux prières et aux assurances de sa fille, qui jurait ne jamais vouloir épouser personne d'autre qu'Eric... Le mariage fut décidé pour trois mois plus tard. Eric avait, vraiment, envie de danser.

La soirée fut bien remplie. Servières voulut mettre au point un tas de détails. D'assistant, Eric deviendrait évidemment son associé, dès la semaine suivante, celle des fiançailles. Le chiffre qu'il énonça, quant à la dot de sa fille, fit briller les yeux d'Eric plus que les diamants de Roxane de Jarville.



B



Et cette nuit-là, de nouveau, il ne put dormir. D'ailleurs, un nouvel orage menaçait. Les coups de tonnerre retentissaient déjà dans le lointain. Un éclair avait brillé, encore faible. Eric haussa les épaules. Sylvaine devait être terrifiée, dans sa chambre. Toute sa vie, désormais, elle craindrait foudre et tonnerre. Mais lui n'avait pas peur. Il songeait à l'autre orage, celui qui avait décidé de son destin. Qui avait déclenché, chez Sylvaine, ce rêve...

— Et dire que ce n'était qu'un rêve ! dit-il à mi-voix.

— Ce n'était pas un rêve, dit une voix douce.

Il se retourna tout d'une pièce, scruta la chambre obscure. Sylvaine ? Mme Ronnet ? Ce n'était la voix ni de l'une ni de l'autre. Et il ne voyait personne... D'un pas décidé, il se dirigea vers le placard, le visita. Regarda sous le lit. Ouvrit la porte du couloir. Rien. Personne. Ni magnétophone, ni femme réelle.

— Inutile de chercher, reprit la voix. Je ne suis pas visible. Ce n'est pas nécessaire. Cela ne convaincrait pas le sceptique que vous êtes. Je veux simplement savoir si la punition que j'ai infligée à votre fiancée suffit ? Et si vous allez me rendre mes bijoux ? Ils m'avaient été offerts par mon fiancé, deux mois avant ma mort.

Eric s'adossa au mur. Ainsi, lui aussi avait des hallucinations ! Cette voix, il l'imaginait. Il le savait bien. Lui aussi, de façon subconsciente, avait des remords de la profanation dont il s'était rendu coupable. Bien. Il était psychiatre. Il allait se traiter comme il eût traité un de ses patients. En feignant d'entrer dans le jeu du malade (fût-il lui-même).

— Vous êtes, si je comprends bien, Roxane de Jarville ? Mademoiselle, j'ai le regret de vous apprendre que, premièrement, la « punition » infligée à Sylvaine me ravit, car sans elle, elle eût fait bien des difficultés

pour m'épouser ; de plus, c'est une horrible pimbêche arrogante, qui n'a pas volé ce qui lui arrive ! Deuxièmement, je ne vous rendrai pas les bijoux ; j'ai d'autres projets en ce qui les concerne. Et là où vous êtes, ils ne vous serviront pas à grand-chose ! Enfin, troisièmement, je ne crois pas aux fantômes, ni aux phénomènes causés par eux. Vous n'êtes qu'un fantasme créé par mon esprit, par les remords, l'énervement, que sais-je ! Comment tiendrais-je compte de vous... puisque je ne reconnais pas votre existence ? Je vais de ce pas avaler un calmant qui me délivrera incontinent de votre présence. Je ne vous retiens pas, mademoiselle de Jarville.

Eric joignit le geste à la parole, et attendit que le médicament agisse. Il ne s'était jamais autant amusé. Qui sait ? Cet intéressant incident pourrait même faire l'objet d'études approfondies, ou d'une monographie dans laquelle, bien sûr, il ne révèlerait pas les vrais noms des intéressés...

— J'ai fait une erreur, reprit la voix douce, dans son esprit. J'ai puni Sylvaine Servières, croyant que vous l'aimiez assez pour lui éviter tout mal. Mon fiancé eût agi de la sorte. Mon erreur est excusable. Bien, quoique n'existant pas, je vais tout de même vous dire deux choses : d'abord, je ne reverrai pas mes bijoux, mais vous n'en profiterez pas non plus. Et ensuite, vous allez être, à votre tour, puni pour votre vol, votre dureté et votre cynisme...

— Et comment, s'il vous plaît, cher fantôme inexistant ? gouailla Eric, assis sur son lit.


14

— Vous ne voulez pas céder ?

— Non ! J'ai tout compris. Je me suis endormi, comme Sylvaine l'autre jour, et je suis en train de rêver. Quand je m'éveillerai, vous aurez disparu. Et je vais m'éveiller.

— C'est vrai. Et j'aurai disparu. Mais retenez bien ceci : vous dormez en ce moment de votre dernier sommeil.

Et, effectivement, Eric s'éveilla. Se dressa d'un bond. Il s'était endormi, tout habillé. Il se mit à rire, pensant à son rêve absurde. Comme la scène nocturne, dans le cimetière, l'avait impressionné ! Il la revoyait d'ailleurs nettement. Il entendait le fracas de l'orage. Il entendait le choc du vase de métal dont il frappait à coups redoublés la main ivoirine de Roxane de Jarville...

Il entendait tout cela, oui. De plus en plus fort. De plus en plus violemment. Dans son cerveau, cela devenait une cacophonie, un vacarme épouvantable. Pourtant, dehors, il n'y avait plus trace d'orage...

« Vous dormez de votre dernier sommeil. »

Les paroles entendues en rêve lui revinrent implacablement. Evidemment ! Comment dormir, avec ce rugissement, ce bruit à rendre fou, dans l'esprit ?

— C'est un tour de mon psychisme ! gémit-il. C'est moi-même qui crée tout cela...



15

Au bout d'une heure à peine, comme Sylvaine avant lui, il ne se soucia plus de déterminer les causes du phénomène. Comme un fou, il se rua dehors, dans le jardin. Droit vers l'endroit où il avait enterré les bijoux. Et, pétrifié, il constata que l'orage avait haussé, d'une dizaine de centimètres, le cours du ruisselet. La pierre sous laquelle se trouvaient les bijoux n'était plus là. Rien que de la terre, de la boue...

Sans souci de ses vêtements, il se jeta à genoux, fouilla frénétiquement la terre à pleines mains. En vain. Après dix bonnes minutes de recherches, les tempes battantes à cause du vacarme infernal qui lui emplissait le crâne, il courut à l'appentis, en sortit avec une bêche et un pic. Il brandit le pic, le laissa retomber. Remua à nouveau les mottes de terre gluante obtenues. En vain. Il savait bien que c'était en vain. Mais il devait les trouver. Il devait faire taire ce rugissement de tempête, dans sa tête... Il creusait.

Combien de temps pourrait-il creuser, ainsi, le cœur affolé, les bras douloureux déjà, brûlant de fièvre, haletant ? Depuis combien de temps creusait-il, sous la lune ? Une heure ? Deux heures ? Plus ?

Il tomba à genoux. Le pic s'échappa de ses mains.

Combien de temps pourrait-il vivre ainsi, sans sommeil, avec ce fracas horrible au centre de



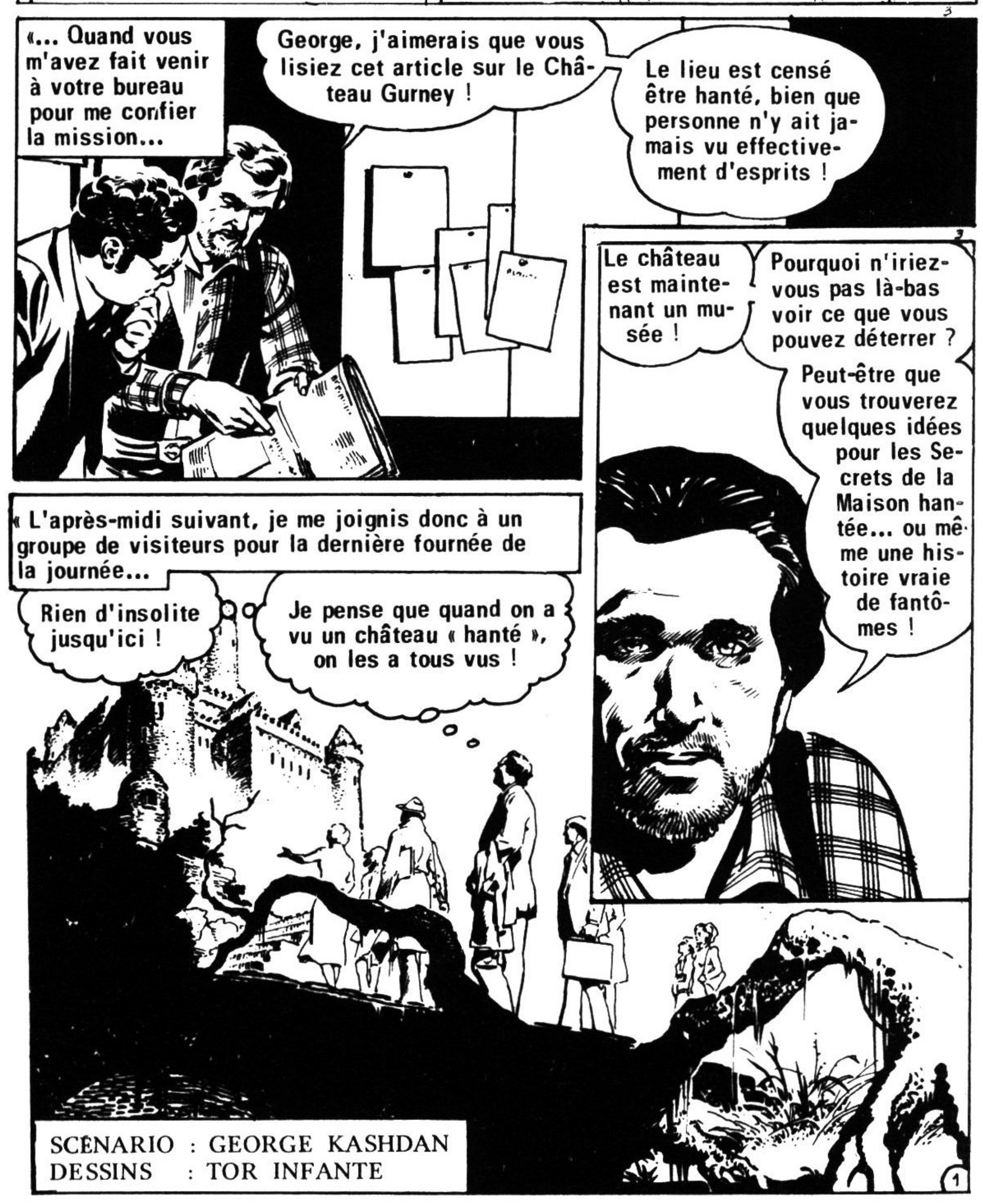
son cerveau ? Sans se mettre à hurler, interminablement, comme un animal enragé ? Tout au fond de son esprit, un rire musical, féminin, tinta.

Huit jours ? Dix ? Plus, ou moins ? Combien de temps, avant de mourir, ou de devenir fou ?

FIN

LE GARDIEN DU CHATEAU HANTÉ

JACK HARRIS ED.
D. C. COMICS INC.
75 ROCKEFELLER PLAZA
NEW YORK N. Y. 10019
CHER JACK,
VOUS VOULIEZ SAVOIR POURQUOI
J'AI ABANDONNÉ L'ARTICLE SUR LE
« CHÂTEAU GURNEY ». EH BIEN, COMMEN-
ÇONS PAR LE DÉBUT...




« Une fois à l'intérieur, je faussai compagnie aux autres...
Aucune visite guidée ne va jamais où MOI je dois aller !


« Mon objet, comme toujours, ... était de découvrir les raisons des légendes attachées à ce château...
Cette vieille bibliothèque semble n'avoir pas été utilisée pendant des années !


Tiens, voici quelque chose qui pourrait fournir un indice !
CHRONIQUES DU CHÂTEAU GURNEY


Que faites-vous ici ?
Oh !... euh... salut... je suis sur un petit... projet de recherche !
J'allais justement ... hum... partir !


L'heure de fermeture est passée... les portes sont verrouillées !
Il va falloir que je vous fasse sortir par un passage particulier !


« Après m'avoir mené à travers un réseau de sombres corridors souterrains...
Faites en sorte de BIEN parler du château !
Je ferai de mon mieux... et... merci !


Je me demande s'il sait... ou se soucie... que j'ai emprunté ce livre !
Mazette !... un passage secret... Comment se fait-il que cet article de journal ne l'ait pas mentionné ?


« A mon retour à votre bureau, Jack, nous fûmes bigrement excités au sujet de ce livre ancien jusqu'au moment où...
Attendez ! Ce portrait...
Qu'a-t-il donc ?


Ce visage, Jack... c'est le sosie du gardien que j'ai rencontré hier soir !


George... êtes-vous sûr que votre imagination ne bat pas la campagne ?
D'abord, vous me parlez de tunnels secrets... et maintenant ceci...
Nous verrons bientôt qui divague !
3

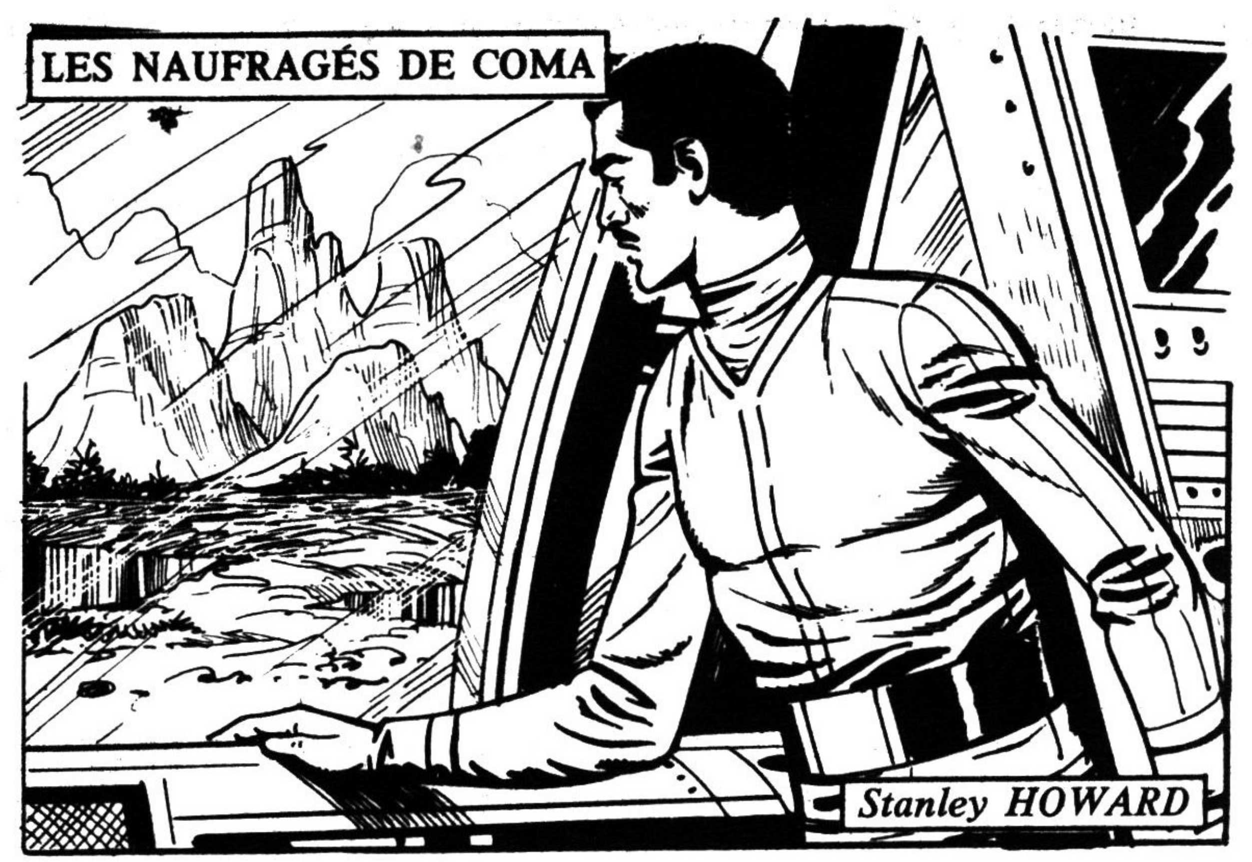

« L'heure de fermeture était proche quand j'arrivai au château...
Excusez-moi... pourrais-je attendre ici pour voir le gardien de nuit ?
Jeune homme, sachez qu'il n'y a jamais eu de gardien de nuit ici !


Fichtre ! Comment vous êtes-vous procuré ce livre ?
Il... il se trouvait que je l'avais en main... hum... quand votre gardien m'a conduit à la sortie secrète !


Gardien de nuit... sortie secrète... ! Vraiment, monsieur, je suggère que vous partiez au plus vite ... avant que j'appelle la police !


ET VOUS COMPRENEZ MAINTENANT, JACK, POURQUOI JE PRÉFÈRE NE PAS ÉCRIRE D'HISTOIRE SUR LE CHÂTEAU GURNEY.
SINCÈREMENT VÔTRE.
George Kasdan
FIN
4


Un livre de bandes dessinées pour adultes vous emmènera au bout de l'épouvante. Névrose est en vente partout.
NÉVROSE



Le soleil se leva brusquement, inondant de clarté le curieux paysage et projetant l'ombre d'une chose immobile plantée dans ce décor bizarre.

Puis, moins d'un quart d'heure plus tard, un autre soleil, plus petit, moins puissant, se montra à son tour dans le ciel bleuté, dédoublant l'ombre de la chose immobile.

Alors, comme répondant à un signal, la chose en question se mit en mouvement, parut tout d'abord grandir, puis marcher en direction de plusieurs autres choses, beaucoup plus volumineuses, situées à une centaine de mètres.

La chose (Adam Swingle) gravit pesamment les échelons qui menaient à la salle centrale de la navette spatiale échouée là depuis maintenant cinq mois.

Par acquit de conscience, il alla vérifier les bandes perforées de l'émetteur-récepteur laser branché en permanence sur la Terre.

Rien, aucun message n'y était transcrit.

En soupirant, il alla se poster devant l'un des nombreux hublots d'acier vitrifié qui éclairaient la salle.

Devant lui s'étendait à perte de vue un désert d'ocre rouge, teinté de ci, de là, de larges taches sombres : les oasis.

Quand ils s'étaient posés sur cette planète, une exploration systématique avait été entreprise dans un rayon de 100 kilomètres. Il avait fallu se rendre à l'évidence, l'étrange terre n'était qu'un désert parsemé de lacs, autour desquels poussait une végétation assez semblable,

en apparence, à celle de la Terre.

Heureusement, les trois scientifiques de la bande, le professeur West et son assistante Caroll Redgrave, ainsi que la somptueuse Kay Kramer, avaient décrété, au terme d'analyses de toutes sortes, que l'air était respirable, la pesanteur acceptable, et les fruits et racines récoltés dans les oasis comestibles.

L'absence totale d'animaux terrestres ou aquatiques leur avait cependant manqué longtemps, puis, depuis un mois, ils avaient trouvé un succédané de viande.

Les algues rouges qui poussaient dans les lacs, convenablement traitées par le professeur Nigel West, avaient un relent de bœuf trop cuit qui, au début, leur avait quand même fait bien plaisir.

Maintenant, ils commençaient déjà à s'en lasser.

Haussant les épaules, comme pour chasser ses pensées nostalgiques, le commandant Swingle revint près de l'émetteur, relut pour la centième fois le seul message qu'ils avaient reçu, voici plusieurs mois.

Envoyons mission pour vous secourir, en possession cuivre traité.

Ces derniers mots, à priori incompréhensibles, s'expliquaient fort bien. La navette américaine fonctionnait grâce à l'énergie produite par la désintégration en chaîne et systématique de barres de cuivre traité.

Ce procédé un peu trop révolutionnaire était la cause de leur séjour sur cette lointaine planète.

Les scientifiques de cap Kennedy avaient tout simplement mal calculé leur coup. Le cuivre s'était désintégré à une vitesse beaucoup trop rapide, et il ne leur en restait pas assez pour rechercher la «source», but de cette extravagante mission spatiale.



2



La source !

En y pensant, le commandant haussa derechef les épaules. Existait-elle réellement ?

Il se souvenait encore de la petite réunion qui s'était tenue dans la vaste salle de briefing, là où le colonel Taylor leur avait rapidement brossé un tableau de leur expédition, avec ses causes et ses effets immédiats.

«Nos stations ont capté des ondes spatiales qui ressemblent étrangement à des signaux rythmés. Nos astronomes ont découvert l'astre-source. Il y a dans l'espace des groupements d'étoiles appelés galaxies. Bien que leur taille soit difficilement évaluable, on peut chiffrer les plus petites à un diamètre de 10 000 années de lumière. Notre galaxie, la Voie Lactée, n'est qu'un spécimen parmi 200 000 catalogués. Les galaxies s'associent en amas. La nôtre fait partie d'un ensemble de 19 galaxies, on la nomme l'Amas Local. Cet amas est situé à la périphérie d'un ensemble plus vaste, la Supergalaxie, dont le centre est situé vers la constellation de la Vierge. Des amas encore plus riches existent à l'extérieur de la Supergalaxie. Le plus connu est l'amas de Coma. C'est là que vous allez vous rendre, à 300 millions d'années de lumière d'ici. Pour réussir cet exploit, nous allons vous placer dans une navette spatiale dernier modèle. Vos générateurs seront alimentés en cuivre enrichi. Une barre va, en se désintégrant, fournir l'énergie. Mais, bien sûr, le voyage risque de durer trois ans. Il n'est pas pensable de laisser sept personnes vivre en vase clos et avec de la nourriture en conserve ou en pilules durant un tel laps de temps. Nous allons donc vous placer en état de cryptobiose. C'est-à-dire que vous serez dessiqués au maximum, comme ces petits animaux qu'on croit morts et qui reprennent vie quand on les

mouille. Vous ne consommerez qu'une petite part d'oxygène et de plus, vos organismes supporteront beaucoup mieux les écarts de température ...»

Un sifflotement venant de l'extérieur arracha le chef de l'expédition interstellaire à ses pensées moroses.

La porte du sas s'ouvrit et David Russel, 27 ans, copilote, pénétra à son tour dans l'engin.

— Bonjour, commandant ! Toujours aussi matinal, à ce que je vois. Un message ?

— Non, David. Cela commence à m'inquiéter, d'ailleurs. Je n'ai pas du tout envie de finir mes jours sur cette terre de malheur. Le lieutenant Harrand dort encore ?

Le visage de Russel s'assombrit.

— Il a passé la nuit avec Kay.

Swingle sourit. Il connaissait l'antagonisme qui régnait entre les deux hommes, chacun d'eux guignant la belle astronome.

Celle-ci ne s'embêtait pas. Tantôt, elle passait ses nuits avec l'un, tantôt avec l'autre. Pourtant, c'était surtout avec Samuel Redgrave, le frère de Caroll, que la jeune femme passait le plus clair de son temps ; il n'était un mystère pour personne que Sam et David étaient amoureux de Kay. Le lieutenant, lui, c'était autre chose ...

— Et Sam ?

— Quand il a vu que le lieutenant était avec Mlle Kramer, il a dit qu'il allait se promener près du lac.

Swingle fronça les sourcils. Il n'y avait aucune vie animale sur la planète qu'ils avaient



nommée par dérision «Paradis», mais le danger pouvait exister quand même.

— J'avais demandé que nul ne sorte seul de ce périmètre ...

David sourcilla.

— Il n'y a aucun risque, commandant, vraiment.

— On ne sait jamais. Avertissez le professeur que nous allons à l'oasis. Je vais préparer des équipements puis nous partirons.

Haussant les épaules, le copilote obéit. Un quart d'heure plus tard, armés de pistolets laser dernier cri, les deux hommes pénétraient dans l'épaisse végétation qui entourait le lac.

À la grande surprise de Russel, les abords du lac étaient déserts. On ne distinguait que ces curieuses pierres hérissées de pointes qui n'existaient que là.

Soucieux, le commandant mit ses mains en porte-voix et commença à hurler à tous les échos le nom de Redgrave. Peine perdue ! Rien ne répondit.

— Où peut-il bien être ?

— Tout ceci ne me semble pas très catholique, David.

Le chef de mission prit une profonde inspiration puis, se tournant d'un air décidé vers le copilote, il prit une décision impromptue.

— Cela vous tenterait, David, de nager un peu ?

Ahuri, l'autre considéra son supérieur.



— Mais ... commandant, c'est vous-même qui nous avez interdit de nous baigner dans ces eaux.

Swingle sourit mélancoliquement.

— C'est vrai, mais à présent, il s'agit de chercher l'un des nôtres. Supposez que cet imbécile ait voulu se baigner et qu'il lui soit arrivé quelque chose ?

Une angoisse insurmontable monta à la gorge de Russell. Quand on n'est que sept à vivre sur un désert, la moindre disparition a des conséquences importantes. Mais déjà, Swingle se mettait en maillot. Sans mot dire, David l'imita et, quelques minutes plus tard, ils plongeaient.

L'eau était agréablement tiède, limpide, et ils se trouvèrent rapidement à trois ou quatre mètres de profondeur.

À part les algues rouges, qui se balançaient mollement au gré des flots, rien ne semblait vivre dans ces eaux paradisiaques. David tournait la tête vers Swingle pour lui faire signe qu'il remontait à la surface quand l'ahurissement lui fit écarquiller les yeux.

*

* *

Une sensation de touffeur éveilla le copilote. Il porta la main à son front, grimaça de douleur, puis le souvenir de sa dernière vision acheva de l'éveiller.

Debout sur son séant, il se tourna vers la couchette voisine. Swingle y était allongé, encore endormi.

David se leva, alla secouer sans aucun ménagement son chef qui daigna ouvrir les yeux.

— David ? Où sommes-nous ? Que s'est-il donc passé ?

— Nous avons été attaqués par des êtres bizarres qui ressemblent un peu à des grenouilles géantes, commandant.

Juste comme il terminait ces mots, la porte coulissa doucement et une silhouette se matérialisa.

Tout de suite sur leurs gardes, les deux hommes se détendirent en reconnaissant Samuel, d'apparence calme.

— Soyez sans inquiétude, les amis. Je viens d'entendre vos derniers mots, David, vous avez tout à fait raison, nos hôtes ressemblent fichtrement à des ba-



c

6



traciens. Mais si nos grenouilles et autres crapauds avaient leur intellect, je n'oserais plus me rassasier de cuisses de grenouilles.

Swingle fronça les sourcils.

— Ainsi, contrairement à ce que nous en avions déduit, il existe bien une race animale sur cette foutue planète.

— Une race animale comparable à la nôtre, commandant. J'ai déjà passé dix heures ici et j'en sais long à leur sujet.

— Dix heures ! Vous rigolez !

— Non, vous-mêmes êtes dans cette salle depuis quatre heures.

Abattu, le commandant grimaça.

— Ainsi, ils nous tiennent prisonniers ?

— Mais pas du tout. Venez, je vais vous les présenter.

— Ah bon, vous parlez comme les crapauds, maintenant ?

Cette fois, Redgrave éclata d'un rire sonore.

— Vous n'y êtes pas. Ils ont des appareils qui permettent la diffusion de la pensée. C'est de cette manière que nous allons converser. Vous évoquerez des images, ils vous répondront de la même manière. Au début, ce n'est pas très facile, mais cela devient vite normal.

Les trois hommes quittèrent la pièce, se trouvèrent dans une sorte de couloir, de chaque côté duquel coulaient des ruisseaux d'eau claire qui se perdaient en chuintant sous de petits ponts.

Sous la conduite de l'ingénieur électronique, ils se retrouvèrent bientôt dans une sorte de

pièce circulaire de dimensions vastes. Alors, un panneau coulissa sans bruit derrière eux, faisant sursauter Swingle.

— Bon sang ! Nous voilà pris au piège !

Souriant, Sam le calma d'un mot.

— Patientez.

De fait, quelques secondes plus tard, à l'autre bout de la pièce, un autre panneau s'ouvrit, laissant le passage à un flot de créatures faisant penser à la fois à des gorilles et à des batraciens. Des yeux globuleux leur sortaient de la tête et leur peau membraneuse était presque totalement dépourvue de système pileux.

Une sorte de courant d'air se produisit et tout ce petit monde, nos trois Terriens inclus, se retrouva assis sur une espèce de coussin d'air.

Alors, des images s'échangèrent entre tous ces esprits. En termes clairs, la conversation se résumait comme suit ...

— Bonjour, étrangers. Nous savons, grâce aux animaux de l'extérieur, que vous êtes descendus du ciel à bord d'un char volant. Nous avons cependant attendu avant de prendre contact car nous sommes une race pacifique, dépourvue d'armement, et nous ne voulions prendre aucun risque. Nous savons à présent que vous êtes sans mauvaises intentions. D'où venez-vous ?

— La Terre, une planète située dans une lointaine galaxie. Nous avons dû nous poser ici car nous manquons de carburant. Mais vous parlez d'animaux de la surface, nous n'en avons jamais vus.

— Si ; il s'agit de ce que vous avez pris pour des roches épineuses. En fait, il s'agit d'une race qui recueille l'eau atmosphérique dans les creux de son épiderme et s'en nourrit. Nous, au contraire, avons besoin d'une humidité constante. C'est pourquoi nous vivons toujours au fond de l'eau.





— Mais d'où tirez-vous la lumière qui nous éclaire ?

— D'autres races se tiennent en permanence autour de la coupole de protection de notre cité. Elles produisent cette luminosité qui vous intrigue. Voyez-vous, il y a plusieurs millénaires, une intense végétation couvrait la planète, et nous vivions à la surface. Mais l'apparition du deuxième soleil, le plus puissant, a transformé notre astre en un petit désert, et nous nous sommes réfugiés dans les lacs.

*
* *

La nuit venait de tomber quand Swingle se leva. Les six membres de l'expédition étaient là, dans la vaste salle de la navette spatiale. En trois jours, chacun d'eux était descendu dans la cité sous-marine, le professeur West et son assistante y étaient restés tout ce laps de temps.

— Vos conclusions, monsieur West ?

— Il existe sur Terre une grenouille nommée rhinoderme. Elle ne supporte pas les températures élevées et se tient volontiers dans l'eau, ne laissant dépasser que le bout de sa tête. La femelle pond ses œufs isolément ou par deux sur de la mousse humide. Après les avoir fécondés, le mâle les surveille pendant deux semaines puis les avale et les installe dans ses sacs vocaux. Les têtards restent dans ce nid vivant jusqu'à la fin de leur métamorphose. Ensuite, le mâle les «recrache» et ils vivent leur vie. Les habitants de Paradis, que nous nommerons pour plus de commodité les Paradisiens, agissent de même et s'apparentent trait pour trait aux rhinodermes.

— Et ces bêtes qui font de la lumière ?

— On peut les comparer aux béroés, ces sortes de méduses qui, lorsqu'elles sont en mouvement, produisent une chatoyante irisation. La nuit, le béroé crée sa lumière, bleue. La seule différence est que le béroé a une vaste bouche et est

assez vorace pour envelopper des proies plus grandes que lui-même, tandis que les animaux qui entourent la cité des Paradisiens ont un orifice étroit et se nourrissent, semble-t-il, des fruits de l'algue rouge. Enfin, pour devancer votre question sur les animaux de la surface, ce sont à cent pour cent des molochs. Sur Terre, le corps du moloch est garni d'écailles épineuses. Quoique imperméable, sa peau est garnie, entre les écailles, de nombreux sillons capillaires qui retiennent l'eau. La rosée du matin est de la sorte utilisée par le moloch, qui peut survivre sans risque de déshydratation. D'après mes conversations avec les scientifiques paradisiens, il n'existe pas d'autre race animale sur Paradis.



— De quoi se nourrissent ces grenouilles ?

Nigel West fustigea d'un regard désapprobateur le lieutenant Harrand avant de lui répondre.

— Ces personnes n'ont de la grenouille que l'apparence. Leur esprit est comparable au vôtre. Pour en revenir à votre question, ils mangent des algues rouges, des béroés et une plante curieuse qu'ils font pousser depuis qu'ils se sont réfugiés au fond des lacs.

Pendant que le professeur discourait, Lindsay ne cessait d'observer Caroll Redgrave, laquelle dévorait du regard son patron. Une pointe de jalousie tortura le cœur du lieutenant. Ses relations avec Kay n'avaient d'autre but que d'éveiller la jalousie chez la jeune Redgrave, mais manifestement, celle-ci adorait Nigel West. Pourtant, vingt ans les séparaient.

Peu après, les sept Terriens quittaient la fusée et se séparaient pour regagner leurs cabanes. Lindsay s'approcha de Caroll.

— J'aimerais bien faire quelques pas avec vous, Caroll.

— Désolée, lieutenant. J'ai l'intention de poursuivre des analyses biologiques avec le professeur, cette nuit. Nous avons du pain sur la planche et je ne voudrais pas qu'il m'attende.

Le voyant s'assombrir, elle sourit.



— Ce sera pour une autre fois, lieu... Lindsay.

C'était la première fois qu'elle l'appelait de cette façon. Il en fut tout remué et la regarda s'éloigner sans tenter de la retenir.

En entrant dans sa cabane, qu'il devait partager avec Samuel Redgrave, il passa devant la hutte de Kay Kramer et surprit Sam et David Russel en train de se battre, tandis que la voluptueuse astronome ne savait que faire.

— Mes félicitations, messieurs. On dirait deux chiens qui se disputent une femelle.

La phrase, prononcée sèchement, fit son effet. Penauds, les deux hommes se relevèrent en s'époussetant, jetant un coup d'œil gêné en direction de Kay.

Celle-ci sauta sur l'occasion.

— Le lieutenant a raison.

Redgrave tenta une plaidoirie.

— Je vous aime, Kay.

— Ne l'écoutez pas, Kay, je vous aime aussi.

Désemparée, Kay regarda tour à tour Sam et David, avant de se tourner vers Lindsay.

— Voulez-vous m'accompagner dans ma cabane, lieutenant, j'aimerais vous entretenir de différentes choses.

Lindsay ne fut pas dupe et, sous l'œil mauvais de ses compatriotes, suivit la blonde incendiaire à l'intérieur de la hutte.

Sitôt la porte refermée, Kay se tourna vers lui.

J'aimerais que vous acceptiez de passer la nuit ici, pour discuter. J'ai besoin de parler, de tout, de rien. Je ne sais plus où j'en suis. Voyez-vous, Samuel et

David me font une cour de plus en plus pressante. Je les aime bien tous les deux. En fait, j'ai une préférence pour David, mais il a un an de moins que moi ...

Leur conversation se poursuivit plusieurs heures. Quand il la quitta, Lindsay avait quelque peu réconforté la jeune femme, mais il avait à présent hâte de se coucher.

En pénétrant dans sa hutte, Lindsay eut un haut-le-corps. La place de Sam était vide. Précautionneusement, il alla jusqu'à la cabane occupée par David, pensant que, peut-être, les deux hommes s'étaient donné rendez-vous là pour continuer leur combat.

Mais les ronflements qui s'élevaient lui firent comprendre qu'il faisait fausse route.

Anxieux, il prit la route de l'oasis, espérant y retrouver Redgrave.

Parvenu près du lac, il longea la berge durant une bonne heure, finit par rebrousser chemin, la mort dans l'âme, mortellement inquiet quant au sort de son compagnon.

Aimant la sœur, il ne pouvait s'empêcher d'éprouver pour le frère une certaine amitié.

Il se coucha dans sa cabane, en proie à un désespoir sans nom, finit par sombrer dans un sommeil profond et ne fut éveillé que vers 10 heures, le lendemain matin, par des exclamations dans le village.

En titubant, les yeux à demi ouverts, il sortit, se trouva en face de six personnes joyeuses, parmi lesquelles Samuel Redgrave, brandissant une barre étincelante.

En voyant Lindsay sortir, Swingle s'approcha.

— Bonne nouvelle, lieutenant. Sam a reçu de la main des Paradisiens plusieurs barres d'un minerai fondu trois fois plus énergétique que nos barres


12



de cuivre traité. Ces braves indigènes nous en ont fait cadeau.

Étudié par le professeur West et Kay Kramer, il s'avère que, comme le pensait Sam, ce minerai nous permettra non seulement de poursuivre notre mission mais aussi, par la suite, de retourner sur la Terre.

Dans son euphorie, le commandant tapa sur l'épaule de son subordonné.

Celui-ci, loin de s'enthousiasmer, demeura sombre.

— Il faudra laisser un message, commandant, pour le cas où une deuxième expédition arriverait enfin un jour à notre secours.

— Vous avez raison, lieutenant. Nous allons graver avec nos lasers une stèle dans une plaque de bois.

Tandis que Swingle s'en allait vers la navette, Lindsay remarqua que Kay riait aux éclats en compagnie du copilote, David Russel, tandis que Sam les épiait avec rage.

Un pincement au cœur l'agita alors que, poursuivant son observation, il constata le regard extasié que Caroll Redgrave dardait sur Nigel West, lequel ne s'en apercevait même pas.

Malgré tout, il finit par partager la liesse générale, monta à la suite des autres dans la navette, assista à l'essai du lancement des générateurs, lesquels réagirent normalement à l'action du nouveau minerai.

Radieux, Swingle se tourna vers ses six subordonnés.

— Messieurs, nous partirons après-demain. La journée de demain étant consacrée à prendre congé de nos hôtes, et à préparer notre deuxième étape.

Sous l'approbation générale, le commandant quitta l'engin, suivi par le reste de la mission.

Entretemps, du coin de l'œil, Lindsay avait remarqué que Kay glissait sa main dans celle de David. Elle avait donc fini par mettre de côté cette malheureuse année qu'elle avait en plus de l'âge du copilote. Cela ne ferait pas,évidemment,l'affaire de Sam, mais il fallait bien un perdant et un gagnant.

Samuel avait également remarqué le manège, et quand Lindsay vint près de lui, il comprit que son ami allait tout faire pour lui remonter le moral.

Beau joueur, il sourit au lieutenant, et les deux hommes descendirent côte à côte les échelons.

*

* *

La navette s'élança dans l'espace, et les trois Paradisiens qui, pour cette circonstance exceptionnelle, avaient condescendu à remonter à la surface, regardèrent longtemps l'appareil qui s'éloignait.

Enfin, quand il ne fut plus qu'un point dans l'espace de Coma, lentement, ils repartirent en claudicant vers le lac. Pourtant, au fond d'eux-mêmes, ils savaient qu'ils reverraient un jour leurs étranges visiteurs. FIN





Contrairement à l'adage, l'habit fait encore le moine. Une bonne raison pour l'enlever. Mais l'article 330 du code pénal (outrage public à la pudeur) réprime sévèrement ces élans de liberté corporelle. Reste une solution : passer ses vacances dans une zone réservée à cet effet, par exemple au Cap d'Agde, dans le plus grand complexe naturiste d'Europe, sinon du monde.

Si vous vous contentez d'évoluer dans le plus simple appareil, vous serez nudiste. Si vous ajoutez un brin de philosophie, vous deviendrez naturiste.

« *Le naturisme,* écrit dans un journal local, Denis Blanquet, adepte inconditionnel, *est une nouvelle manière de sentir, de penser, de concevoir. Ce n'est pas une fin en soi mais un moyen de libération et d'évolution et l'on ne peut réellement évoluer tant qu'on ne se libère pas des idées reçues, des tabous et des préjugés.* »

Voilà pour les purs. Mais il y a aussi, et surtout, des sympathisants, telle Edith, résidente permanente au Cap. « *Si je vais sur les plages « textiles »* (les « classiques » où l'on conserve quelques grammes de tissu), *je dois me contorsionner pour ôter mes vêtements et mettre un maillot de bains. Et je suis sans arrêt ennuyée par les « dragueurs ». Au village naturiste, pas de problème, on me laisse tranquille !* »

Qu'ils soient purs ou sympathisants, les naturistes que l'on trouve dans toutes les couches

sociales représentent une mine d'or pour le Cap d'Agde. La zone est une vraie ville -il n'y manque guère qu'une mairie- dont les quartiers s'appellent Port nature, Port Ambonne, Héliopolis. De quoi accueillir 25 000 personnes (14 000 en bungalows ou résidences locatives, 11 000 en camping). Sans compter les visiteurs, qui pour la modique somme de 6 francs, se paient une journée de liberté totale. Le village reste ouvert 6 mois de l'année. En été, les Français représentent 70 % de la clientèle, hors saison, les étrangers prennent le relais et totalisent 80 % des effectifs. Enfin, un étalement de la saison réussi. C'est la panacée pour les propriétaires qui, à prix d'achat des logements équivalent au reste de la station, rentabilisent rapidement leurs investissements. Et pour les commerçants. Car nus ou habillés (on ne fait pas de ségrégation), vous pouvez faire vos courses chez l'épicier, aller chez le coiffeur ou à la banque sans quitter le village. Il y a même des boutiques de vêtements qui s'en tirent fort bien. Les naturistes aiment à bien s'habiller pour la soirée.

L'habit fait donc encore le moine ? Mais non, la nuit, tous les chats sont gris. FIN

(*Messages 306 - 7/81*)



L'INDESTRUCTIBLE M. COLE



SCÉNARIO : CARL WESSLER
DESSINS : TENNY HENSON






J'ai placé une malédiction sur le revolver d'Harlow ! Il regrettera tout geste contre moi !
Mais oui... Ha ha ha ! Quel maboul !


La nuit du lendemain...
Cole n'a pas casqué ! Occupe-toi de lui, Harlow ! Mais fais gaffe à sa malédiction ! Ha ha ha !
Ça ira, M. Stark ... Ha ha ha !


Harlow n'eut aucun mal à trouver Barney Cole...
Je le tiens !




PFUD


PFUD
Ma balle l'a frôlé ! J'aurais dû anticiper sa descente du trottoir ! Je n'ai encore jamais manqué !
2



Je vais assurer le coup cette fois-ci...
Que le diable emporte ce démon !
BAR
PFUD
HOTEL
ZIIING
De si près, je ne peux pas le louper... une des balles doit forcément le toucher !
PFUD
Ha ha ha ! Je vous l'ai dit... J'ai placé une malédiction sur votre arme !
PFUD
PFUD
PFUD
Des... des balles spectrales... J'ai essayé de tuer Cole avec des balles fantômes !
Ha ha ha...
Je vais changer ce rire en cris d'agonie, espèce de pignouf !
3


Des balles spectrales ! Ce tordu de Cole me fait débloquer !
On m'a simplement refilé des balles à la gomme !
Il a disparu ! Ce maudit lascar s'est tiré ! Il faut que je le retrouve !
Tuer n'a jamais été plus qu'un boulot, mais je buterai Cole rien que pour le plaisir de l'avoir finalement fait !
J'ai vu quelque chose... quelqu'un bouger !
Il est quelque part là-dedans ! Je le sens !
VOITURES À LOUER
4


Maintenant, Cole... J'ai six bonnes messagères de mort, et je vais les expédier toutes dans ta carcasse !
Vos balles sont toujours inoffensives, tueur !


Pas ce coup-ci, face de rat !
Meurs ! Meurs ! Meurs !
PFUD
PFUD


Sois maudit avec tes satanées balles !
Ha ha ha ha ha !
Le patron ne va pas aimer ça !
Bah ! Si ça ne lui plaît pas, qu'il s'occupe donc lui-même de Cole !
5


Cole, je vais te tuer de mes mains nues !


En finir avec toi... en t'étranglant !


Barney Cole arriva avant Harlow au bureau de Bruno Stark...
Que diable... Co-Cole !
Votre gars Harlow vous a fait faux bond, Bruno Stark !
Enfer et damnation !
C'est bien la première fois !


Harlow... tu ferais bien de t'expliquer au plus vite !
Ma parole, patron... il a vraiment placé une malédiction sur mes balles !


Fieffé idiot ! Il t'a entortillé pour te faire avaler cette stupidité et tu n'as pas su tirer correctement !
Bute-le maintenant, Harlow !


AGH !
Nos balles... passent à travers lui... AAAH !
BLAM
BLAM
6

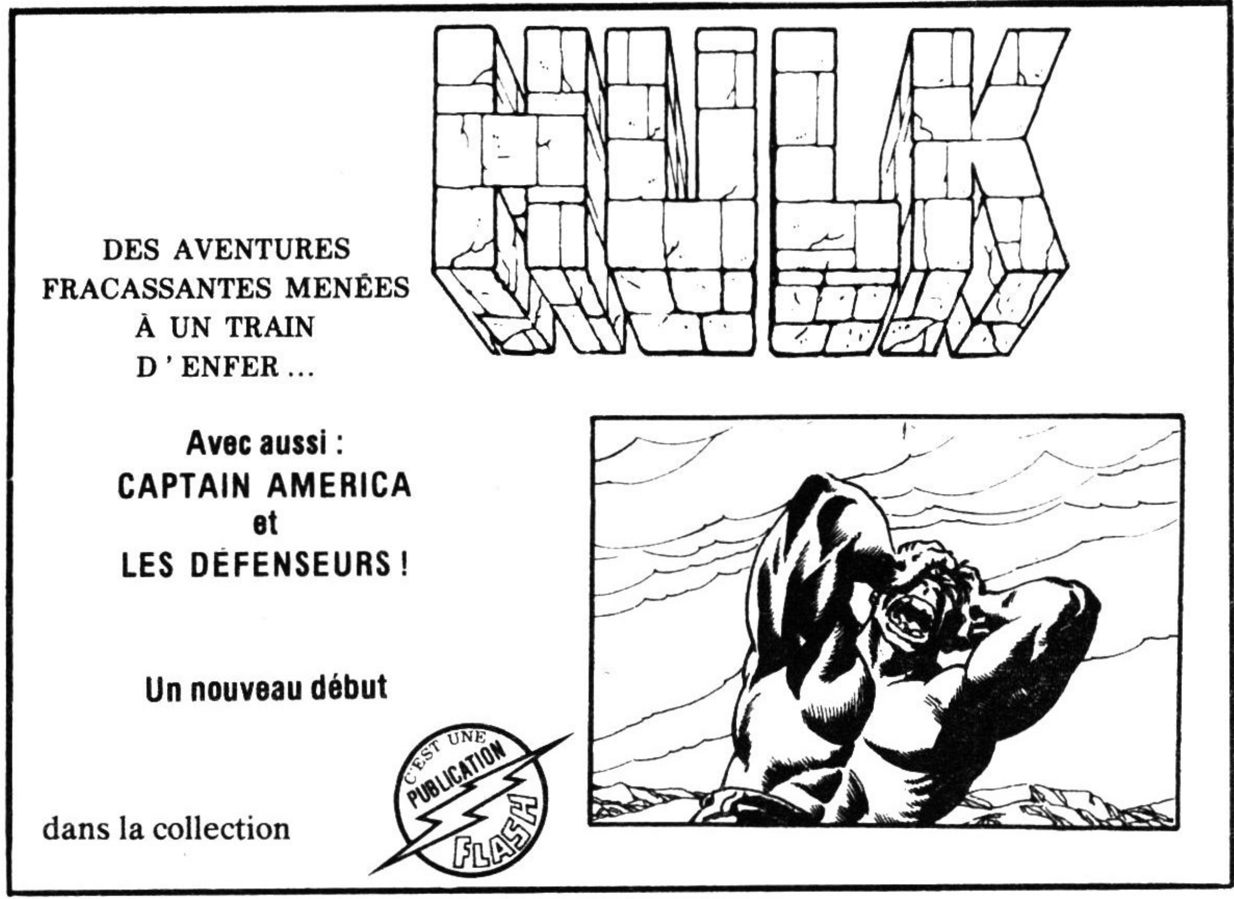
Le défunt joueur Bruno Stark et son homme de main seraient peut-être encore en vie s'ils avaient lu le journal du matin. . .

THE HERALD TIMES

LE CORPS DE BARNEY COLE, UN RÉSIDENT LOCAL, A ÉTÉ IDENTIFIÉ COMME CELUI DE LA VICTIME DE L'ACCIDENT D'AUTO QUI S'EST PRODUIT IL Y A DEUX JOURS À HAY-FORD, À 800 KILOMÈTRES D'ICI.

Même Harlow et Stark auraient su qu'on ne peut pas tuer un FANTÔME !

FIN





HUMOUR

Un prêtre, rentrant tard le soir après une visite à un mourant, remarqua un de ses paroissiens qui chancelait sur son trottoir.

— Laissez-moi vous aider à rentrer chez vous, dit-il, guidant vers sa maison son ouaille éméchée.

Arrivé à sa porte, le poivrot insista pour que le prêtre entre dans la maison avec lui. Mais celui-ci refusait, vu l'heure tardive.

— Je v-v-vous en prie, l'abbé, juste une mi-minute... Je voudrais que ma f-f-femme voie av-avec qui je suis sorti ce soir.

* * *

Un commerçant, à l'agent de publicité :

— Montrez-moi une seule commande que la publicité a inscrite dans mes livres.

L'agent de publicité :

— Je le ferai, dès que vous m'aurez montré une botte de foin que le soleil a portée dans la grange.

* * *

FIN

Pour l'amour d'une belle fille, une sourde rivalité entre deux amis de longue date trouva un épilogue tragique dans. . .

LE PIÈGE DU LABYRINTHE

Je ne peux même pas strier cette matière, Pete ! Je te l'ai dit, c'est du sulfure de fer !

AAGH !

Ouais, Ned... l'or des sots ! Adieu, corniaud !

TSAK !

SCÉNARIO : CARL WESSLER
DESSINS : RODIN RODRIGUEZ




Depuis plusieurs jours déjà, Pete Cornell avait préparé de sang-froid le meurtre de Ned James, son meilleur ami...
Bon, Ned, peut-être que ce qu'on a vu dans la paroi de cette caverne était du sulfure de fer, peut-être que non ! Quel mal y a-t-il à s'assurer que ce n'est pas de l'or ?


Quel mal ? On pourrait ne plus retrouver la sortie du labyrinthe cette foisci !
Pas de danger, Ned. Je laisserai derrière nous une piste pour nous guider au retour !


Une traînée de peinture, peut-être, Pete ? Pas mal !
Excellente idée, vieille branche !


C'est par un coup de chance qu'on est sortis de ce démentiel dédale de tunnels la première fois, Pete ! Encore maintenant, je m'éveille de cauchemars, trempé de sueur...
En tout cas, j'y vais... avec ou sans toi !


Bien sûr, c'est une chance sur un million... mais songe à ce que ça signifierait pour Ellen si c'était de l'or !
Bon, bon ! Mais tu te procures cette peinture pour la piste de retour, sinon je n'y vais pas !
Tu iras, vieux frère... mais tu n'en reviendras pas !
Tu seras mort ! Alors je pourrai dire à Ellen que je l'aime et que je veux l'épouser...
Tôt le lendemain matin, Pete Cornell fit le premier pas dans l'exécution du plan qui devait le débarrasser d'un rival sans défiance...
La peinture à l'huile coûte cher, fils ! Plus de soixante dollars les cinq gallons ! Est-ce pour un intérieur ?
Intérieur ? Oui, en quelque sorte !
PEINTURE AU LATEX ROUGE
3

J'en ai à base d'eau... si vous pouvez trouver la couleur désirée... c'est six dollars !

Rouge fera l'affaire !

PEINTURE AU LATEX ROUGE

Raven Hills se trouve à une trentaine de kilomètres de Branton, ville natale de Pete. La sinistre caverne de Raven Hills, avec son traître labyrinthe... un affolant dédale de passages ne menant nulle part... si ce n'est finalement à la mort !

Pete dut évoquer l'image d'Ellen pour surmonter la torture de l'ascension, mais il était maintenant là, à l'entrée du tunnel...

Tout ça, c'est pour toi, Ellen !




Le lendemain, quand il grimpa avec Pete, jusqu'à l'entrée du tunnel, un sixième sens avertit Ned de l'horrible danger latent...
Je ... je ne peux pas entrer là-dedans, Pete ! Je commence à ressentir la terreur qui m'a saisi quand on s'est perdus dans le labyrinthe !
On ne peut pas se perdre, Ned ! J'ai eu peur, moi aussi, mais on a un fil conducteur ce coup-ci !
Regarde où tu vas, Ned ! On ne peut absolument pas se perdre cette fois-ci !
Je pense que tu as raison... mais je serai bien content quand on se retrouvera à l'extérieur !
Tu n'auras aucune piste à suivre pour sortir d'ici, ballot ! Si mon couteau ne te tue pas, tu mourras de faim dans le labyrinthe !
Le geste homicide fut donc accompli, mais, invisible pour le meurtrier, l'esprit de Ned James continua d'avancer ! L'eau avait cessé de se déverser dans la caverne et les tunnels...
La piste a disparu... emportée par cette maudite pluie !
5


Invisible, inaudible, le fantôme de Ned tomba, raide, en avant, cherchant instinctivement une dernière vision fugitive de lumière solaire...
Il doit bien rester un tant soit peu de ma piste ... c'est forcé !


Presque fou de terreur, Pete courut, titubant et trébuchant à travers le démentiel dédale de tunnels... le piège mortel du labyrinthe...
Au secours ! Pour l'amour du ciel, que quelqu'un vienne à mon aide !
5


Pete lutta pour se ressaisir, pour surmonter la panique ! Il essaya de revenir sur ses pas...
Il me suffit de trouver juste un bout de la piste... elle ne peut avoir entièrement disparu !


Et alors, le miracle apparent...
La piste ! Un second miracle... une fois de plus, je vais ressortir de cette maudite montagne... pour ne jamais plus y revenir ! Et peut-être qu'Ellen apprendra à m'aimer...
6


Il pressa alors le pas, ne quittant pas des yeux cette rouge ligne salvatrice...
Il va falloir que je trouve une histoire... Je dirai simplement qu'on s'est trouvés séparés Ned et moi, et que j'ai vainement continué à l'appeler afin qu'il puisse se guider sur ma voix ! Je dirai que je ne l'ai plus jamais revu...


Mais soudain, il s'arrêta net, figé sur place par une horreur sans nom...
NON...


Pete riait maintenant du rire à demi dément de celui qui se sent perdu, pris au piège qu'il a lui-même tendu...
Ha ha ha ha ! Astucieux, Ned... très astucieux... de me laisser une traînée de sang à... à suivre...


Il y eut une ironie finale ! Ellen Bryant fut accablée de douleur quand on retrouva la voiture de Pete au pied de Raven Hills...
Peut-être que Ned n'est pas allé avec Pete, Ellen ! Il peut encore se montrer !
M-mais ce n'est pas Ned, Lucy, j'ai rompu nos fiançailles ! Je lui ai dit que j'étais amoureuse de Pete... que je l'ai toujours été ! J'ai dit à Ned que si Pete ne me demandait pas de l'épouser, ce serait moi qui le lui proposerait !
FIN
7



C'est embêtant d'avoir à revenir toujours sur les mêmes sujets. On a l'impression que crier ne sert à rien.

Mais enfin, ce jeune homme qui se débat entre la vie et la mort pour avoir voulu défendre son prof contre une bande de loubards, ça fait poser quelques questions qui nous appartiennent.

La bande en question était suffisamment connue pour qu'on l'arrête. Le manieur de couteau est en tôle. Mais pour combien de temps ?

Ses complices y sont. Mais pour combien de temps?

Des proviseurs, des professeurs, des élèves crient au loup. Ça faisait des mois et des mois que cette bande terrorisait les environs, pénétrait dans les lycées et les C. E. S., faisait gueuler ses transistors et sortait le couteau dès qu'on leur faisait une réflexion. Ça faisait des mois, que ces jeunes distribuaient de la drogue et imposaient leur loi. Il a fallu un meurtre pour qu'enfin on s'inquiète.

Que faut-il encore ? Moi, je suis jeune. J'étais à l'école il n'y a pas tellement longtemps. Je n'ai jamais connu ça. Mes parents n'avaient pas à s'inquiéter. J'ai pu me bagarrer avec celui-ci ou celui-là, mais en toute

honnêteté. Les loubards n'entraient pas dans mon lycée ; les terroristes ne dictaient pas leur loi. On n'aimait pas certains profs. On ne portait pas le surveillant général dans son cœur, d'autant qu'il était souvent idiot ; mais on avait une certaine forme de respect, voire de crainte, et la crainte est le début de la sagesse.

Alors voici que nos enfants ne peuvent pas sortir de leur école sans tomber sur les distributeurs insistants de tracts, sur des militants convaincus, et reçoivent chez eux des gangsters armés. Voici que les militants, les voyous, la politique et le fait divers menacent la simple vie de nos enfants.

Voici qu'une directrice d'école se fait attaquer et insulter parce qu'elle part du simple principe qu'elle veut bien ouvrir sa porte à tout le monde, à condition qu'on y frappe avant d'entrer.

Insupportable. Depuis mai 68, les enfants ont le droit de frapper. Pas à la porte, sur la figure des gens. Voici que l'auto-discipline remplace la discipline. Et rien ne fait rien et personne ne fait rien. Et si quelqu'un fait quelque chose, il est frappé d'indignité.

Et voici tant de parents inconscients, qui font de leur progéniture le génie de la société, refusent le redoublement, entrent dans les conseils de classe





pour imposer leur enfant, dont ils s'occupent si peu dans la vie privée.

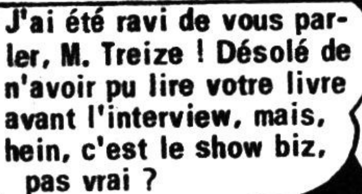
Parents, enseignants, nous devrions travailler ensemble, et faire de nos enfants les forces de demain. Mais la lâcheté s'est emparée de nous, et de l'Etat, et de la Nation. La force est détenue par les sales petits loubards qui défient une justice trop faible. Evolution des mœurs ? De la société ? Gifler son gosse le traumatiserait, alors que le livrer aux voyous de son âge ne le traumatiserait pas ? Qu'est-ce que c'est que cette rigolade ?

Entre nous, il n'est quand même pas normal qu'envoyer son gosse à l'école devienne une aventure pleine de risques. Entre nous, le laxisme, la faiblesse, la lâcheté, n'ont jamais rien arrangé. Un peu de responsabilité ne ferait pas de mal. FIN

(G S F)




Le légendaire illusionniste Harry Houdini consacra les dernières années de sa vie à chercher la clef qui lui ouvrirait les portes du monde des esprits...
... Mais il ne trouva que plus d'illusions encore, car aussi fortes que soient les croyances d'un homme, c'est tout ce que quiconque pourra jamais trouver ! Mon nom est Terrence Treize et, comme Houdini, j'enquête moi-aussi sur le surnaturel...
... Mais à la différence du grand Houdini, je cherche à démythifier plutôt qu'à prouver son existence !
SCENARIO : PAUL KUPPERBERG
DESSINS : MICHAEL R. ADAMS et TEX BLAISDELL
UN SPECTRE SUR LES PLANCHES
1


Les tournées de promotion d'un ouvrage n'ont pas que des avantages ! D'un côté, elles aident à vendre des livres... de l'autre, il me faut avoir affaire à des personnages tels que Merv Michaels...
J'ai été ravi de vous parler, M. Treize ! Désolé de n'avoir pu lire votre livre avant l'interview, mais, hein, c'est le show biz, pas vrai ?


Euh, oui, M. Michaels ! Eh bien, il nous faut partir...


... Et bonne journée !
... La vie d'auteur conférencier !
... Et le plus loin possible d'ici !
Tu en rencontreras de pires ! Je ne comprends toujours pas comment tu as pu abandonner la chasse aux fantômes pour ceci...


J'ai... mes raisons, Marie ! Tout ce que je veux désormais faire avec les fantômes, c'est écrire sur eux !
Je sais cela, cher mari ! Cependant...


Marie, entre toi et Paul Geist, je ne pense guère avoir de paix !
De toute façon, que trouves-tu à redire au fait d'être écrivain ?
Rien, Terry... excepté que ça ne te ressemble pas !


Mais si, chérie... maintenant ! Il te faudra apprendre à l'accepter...
Euh... excusez-moi...
2


... Mais vous êtes bien Terrence Treize, n'est-ce pas ?
Oh !
Qui diable... !?


Je suis désolé de vous avoir fait sursauter, docteur ! Je suis Sweryn Kowalski...
... et j'avais à vous entretenir d'une affaire des plus urgentes... concernant le monde des esprits !
Je suis, moi aussi, désolé, M. Kowalski, mais je n'enquête plus sur les affaires de prétendus phénomènes surnaturels !


Le vieil homme ne parut pas m'entendre et avant que j'aie pu ajouter autre chose...
Il y a un petit théâtre à Rutland, Vermont, docteur Treize...
... où il y a plus d'une décade, un acteur nommé Gregory Tilson fut assassiné ! Son meurtrier n'a jamais été découvert !
Puis, il y a un mois... des choses commencèrent à se produire au théâtre communal !

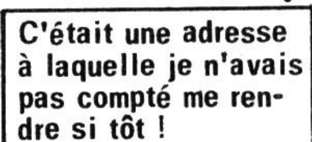

Quelle sorte de choses, monsieur ?
De toutes sortes... incendies, chutes de décors, accidents...
... et mort ! Mort qu'on impute au fantôme vindicatif de Gregory Tilson !


Vous ne croyez sûrement pas aux esprits, M. Kowalski ?
Que j'y croie ou non importe peu !
Je connaissais Gregory, et il est innocent ! Je ne veux pas que son nom soit déshonoré !
Sweryn Kowalski était bigrement sérieux et, tout en sachant que je devrais décliner poliment son appel à l'aide...
3


... je trouvais les habitudes de destruction de fantômes difficiles à perdre...
C'est, euh... une histoire intéressante, n'est-ce pas, chéri ?
Un meurtre vieux de dix ans et un fantôme flambant neuf ... Ça me paraît une situation par trop commode !


Je ne peux rien vous promettre, M. Kowalski, mais je peux peut-être exami...
Il était parti !


Ignorant le sourire narquois de Marie, je hélai un taxi et donnai au chauffeur une adresse dans un quartier pittoresque...


C'était une adresse à laquelle je n'avais pas compté me rendre si tôt !


DR. PAUL GEIST
APT. 3-D


Pas plus que je ne me serais attendu à me retrouver une fois de plus à la veille d'une investigation dans le surnaturel...
Bonjour, docteur Geist !
Marie... et Terry ! C'est un réel plaisir, mes amis !


Paul Geist et moi, nous nous connaissons depuis que j'ai suivi des cours de mysticisme au collège ! Dès lors, nous avons travaillé ensemble en maintes occasions, étudiant le surnaturel. Une seule différence entre nous...
... lui, il y croyait !
Je vous en prie, asseyez-vous !


Je ne m'attendais pas à vous voir, Terry ! Je pensais que vous...
En effet, Paul... mais je songe à examiner un cas particulier...
Il écouta attentivement le récit de ma rencontre avec Sweryn Kowalski...


... et quand j'eus terminé, il me donna son avis sans hésiter...
Prenez-le, Terry... Que rien ne vous en empêche !
Je connais ce regard, Paul... vous pensez que cette histoire est véridique, n'est-ce pas ?
5


C'est possible !
Non, ce ne l'est pas ! Je n'ai rencontré qu'un seul homme qui peut faire des choses que je ne peux expliquer, mais ça signifie seulement que ce Fantôme est meilleur illusionniste que tous les autres !
Alors, vous y allez, n'est-ce pas ?


J'y allai...
Le théâtre communal de Rutland était un paisible petit bâtiment...
... nullement le genre d'endroit où l'on s'attendrait à trouver des fantômes...


... seulement des acteurs...
Je vous préviens, Ronald... vous ne pouvez exiger que je respecte ce contrat ridicule que vous nous avez fait signer !
Non seulement je peux, mais je le fais, Mme Kirby ! Vous avez signé, vous restez !


Nous verrons bien, Ronald !
Désolé pour ça, mon vieux... mais Diana Kirby, notre vedette, est pire que d'habitude aujourd'hui ! Je suis Ronald Forres, le propriétaire de cet humble théâtre !
Bonjour ! Je suis Terry Treize !
6


Treize ?! Vous êtes le type aux fantômes, n'est-ce pas ?
Hum ! C'est à peu près ça, je suppose ! J'ai entendu parler de votre propre fantôme personnel, M. Forrest, et je suis venu élucider cette question !


Ah ! Oui, l'esprit de Gregory Tilson ! Il est bien ici... ou du moins quelque chose de bigrement proche de lui ! Je suppose que c'est ce que vous pensez aussi, hein ?
Non, pas du tout, et c'est précisément pourquoi je suis ici... pour démasquer un imposteur !
Je demandai à Forrest si je pouvais parler à tous ceux qui avaient effectivement vu le supposé fantôme...


... Et quelques minutes plus tard...
... Forrest avait rassemblé Diana Kirby, un des machinistes, Nelson Kirby, mari de Diana et son partenaire sur scène, plus un jeune figurant...
... Je vous demande donc seulement de me dire exactement ce que vous avez vu lors de l'apparition du fantôme !


Diana Kirby fut la première à donner sa version... plutôt avidement, pensai-je, mais il y avait alors un auditoire...
J'arrivais juste de ma loge quand j'entendis un brouhaha dans les coulisses...


« Je me précipitai et vis mon mari regardant d'un air apeuré quelque chose sur la passerelle supérieure... »


«... et... et c'est alors que je l'ai vu ! »
« Le fantôme de Tilson s'enfuyait en faisant tomber un sac de sable sur Nelson ! C'était... c'était affreux, docteur Treize ! »


« Grâce à Dieu, il y eut quelqu'un pour sauver Nelson... »
« ... Mais alors même que le sac de sable frappait ce jeune homme... il s'enflamma ! »


« Les autres arrivèrent trop tard pour sauver le machiniste ! Le sac de sable lui avait rompu le cou. »


Je l'ai vu tout aussi bien, docteur Treize !
Etiez-vous ici ce jour-là, M. Forrest ?
Non, je l'ai vu près d'une semaine après...


« ... tard de nuit ! J'étais resté au théâtre pour examiner les livres. »
« Peu après minuit, je partis pour rentrer chez moi. »


« Il... il surgit comme par enchantement... »
«... sur la route, juste devant ma voiture ! Je faillis sur le coup avoir une crise cardiaque, sauf que je n'en eus pas le temps... »


« ... car presque aussitôt, la direction de la voiture lâcha et je fus trop occupé à éviter d'être tué ! »
« Le... je ne sais quoi disparut aussi brusquement qu'il était apparu ... »


... Mais je suis certain de ce que j'ai vu et du résultat sur ma voiture !
Hum ! Oui, je suis sûr que vous l'êtes, M. Forrest !
Mon Dieu !... Au secours !
Je n'eus plus l'occasion de poser quelques questions à mes autres témoins...

6


... Mais dès que je vis notre « fantôme », je sus que les questions étaient superflues...
... et qu'il ne restait qu'une seule réponse à découvrir !
Là ! Le fantôme de Tilson est revenu !


Les autres s'affairèrent à éteindre les petits feux, ce qui me convint parfaitement !
Car même si je savais que ce n'était pas un esprit que je traquais...


... La partie n'était pas terminée pour autant !
Pas si vite...


Mme Kirby !
Qui... !? Oh ! C'est vous, docteur Treize !
Qu'avez-vous ? Vous agissez comme si vous veniez de voir un fantôme...
... ou du moins en donner l'impression à autrui.
Comment osez-vous ? J'étais dans ma loge et...


Oh ? Avez-vous toujours des brûlures de corde sur les mains dans votre loge... ou vous sont-elles venues en tirant les cordes de la poulie qui faisait voler à travers le théâtre le fantôme que nous avons vu...
... tout comme vous l'avez fait les autres fois... ici et là-bas sur la route !


Vous... vous êtes fou, Treize ! Comment aurais-je pu provoquer ces incendies... ou faire dériver la voiture de Ronald ? Et, au nom du ciel ! Dans quel but ?
C'est la seule chose que j'ignore !
Mais les incendies ont été causés par du magnésium...
... et il est facile de desserrer suffisamment la direction d'une voiture de manière à ce qu'elle se disjoigne peu après la mise en route !
SET 4


Je sais que vous êtes en désaccord avec Diana au sujet d'un contrat... je vous ai entendus discuter ! Qu'en est-il au juste, Forrest ?
S'étant vue offrir un rôle dans une pièce à Broadway, Diana voulait être dégagée de son contrat pour l'accepter ...
... Mais elle e Nelson avaient signé conjointement ...


... et aussi longtemps qu'ils resteront ensemble, ils seront en obligation... envers... moi... bon sang ! Vous voulez dire... ?
Nelson se dressait entre Diana et une carrière à Broadway ! Elle était au courant du meurtre de Tilson et décida de s'en servir pour tuer son mari...
10



Absolument pas, Paul ! Ce cas justifie précisément mon point de vue... rien que de la blague, celui-ci et toutes les autres histoires de fantômes...

Vraiment ? Dites-moi, Terry, avez-vous jamais pris la peine de lire la nécrologie de Gregory Tilson ?

Non, pourquoi ?





Pour le tueur, ce train était son billet pour la liberté... mais il allait s'apercevoir à ses dépens que...

LA MORT GARDAIT LE CONTACT



SCÉNARIO : GEORGE KASHDAN
DESSINS : TENNY HENSON

Dans un compartiment salon, en route pour une sentence à vie, roulait Frank Halsey, kidnappeur condamné, escorté par le commissaire fédéral Erwin Bloch...



Cette « fraction de seconde » vint lors du passage brutal d'un virage prononcé de la voie...




AAHAN !
THWHAPP


Après avoir ouvert les menottes, avec la clef de Bloch, Halsey délesta le policier de son revolver et...
Désolé, commissaire, mais je ne peux risquer que vous vous réveilliez trop tôt !
KRAK KRAK


Il faut que j'atteigne la loco sans me faire repérer !


Une fois que j'aurai ralenti ce maudit train, je pourrai en sauter et me perdre dans les collines !


La peur saisit Clarence Dodge, le mécanicien, lorsqu'une silhouette fit irruption dans sa cabine...
Que... ? Le ... le forçat !
Ne fais pas le mariole, papa !


Décampe... tu me gênes !
Non... par pitié... je... NOOOOON !


YAAAAAAAA


Pour le tueur sûr de réussir, le reste de son plan n'était qu'un jeu d'enfant...
Je n'ai qu'à passer au ralenti, commencer à freiner et...


... Bon sang ! Pourquoi ne perd-on pas de vitesse ?


Pas étonnant... le débrayage de sécurité ne joue pas... la pédale est au plancher !


Je... je ne peux pas la bouger !
Mais... comment est-ce possible ? Il faut une forte pression pour la maintenir à fond !


Hein... ? Cet éclat brumeux... il semble prendre la forme d'un... d'un pied !


Malédiction !

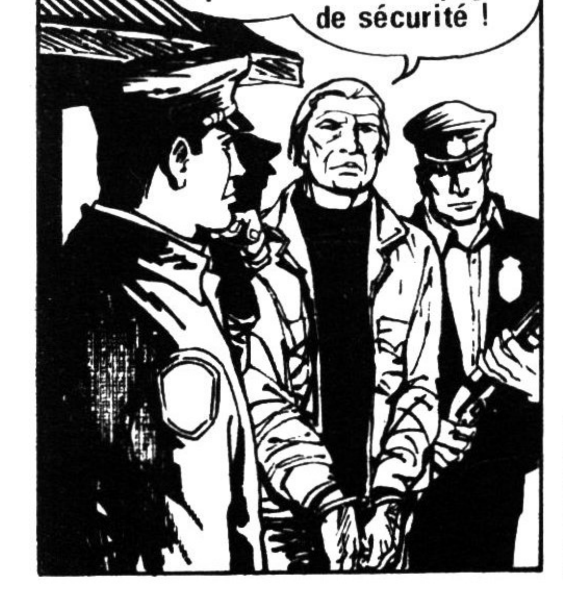

Le mécanicien ! Seulement... il a l'air d'un... d'un FANTÔME !
4


Espèce de vieux fou ! Si tu ne lâches pas cette pédale, il y aura un accident !
Lâche ça ! Lâche ça, je te dis !

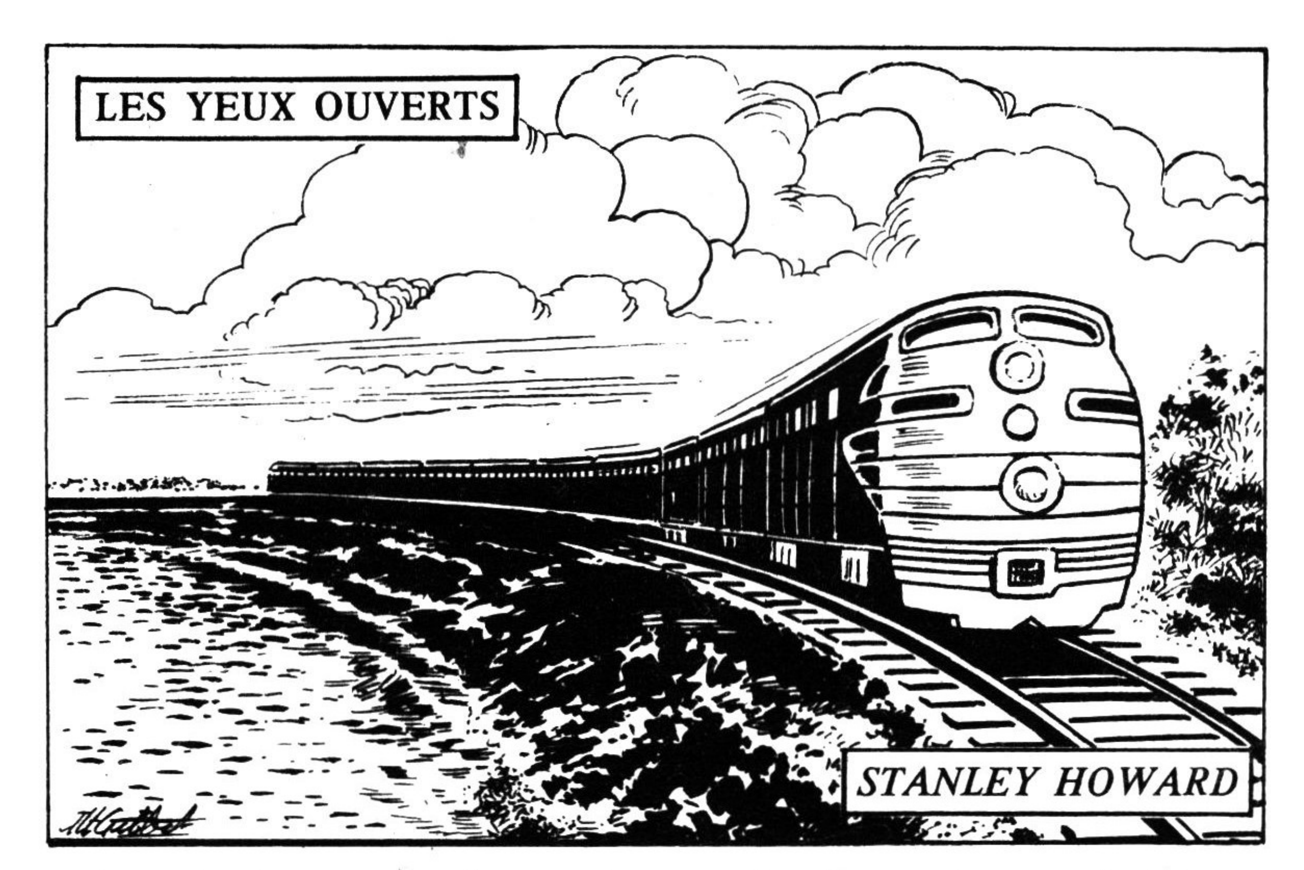

Pendant de longues minutes emplies de terreur, Halsey harcela frénétiquement la silhouette diaphane jusqu'à ce que ... finalement...


SCREEEEETCH
Il s'en va... le train ralentit !


La locomotive grinça en s'arrêtant doucement...
PRISON
Sapristi ! L'arrêt pour la prison !
Je n'ai nulle part où fuir !


Le condamné n'avait d'autre choix que de se rendre...
Je ne pige pas, Halsey... pourquoi n'avez-vous pas stoppé tout de suite après avoir éjecté le mécanicien ?
Il est revenu, je ne sais comment, et a gardé le pied sur le débrayage de sécurité !


Impossible ! Des voyageurs l'ont vu tomber dans une gorge profonde !
Ou bien vous avez vu son fantôme... Ha-Ha... ou c'est vous qui aviez le pied sur la pédale !
Sans personne aux commandes, le dispositif de mise au point mort aurait arrêté le train automatiquement... à moins qu'il n'ait été maintenu inopérant par un ... MORT !



Jennifer jeta un bref regard sur la nouvelle venue. Blonde, bien proportionnée, elle était certainement très jolie, du genre de fille qui aurait pu plaire aux hommes.

Inconsciemment, Jennifer avait employé le conditionnel. Quelque chose, en effet, nuisait à la prestance et la séduction naturelle que les amateurs auraient pu juger intéressantes. Quelque chose d'indéfinissable au premier abord mais qui rendait légèrement mal à l'aise.

Ce n'est que lorsque la blonde lui sourit gentiment en s'installant en face d'elle que Jennifer découvrit ce qui la troublait ainsi. La jeune fille était triste, désabusée. La lueur d'amertume qui éclatait dans ses yeux gris couleur de cendre refroidissait indéniablement.

Tandis que le convoi s'ébranlait pour quitter la gare de La Crosse, Jennifer se replongea dans le livre qu'elle tentait de lire depuis son départ de Pittsburgh. En fait, si Tod Curliss n'avait pas insisté, elle n'aurait pas quitté la Pennsylvanie pour aller à Duluth.

Mais l'agent du F.B.I. avait su l'appâter et sa curiosité de journaliste éveillée, Jennifer n'avait pas su résister à la tentation.

Moralité : depuis le départ, elle en était toujours au premier chapitre, songeant plus au reportage que lui promettait le brave Tod qu'à son bouquin.

Elle avait, par contre, apprécié le paysage, tandis que le train longeait le lac Michigan, après le passage de Chicago.

Puis le convoi était entré dans

les terres, avait stoppé un quart d'heure à La Crosse et venait maintenant de reprendre sa route. Comme il s'agissait d'un express, le prochain arrêt ne se ferait qu'à Saint Paul. Ensuite, ce serait Duluth ...

Malgré elle, Jennifer leva le nez de son livre, qu'elle jugeait de plus en plus insipide, pour rencontrer le regard noyé de morne tristesse de son vis-à-vis.

Pour tenter de rompre le silence du compartiment, occupé seulement par elles deux, la journaliste sortit son paquet de Craven et le présenta, ouvert, à sa compagne de route.

— Cigarette ?

— Merci, non, je ne fume pas.

La belle blonde avait parlé distinctement, sans timidité ni défi dans la voix, mais son regard était demeuré de glace.

Jennifer n'insista pas mais elle ne put s'empêcher d'étudier discrètement la jeune fille.

Jolie, jeune, elle devait avoir tout au plus vingt-deux, vingt-trois ans. Elle ne portait aucune alliance, pas de bague, et son tailleur très strict lui donnait une allure un peu sévère.

L'étrange voyageuse gardait son regard fixé dans le vague, perdue dans de sombres pensées, ne se rendant même pas compte du minutieux examen dont elle était l'objet.

Les heures qui suivirent furent pénibles pour la journa-





liste. D'une part, elle se sentait attirée par l'inconnue mais ne savait par quel bout la prendre, d'autre part, elle avait brusquement hâte d'arriver. L'atmosphère tendue qui régnait maintenant dans le compartiment commençait à agir, la déprimant petit à petit.

Elle en vint presque à regretter son départ précipité de Pittsburg.

Saint-Paul traversé, le direct reprit de la vitesse pour joindre Duluth.

Toutes les tentatives de Jennifer pour amorcer un début de conversation demeurèrent vaines. Pas le moindre mot n'échappa aux lèvres de la belle voyageuse.

Visiblement, elle ne tenait pas à parler, se cloîtrait volontairement dans un mutisme borné, comme quelqu'un qui s'enferme dans une sorte de tour d'ivoire.

Le voyage se poursuivit donc, et se termina, sans que Jennifer ait pu en apprendre plus sur la jeune personne qu'elle pensait ne plus jamais revoir, et à laquelle elle cessa donc de penser en montant dans le taxi, à la sortie de la gare, qui devait la conduire au bureau central du F.B.I. de Duluth.

Le véhicule longea quelques minutes la rive du lac Supérieur avant de s'engouffrer dans la circulation très dense qui partait vers le centre de la ville,

un peu comme un avion qui plongerait d'un seul coup dans un nuage noir.

Les activités portuaires étaient toujours intenses et le taxi croisa plusieurs fois des camions remplis à ras bord de produits métallurgiques.

La fatigue de la route commençait à peser un peu sur ses épaules quand la jeune femme fut introduite dans le bureau de l'agent fédéral.

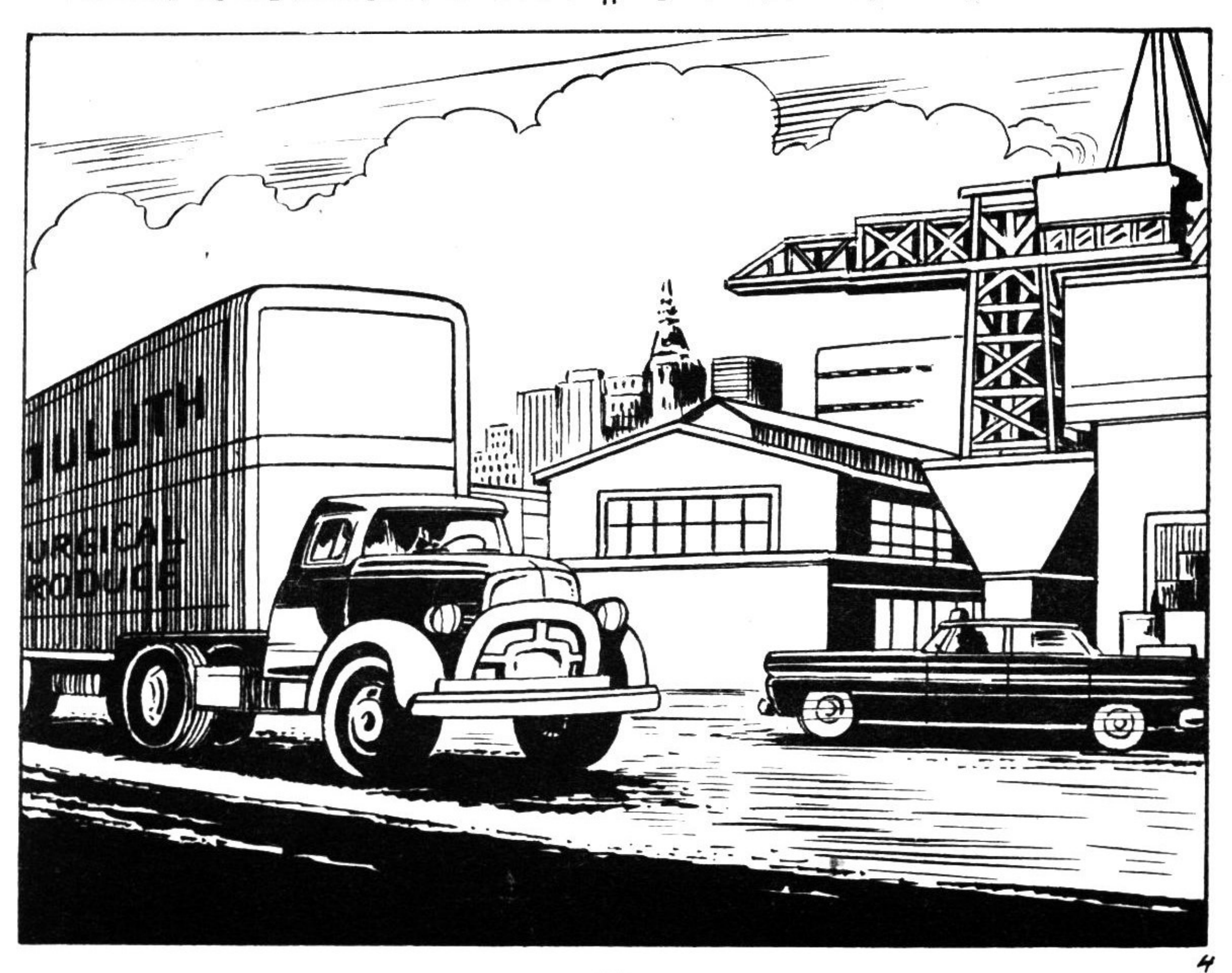
À trente et un ans, Tod Curliss était le sous-directeur du bureau de Duluth. C'était un grand garçon souriant, de carrure athlétique, bâti selon le modèle courant des agents du F.B.I.

Blond, sympathique, il avait tout de suite plu à Jennifer lorsqu'elle l'avait rencontré, au cours de deux précédents reportages.

Ils avaient gentiment flirtaillé ensemble puis, se rendant compte qu'ils s'entendaient beaucoup mieux comme copains que comme amants, d'un commun accord, avaient redressé le courant de leurs relations.

La dernière fois où la jeune journaliste l'avait revu, c'était en période de congé, en Floride. Lui-même profitait de vacances méritées et, tout naturellement, ils avaient amplement profité de leurs retrouvailles.

Jennifer ne pensait vraiment pas à lui lorsqu'il lui avait téléphoné, trois jours plus tôt.



«— Jenny ? C'est Tod. J'aimerais que tu viennes faire un petit tour par ici.

— Je ne suis pas en vacances, Toddy.

— Il s'agit de boulot, J. Je suis sur une affaire peu banale et je pense que, si tu te débrouilles bien, tu peux en tirer un fameux récit.

— De quoi s'agit-il ?

— Je ne puis t'en dire plus au téléphone. Sache simplement que si tu me rejoins, tu participeras activement à mon enquête, parole d'honneur.»

Fatiguée, Jennifer se laissa presque choir dans le fauteuil de skaï. Souriant, Toddy vint l'embrasser sur le front et lui remplit un godet d'eau fraîche.

— Bois ça, ça te fera du bien.

— Avec plaisir.

— Je devine ta curiosité. Je n'irai pas par quatre chemins. On a découvert, il y a quelques jours, le corps d'un homme, noyé, sur les rives du lac, à quarante kilomètres d'ici, près de Galston, un petit bourg d'une centaine d'habitants. Cet homme, le noyé, avait une particularité : on lui avait ôté les paupières.

— Quoi ?!

— Tu as bien entendu. Ses yeux émergeaient d'un magma sanglant. Or, je me suis souvenu d'une affaire semblable, voici deux ans. La macabre découverte avait été alors faite près du Michigan. Je me suis



donc aussitôt mis en contact avec les enquêteurs du Wisconsin. J'ai appris que l'affaire avait été classée, sans suite. Mais j'ai obtenu le dossier sans trop de difficultés. L'homme qui avait été mutilé de la sorte était âgé de vingt-et-un ans, s'appelait Bud Marvin et n'avait aucune famille. Il avait cependant une fiancée : Marge Crawford. Il paraît que la pauvrette ne s'en est jamais remise et qu'elle

a passé des mois à enquêter avec l'aide de plusieurs détectives privés, mais comme elle n'est jamais allée trouver les autorités et qu'elle vit toujours en recluse, il semble bien qu'elle n'ait rien découvert de plus que la police officielle.

— Passionnant. Tu devrais la faire venir. Peut-être a-t-elle des renseignements qui ne sont pas exploitables par elle ou ses détectives. De toute façon ...

— N'use pas ta salive. Je lui ai adressé un message. Elle ne s'est pas fait prier pour venir. Elle est dans la salle d'attente. J'attendais que tu sois là pour la recevoir.

— Eh bien, allons-y.



Tod appuya négligemment sur un bouton de son interphone, lança quelques ordres et, une minute plus tard, la porte s'ouvrait sur un agent fédéral qui s'effaça pour faire entrer une jeune femme.

— Mademoiselle Crawford, je suis l'agent Curliss, et voici Jennifer Powell ... une de mes enquêteuses occasionnelles.

En souriant, Jennifer se leva, serra la main de la nouvelle venue sans manifester aucune sorte de surprise. L'autre, par contre, n'avait pu éviter de tiquer en reconnaissant sa compagne de train.

*

* *

Dès l'entrée, on était conditionné. La chaleur moite qui régnait dans cette suite de petites pièces obscures à demi éclairées par des néons ultraviolets incitait le nouvel arrivant à desserrer son col de chemise, ce qu'il fit d'ailleurs.

Il s'installa commodément au bar, minuscule et intime, cligna les yeux pour apercevoir les marques de bourbon qui siégeaient sur l'étroite étagère et sourit aimablement à la blonde vaporeuse qui s'approchait en se déhanchant.

Vêtue d'un déshabillé blanc à peine retenu aux épaules par deux fines bretelles, elle ne portait visiblement rien en dessous.

Amusé, l'homme considéra quelques secondes le petit canard brodé sur le vêtement, à hauteur de poitrine, et pinça délicatement le bec de l'animal, qui s'entrouvrait très précisément à la bonne hauteur.

— Il faudra lui couper les amygdales, à cette bestiole.

Toujours souriante, la fille se massa lentement le sein en plantant son regard hardi dans le sien.

— Que buvez-vous ?

— Bourbon.

— Vous me payez une petite coupe ?

— Bien sûr.

Elle contourna le bar, versa une dose de whisky et prit deux glaçons dans un seau à glace et les laissa glisser dans le liquide ambré, avant de tendre le verre au client. Toujours souriante, elle sortit du frigo une bouteille de champagne entamée, se versa une large rasade et revint de l'autre côté du bar. Juchée sur le tabouret voisin, les genoux largement découverts, elle trinqua, trempa les lèvres dans la coupe, puis s'intéressa un peu plus à lui.

— C'est quoi, ton nom ?

— Mike. Et toi ?

— Vera.

— Tu as de jolis cheveux, Vera.

— Oui, il paraît, mais ils me posent des problèmes. Ils sont très épais.

— Je ne vois pas le problème. Au contraire, ça doit t'aider pour te coiffer.



— En un certain sens, c'est un peu vrai. Surtout avec les décolorations.

Elle accentua alors son sourire et posa la tête sur son épaule, se fit câline.

— Ai-je l'air d'une vraie blonde ?

— Bien sûr !

Tout en parlant, elle avait glissé la main sous sa chemise, caressait son torse musclé.

— Eh, dis donc, t'es poilu, toi !

— C'est vrai. Je me demande si Bud était aussi poilu que moi.

Elle fronça les sourcils.

— Bud ? Qui c'est, ça ?

— Un copain à moi, Bud Marvin. C'est lui qui m'avait donné cette adresse. Si tu as un jour besoin d'argent, va au Lys Bleu, m'avait-il dit. Tu dois te souvenir de lui, il est mort noyé dans le Michigan. Même qu'on lui avait ôté les paupières ou quelque chose comme ça.

Cette fois, la fille tiqua. Elle jeta un regard apeuré autour d'elle, comme si elle craignait qu'on ne les entende, puis, à voix basse, le supplia.

— Va-t'en. Ne dis à personne que tu es passé ici et va-t'en, tout de suite. Tu cours un grand danger.

Il lui jeta un coup d'œil surpris, ouvrit la bouche pour protester puis, après un semblant d'hésitation, lui tendit quelques dollars et sortit.

Dehors, il prit la direction du centre ville, marcha un bon cent mètres, entra dans un grand magasin et, après s'être assuré qu'il n'était pas suivi, ressortit, traversa la rue et monta dans une camionnette anonyme garée le long du trottoir, juste sous un panneau de stationnement interdit.

Dans le véhicule, deux femmes l'attendaient.

Tod Curliss, car c'était lui, leur sourit.

— J'ai rencontré une blonde, Vera, qui m'a supplié de quitter les lieux dès que j'ai parlé de votre fiancé, Marge.

Quand la fiancée de Marvin avait rapporté la mention faite par Bud d'une maison de passe de Biennsfield dans laquelle on lui avait fixé rendez-vous pour lui offrir du travail bien payé, Tod avait flairé quelque chose, surtout en s'apercevant que c'était une semaine plus tard que l'on avait retrouvé le corps de Bud. Il avait aussitôt décidé, avec sa témérité habituelle, d'aller tâter le terrain, un peu à l'aveuglette, pour voir.





Il avait vu.

— Qu'allons - nous faire , maintenant ?

— Marge, au cours de vos petites enquêtes, êtes-vous allée dans les parages de cette boîte ?

— Oui, mais je n'ai rien vu de suspect et j'ai abandonné la piste. Naturellement, je n'y suis pas entrée, on se serait demandé ce que j'allais y faire. L'un des détectives que j'avais engagé s'y est rendu. Il est revenu bredouille.

— Bien. Jenny, veux-tu te charger de filer Vera si elle sort ?

— Décris-la moi, et je la suivrai comme son ombre.

Il s'exécuta puis, comme elle quittait la camionnette ...

— Sois prudente, J.

— Ne crains rien.

Tandis qu'elle s'éloignait, Tod s'installa au volant et démarra.

— Où allons-nous ?

— Chez votre détective. Celui qui est allé au Lys Bleu. Vous allez me guider.

*

* *

— Ça remonte à quand ?

Le patron de l'agence consulta son fichier, compara quelques dates puis releva la tête.

— Eh bien, c'est curieux ! Il a été tué trois jours après avoir terminé son rapport pour votre affaire. Je n'y ai pas fait attention, à l'époque, car il était déjà sur une autre mission. La police a d'ailleurs également cherché dans cette direction. Comme il enquêtait dans les milieux interlopes, on a cru à un réglement de comptes. Je dois dire qu'il n'était pas toujours très ... à cheval sur les principes.

— C'est quand même bizarre. Un homme va au Lys Bleu, on le retrouve noyé. Votre détective passe une heure dans la boîte, on le retrouve

dans les bas quartiers avec deux balles dans la peau.

Comme le patron de l'agence haussait les épaules, Tod se leva, le regarda d'un œil dur.

— Ne parlez de ça à personne jusqu'à nouvel ordre. O.K. ?

— D'accord.



Quand ils se retrouvèrent dans la camionnette, Tod et Marge demeurèrent un moment silencieux, puis la jeune fille parla la première.

— Était-ce bien prudent de laisser mademoiselle Powell errer près de cette singulière maison de passe ?

— Elle en a vu d'autres. Son métier est une rude école, vous savez. D'ailleurs, nous allons repasser par là et si elle est dans le coin, vous irez à sa rencontre et la ramènerez à la voiture.

Jennifer n'était pas «dans le coin». Tod décida alors d'emmener Margie au restaurant puis de repasser au bureau chercher le message que la journaliste ne manquerait pas de faire parvenir.

Ils passèrent un début de soirée excellent, mais attendirent toute la nuit des nouvelles de Jenny.

Le lendemain midi, force leur fut d'admettre qu'il s'était passé quelque chose. Tod lança toutes les forces disponibles du F.B.I. sur la piste, tandis que Marge se rongeait les ongles, se sachant inutile dans les recherches.

*

* *

Jennifer avait la migraine.

Elle ouvrit et referma les yeux à plusieurs reprises avant de se décider à recouvrer sa lucidité.

H

10

Elle se souvenait d'avoir suivi Vera, qui était entrée dans une cabine téléphonique, puis était partie en direction du parc botanique.

C'était là que tout s'était gâté. Alors qu'elle se tenait immobile derrière un arbre, observant Vera qui songeait devant le lac, un violent coup sur la tête l'avait envoyée au pays des songes.

Maintenant qu'elle revenait à elle, elle se voyait dans une salle de pierres brutes, allongée à même le sol, fait de dalles grossièrement taillées. Le tout lui rappelait les oubliettes des films de vampires. Malgré elle, elle frissonna.

Entourant sa poitrine de ses avant-bras, comme pour se réchauffer ou se protéger de quelque mal invisible, elle inspecta les lieux. La pièce faisait à peu près quatre mètres de large sur six de long, était nue, à part deux chaînes rouillées qui serpentaient sur le sol humide. À deux mètres de haut, une lucarne grillagée laissait passer une lueur diffuse, blafarde, qui lui donna la chair de poule.

Du regard, elle chercha quelque chose, n'importe quoi, qui lui permette de se hisser jusqu'à cette ouverture ; son regard tomba sur une pile de caisses à demi pourries. Elle s'en approchait quand un grincement significatif lui fit tourner la tête. La porte s'ouvrait lentement.



Un individu de type mongol s'avança dans l'embrasure, dardant sur sa personne un regard morne, à demi mort, qui lui rappela celui d'une carpe sortie inopinément de l'eau.

— Suivez-moi.

— Où suis-je ? Qui êtes-vous ? Que s'est-il passé ? Pourquoi suis-je ici ?

— Suivez-moi. Le maître répondra.

Comprenant qu'il était inutile d'insister, elle céda au découragement, le suivit sans ajouter un mot de plus.

Elle le suivit ainsi à travers un dédale de couloirs à demi obscurs. C'était un véritable labyrinthe.

Enfin, il ouvrit une porte, s'effaça pour la laisser passer. Elle se retrouva ainsi dans un vaste salon, chauffé et éclairé par un feu de bois gigantesque qui crépitait dans une cheminée titanique.

Un bruit sec derrière elle la fit sursauter. Quand elle se retourna, elle constata que le Mongol l'avait laissée seule dans la salle. Du moins le croyait-elle.

Alors qu'elle avançait machinalement vers le feu de bois, une voix sourde résonna, la faisant sursauter derechef.

— Eh bien, miss, vous voilà arrivée au bout de vos peines.

Alors que ses yeux commençaient à s'accoutumer à la demi obscurité, elle distingua une forme, assise dans l'un des fauteuils, qui déplia ses jambes et se leva lentement.

L'homme marcha vers le mur, appuya sur un bouton, la lumière jaillit, redonnant à la pièce une allure à peu près normale.

Jennifer écarquilla les yeux, se mordit les lèvres pour ne pas hurler de peur.

L'homme qui lui faisait face ressemblait plus à un monstre de film d'épouvante qu'à un homme. Ses yeux sortaient d'un magma sanguinolent. On aurait dit une tête forgée dans une tête de mort.

Il se laissa examiner avec une complaisance morbide avant de reprendre la parole.

— On m'appelle Frankenstein, dans le milieu. C'est bien moi qui ai été cause de la mort de Bud Marvin. Je l'ai fait enlever au Lys Bleu, dont je suis le propriétaire, et on l'a amené ici. Je ne voulais pas sa mort, je désirais seulement m'approprier ses paupières.

En prononçant ces paroles abominables, Frankenstein fixait durement la jeune femme qui, malgré tout son sang-froid, ne put s'empêcher tout à la fois de ciller et de frissonner.





Le visage du monstre était réellement aussi affreux, sinon plus, que celui du fameux Frankenstein du cinéma d'épouvante.

Malgré tout, elle se reprit assez vite, planta à son tour son regard dans les yeux sans paupières.

— Quelles qu'aient été vos intentions, vous êtes responsable de deux morts.

À ces mots, l'autre éclata d'un rire homérique. Quand il put parvenir à se contenir, après plusieurs secondes, il parla enfin, en hoquetant.

— Si je n'avais que les deux cadavres auxquels vous faites allusion sur ma conscience, ma pauvrette, je serais un enfant de chœur. Sachez que je suis un grand patron, dans mon genre, et un crime de plus ou de moins n'est pas fait pour m'embarrasser. En l'occurrence, il s'agissait de me procurer des paupières, et c'était bougrement important pour moi, suffisamment pour justifier n'importe quoi.

— Vous êtes vraiment un monstre.

— Ma chère, si vous ne pouviez dormir que sous l'action de sédatifs, toutes les nuits, et en posant sur vos yeux, un peu comme on met des lentilles de contact, des sortes de coquilles de nylon traité qui irrite la cornée ... si vous ne pouviez vous déplacer qu'à certaines heures du jour, quand la lumière n'est pas trop forte ... si vous deviez, en un mot, garder vingt-quatre heures sur vingt-quatre les yeux grands ouverts, peut-être seriez-vous, vous aussi, prête à tout pour vous procurer des paupières de remplacement.

Malgré elle, Jennifer se sentit touchée. Elle dut reconnaître, en son for intérieur, que l'argumentation avait du bon.

— Mais pourquoi ne vous faites-vous pas opérer comme tout le monde, dans une clinique, au lieu de kidnapper des gens pour subir cette greffe dans votre demeure ? Il doit bien y avoir des possibilités normales de se procurer des paupières, alors qu'on trouve des cœurs, des reins, des yeux complets !

— Si je le faisais, je ne sortirais de clinique que pour me retrouver au mieux en prison à vie. Et de plus, au bout de deux ans, lorsque les greffes seraient mortes, on ne me laisserait sans doute pas me refaire opérer. Car, voyez-vous, inexplicablement, les greffes de paupières que j'ai subies ne sont pas d'un effet durable. Ah, il savait ce qu'il faisait, ce maudit Chinois qui m'a coupé ces quatre petits bouts de peau. Depuis ce jour, mes nuits sont un enfer. Mais, en vous regardant, je me demande si vos admirables cils ne se trouveraient pas mieux à leur place sur mon effroyable visage ...



Malgré son courage, Jenny frémit, et l'autre éclata de son rire infernal. Il marchait lourdement vers elle, mains tendues, quand des coups sourds envahirent la demeure.

Presque en même temps, trois hommes firent irruption dans la pièce, l'air affolé.

— Patron, ce sont les G'men. Ils ont pris position sur l'île.

Sourcils rapprochés, brusquement soucieux, Frankenstein abandonna Jenny, suivit les trois gangsters.

Jennifer en profita pour quitter la pièce, descendre un grand escalier et se trouver dans un vaste hall. Les coups qui ébranlaient la lourde porte massive continuaient de retentir. Calme, Jenny alla ouvrir, faillit se retrouver les quatre fers en l'air tandis que les hommes du F.B.I., Tod en tête, entraient dans le hall à la manière d'un bouchon de champagne qui saute.

— J, te voilà !

La jeune journaliste se serra contre la robuste poitrine du G'man, lui conta en quelques mots comment elle en était arrivée là et ce qu'elle avait vécu. Tod hocha la tête.

— Je sais tout cela. J'ai coffré Vera et elle a fini par parler. De toute manière, elle était à bout de résistance et avait fortement envie de quitter la bande. Quant à Frankenstein, on le connaît. C'est le chef d'un



vaste réseau de drogue, mais jusqu'ici, on ignorait où il se cachait.

À cet instant, un vrombissement retentit, et tous se précipitèrent dehors, juste pour voir s'élever un hélicoptère qui quittait le toit de la demeure.

Tod s'assombrit.

— Eh bien, on dirait qu'il nous a échappé. Enfin, l'essentiel est de t'avoir retrouvée saine et sauve.

*

* *

Dans le train qui la ramenait à Pittsburgh, Jenny écrivait son reportage. Quand le convoi entra en gare de La Crosse, un flot de souvenirs l'assaillit, et c'est avec un petit sourire mélancolique qu'elle compara mentalement l'étrange inconnue qui était montée dans le compartiment à l'aller, cette fille aux yeux tristes, et la souriante pin-up qui s'accrochait au bras de Tod alors qu'ils étaient venus la raccompagner sur le quai du départ.

Jenny avait fortement l'impression qu'elle aurait rapidement des nouvelles des jeunes gens, et cette fois, pour quelque chose de beaucoup plus joyeux.

FIN

La jeune femme ne saurait que trop tard, combien justifiée était sa. . .

Terreur de l'implacable domestique

Oui... que puis-je... Ooh !

Je suis Elaine... la nouvelle servante !

Qui... qui êtes-vous ?

Votre mari m'a écrit, me disant de commencer aujourd'hui !

Ou-oui... bien sûr...

Mais je ne m'imaginais rien de tel que vous...

SCÉNARIO : DAVID ALLIKAS
DESSINS : KEN LANDGRAF et KIM DEMULDER




Oui... ça peut aider à cimenter les relations entre nous !...
Je n'ai pas vu la cadette de Lydia depuis quatre ans... depuis qu'elle s'est mis en tête de m'attribuer la noyade de sa sœur !


Si j'avais vu son amie au préalable, j'aurais prié Rodney de ne pas l'engager .
Son teint blême... les cernes de ses yeux... me donnent le frisson !
Je ne suis pas très bon guide pour la maison... je n'habite ici que depuis une semaine...


Mais puisque mon mari est en Europe...
Couché, King !
Il n'aboie jamais après les visiteurs... c'est bien étrange qu'il ait l'air de vous prendre en grippe !
Oui ! Bien... étrange !
ARF ARF GRRRRR


Le plus étrange est que vous n'avez pas même sourcillé !
Si un chien de sa taille se lançait sur moi...
Elle n'écoute pas...


Peu après, la mystérieuse servante ayant servi le repas du soir...
C'est la clef du cimetière de la famille !
GRRR


Oh !... la sœur de Lydia a dû lui demander de visiter la tombe !


La conduite d'Elaine est aussi singulière que son aspect ! Non seulement elle se montre au travail la nuit tombée...
... mais elle n'a ni souri ni froncé les sourcils une seule fois... et tout ce que j'ai entendu de sa bouche est cette mélodie qu'elle fredonne !


Il est bizarre aussi qu'elle soit venue sans aucun bagage...
Rien d'autre que les vêtements qu'elle porte !


J'ai demandé si elle avait des affaires à envoyer chercher et elle a dit que non ! Ou elle avait besoin de cette place plus que ne le supposait la sœur de Lydia ou...
... ou je ne sais quoi !


Ce murmure ! Elle est de retour !
Je ne tiens pas à ce qu'elle me surprenne à l'épier...


Quoi... ? Elle revient seulement maintenant ?
Mais je l'ai entendue clairement...
Minute !... Je viens juste de réaliser... qu'elle est dehors... dans ce froid de loup... sans manteau...

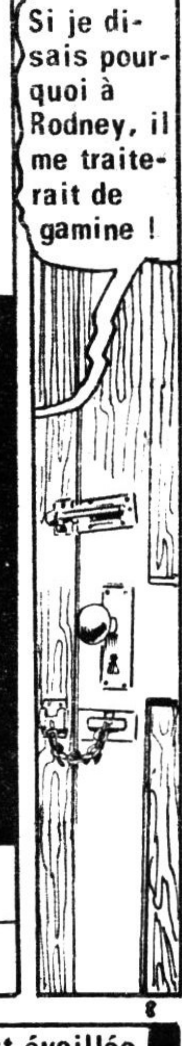

Mais elle ne grelotte pas... son visage n'est pas rougi...
... et son haleine n'est pas givrée !


J'ai presque peur de l'approcher...
Mais il faut que je satisfasse ma curiosité et voie si sa peau est froide !


Elaine... vous ne devriez pas sortir sans manteau par ce temps ... la prochaine fois, prenez un des mi... !!
Merci, madame ... je le ferai !
Elle n'est pas plus froide que moi !


Il fait frisquet dehors, n'est-ce pas ?
Cet affreux sourire ! Elle sait ce que je pense !


Peu après, alors que Catherine s'apprête à se coucher...
Tes instincts d'animal avaient raison, King ! Je n'aurais pas dû accepter cette femme dans ma maison !
Je ne peux pas la renvoyer...
CRRRR


Si je disais pourquoi à Rodney, il me traiterait de gamine !


Je vais donc attendre qu'il rentre... et se rende compte par lui-même quelle affreuse créature elle est !
En attendant... je suis contente de t'avoir ici avec moi !


Catherine sombre dans le sommeil...


... mais est éveillée par une saisissante série de bruits...
King... ?
GRRR YIP YIP CACH CAC


Je venais voir si tout allait bien !
La porte est toujours fermée à clef ! Comment est-elle entrée ?
Il s'est jeté sur moi... puis est tombé mort !


King ne peut plus me protéger... ma porte fermée à clef ne me protège pas...
Je vais le porter dehors...
Il... il faut que j'appelle Rodney !
Appel pour l'Europe, je vous prie.


La communication étant établie...
Rodney ! La nouvelle servante est la plus horrible des femmes ! Elle vient de tuer King... sans même le toucher !
Calme-toi, chérie ! J'ai eu King depuis mon adolescence !


S'il est mort... je suis sûr que c'était de vieillesse !
Non... il y a plus que cela dans cette affaire ! Je ne puis expliquer toutes les choses étranges qui se sont produites...
Je sais seulement qu'il faut que tu rentres immédiatement.


Je ne peux pas pour l'instant, à cause de turbulences météorologiques !
Mais je le ferai dès que je...
Catherine... Quelle est cette musique ?


Tu l'entends aussi ? Dieu soit loué... je pensais que je devenais folle !
La servante fredonne cette mélodie... et je l'entends même quand elle n'est pas dans les parages... comme maintenant !
Catherine... décris-moi cette femme !


Dans les un mètre soixante-dix... maigre... de longs cheveux roux...
Au nom du ciel !... Sors de cette maison immédiatement !
La servante est...


Allô... allô !
Elle nous a coupés !


Rodney a dit de quitter la maison... et je vais le faire...
... en emportant le strict nécessaire...
Hum... pourquoi Elaine examinait-elle cette boîte à musique venant de Lydia ?


C'est pour cela que Rodney a été alarmé par la mélodie d'Elaine... c'est le même air que joue la boîte à musique de sa première femme !
Pourquoi Elaine s'y intéressait-elle cependant ? A moins que...
Non... c'est trop horrible à envisager ! Mais... il faut que je voie l'album de mariage de Rodney !


C'est... c'est vrai ! Son teint pâle m'a abusée, mais la servante est...
LYDIA !


C'est incroyable... mais cela explique pourquoi elle ne sentait pas le froid... pourquoi elle n'avait aucun bagage... et comment elle est entrée malgré ma porte fermée...
Un fantôme n'a pas de possessions !
8


Est-elle venue pour se venger de Rodney à travers moi ?
A-t-il tué Lydia comme sa sœur l'a prétendu ?
Je ne sais pas... et je m'en moque ! Je veux seulement partir loin, très loin !


Je vais rouler jusqu'à...


Pour où, Madame ?
EEEEEEE
8


La femme prise de panique revient en courant sur ses pas...


Il... il y a tant de chambres en haut...
... qu'elle ne devinera pas dans laquelle je suis !


J'entends déjà ses pas !
Je dois me tenir coite !
9

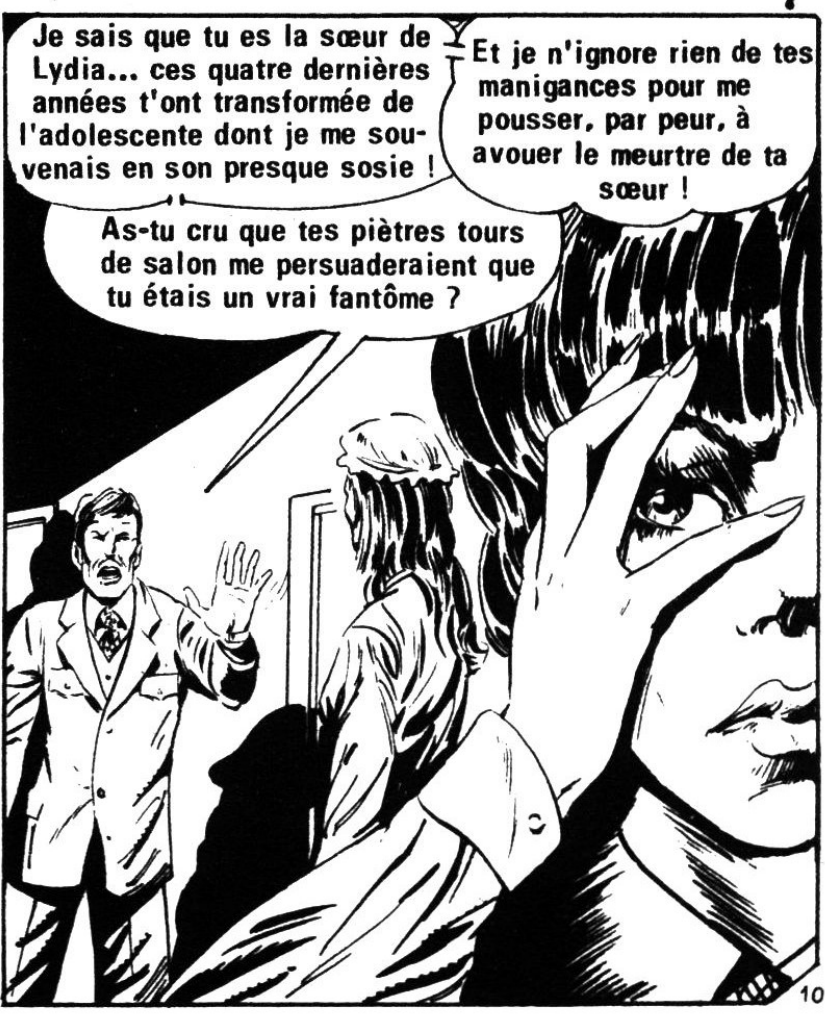

Ainsi Rodney s'imagine qu'il peut me noyer... et refaire sa vie avec une autre femme !...
Il va s'apercevoir qu'il ne le peut pas ! Ha ha ha !


Catherine perd connaissance... et revient à elle au moment où...
Rodney ! De retour de France ... déjà... ?
BAM


Je... je ne pensais pas être restée évanouie si longtemps !

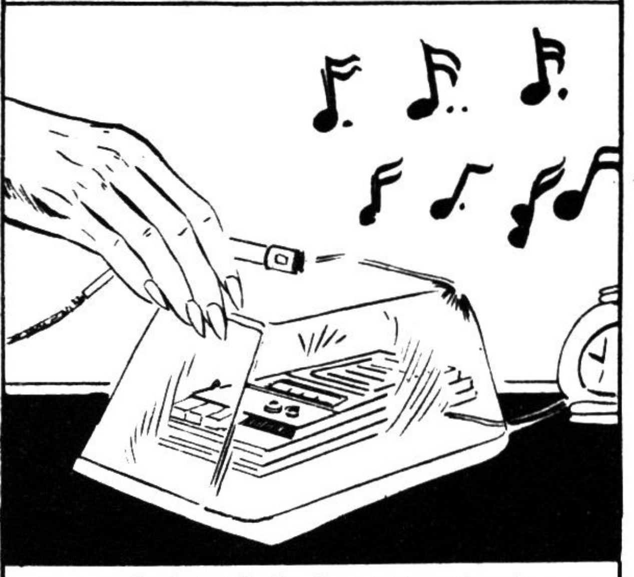

Chéri... j'ai été si terri...


Ciel !! C'est... ELLE !
Oui, je l'ai dépassée dans le vestibule !
Tu peux enlever ce maquillage macabre, Arlene !


Je sais que tu es la sœur de Lydia... ces quatre dernières années t'ont transformée de l'adolescente dont je me souvenais en son presque sosie !
Et je n'ignore rien de tes manigances pour me pousser, par peur, à avouer le meurtre de ta sœur !
As-tu cru que tes piètres tours de salon me persuaderaient que tu étais un vrai fantôme ?


« Ton plan était cependant bien orchestré ! De tes visites ici, tu avais retenu que la cabane du jardinier masquait l'entrée du cimetière...
« Et que l'entrée de cette cabane faisait elle-même face au cimetière ! Tu as donc fait croire à Catherine que tu visitais la tombe de Lydia... tandis que tu te blottissais auprès d'un feu préparé auparavant !
« En te réchauffant de cette façon et en retenant ton souffle, tu donnais l'illusion que tu étais insensible au froid ! »


« Tu te souvenais du trou que tu avais jadis fait d'un coup de pied dans le fond du placard de ta sœur... trou qui avait été obturé par un mince panneau d'isorel...
« Tu soulevas l'isorel... entras dans la chambre par le placard... et emprisonnas King ! Il avait aboyé à ton arrivée parce qu'il se rappelait le traitement cruel que tu lui infligeais jadis... mais il n'aurait pu s'attendre à rien d'aussi cruel que cela !


« Avec un magnétophone, un minuteur électrique et l'ancien système d'intercommunication mis au rancart, tu faisais entendre ta mélodie à Catherine, même quand tu n'étais pas dans les parages !
« Tu espérais qu'elle la reconnaîtrait comme venant de la boîte à musique que tu avais donnée à Lydia... et sauterait à la conclusion illogique...
11



Sur le chemin du retour, j'ai rencontré quelqu'un qui observait ton manège depuis le début !

Le petit avion que j'avais loué s'est écrasé dans la tempête !

8



Arlene fut envoyée dans un hôpital pour aliénés criminels... bien que Rodney n'eût évidemment pas témoigné à son procès...
Et à sa sortie, elle ne troubla plus jamais Catherine, n'osant même pas s'aventurer près de sa maison par crainte du SURNATUREL !



WOODY ALLEN

Le divorce, c'est le moment où la femme désire à tout prix obtenir la garde de l'argent.

J. ROSTAND

Le fait que l'homme est le seul mâle qui batte sa femelle prouve bien que les femmes sont insupportables.

H. JEANSON

Un peintre a l'âge de ses tableaux. Un poète a l'âge de ses poèmes. Un scénariste l'âge de ses films. Seuls les imbéciles ont l'âge de leurs artères.

J. MOREAU

L'amour, c'est exactement comme le potage. Les premières cuillerées sont trop chaudes et les dernières sont froides.

M. ACHARD

Les gens de notre époque ont décidé de ne plus parler d'amour. Assez de paroles ! Aux actes !

J. RENARD

La plus extraordinaire femme qu'on ait jamais rencontré est celle qu'on vient de quitter.

FIN

I

LE FANTÔME ÉTRANGLEUR

En cette fin d'automne de 1881, le crépuscule rampait sinistrement sur la Réserve Indienne du Dakota, tandis que le grondement des sabots masquait le bruit mortel d'une fusillade...



SCÉNARIO : GEORGE KASHDAN
DESSINS : TENNY HENSON

Ensuite, alors que Lew Culver apprêtait sa proie abattue pour le transport...

Il faut que je nettoie la carcasse et décampe d'ici !

Si des Indiens me chopent là, je...




Bon sang, M. Reese ! Vous n'allez quand même pas me coffrer pour un misérable bison, hein ?
Ce n'est pas votre premier... et je vous ai souvent averti...
Ce terrain de chasse appartient aux Indiens, Culver ! Vous, les braconniers, savez que c'est un crime d'abattre le moindre...
ARRRGH - H - H !
FWHPP
Culver travailla rapidement pour cacher son forfait...
Avant que quelqu'un repère cette tombe, je serai à mi-chemin à travers la réserve !
Mais quand il eut terminé cet enterrement secret...
Il fait trop sombre pour voyager !
Je ferais mieux de me pieuter et de repartir à l'aube !
Malédiction ! Ce vent glacial s'est levé brusquement... et je n'ai pas emporté de couvertures !
Minute !... J'avais complètement oublié !



Comme Culver succombait à la chaleur et la fatigue...

Bah ! Ce maudit Reese méritait bien de mourir !

Tous ces agents des affaires indiennes attrapent la grosse...

Hein... ? Qui diable... ?

Damnation ! C'est... c'est Reese... so - sortant de sa tombe !

Il vient pour moi !

Il faut que je me sorte de là et...

Quoi ... ? Je... je ne peux pas bouger la carcasse !

3


Reese... NON ! Je suffoque... je ne peux plus respirer...


UHR-R-R-R


Toujours emmitouflé, le cadavre de Culver fut découvert le lendemain par des agents en patrouille...
Il est mort, broyé par les côtes du bison !
Ça arrive souvent quand le gel contracte la peau !


Braconnier pas tué par congélation d'animal !
Oh... ? Qu'est-ce qui t'en rend si sûr, l'ami ?
Lacs pas gelés nuit dernière... ni mares peu profondes... ni même rosée sur herbe !
Moi dormi indemne dans carcasse bison !
Alors... comment cet homme a-t-il été étranglé ?

Hé ! Quelqu'un a creusé ici récemment !

Ça... ça m'a tout l'air d'une tombe !

Bien que le défunt Reese eût été exhumé et identifié, nul n'osa présumer que c'était lui qui avait accompli l'étranglement surnaturel !



Mademoiselle Eglantine avait passé toute sa vie dans la petite demeure familiale dans cette calme vallée et elle espérait bien terminer ses jours dans la charmante maison de granit.

Toutes les autres maisons du village avaient été construites sur les collines, seule la petite demeure de mademoiselle Eglantine se trouvait au fond de la vallée... tout près du ruisseau à écrevisses.

— Ah ! Nous en avons pêché quand nous étions jeunes, Adrien et moi.

Et à l'évocation du frère aîné disparu trop tôt -quelques années auparavant- le front de mademoiselle Eglantine se rembrunit.

Tous deux avaient vécu tranquillement leur vie de célibataires dans la vieille demeure et ils auraient vieilli ensemble si la mort n'avait pas enlevé Adrien à cinquante-neuf ans.

— Quelle perte ! avaient dit les braves gens... Un homme si gentil, si serviable...

— C'est vrai, pensait Eglantine, Adrien était quelqu'un de bien... Il n'avait qu'un seul défaut...

Mais chut, il n'en fallait pas parler. La vieille fille ne l'aurait pas voulu. Au contraire, elle dissimulait de toutes ses forces le défaut d'Adrien comme elle l'avait d'ailleurs fait tout au long de leur vie à deux... D'ailleurs, Adrien comptait souvent sur sa cadette pour l'aider à réparer ses sottises au cours de leur enfance. Et Eglantine vouait une sorte d'adoration à ce frère in-

telligent et érudit. Car elle, il faut avouer qu'elle n'avait jamais été douée pour les études.

— Qu'importe, avait-on dit à l'époque ; Eglantine se mariera avec quelqu'un de notre condition et elle n'aura pas besoin de gagner sa vie.

Malheureusement, Eglantine ne s'était jamais mariée ; mais la petite fortune de la famille avait suffi à faire vivre la dernière de la lignée plus que confortablement.

Sur ses vieux jours, les ressources s'étaient amenuisées mais Eglantine n'avait pas de gros besoins et elle se débrouillait.

Son jardin lui donnait les fruits et les légumes dont elle avait besoin, ses trois poules lui offraient leurs œufs et le reste, elle l'achetait au village.

Sachant coudre, la vieille fille se confectionnait tous ses vêtements et donc on peut dire qu'elle vivait largement.

Par conséquent, Eglantine n'avait à regretter que la mort précoce de son frère bien-aimé. C'était sa seule peine ; mais elle ignorait que le destin lui en réservait une autre.

En effet, le petit village retiré et calme ne recevait aucune visite et son bonheur aurait pu continuer de la sorte si un jour, au cours de ses recherches, un promoteur riche et rougeaud n'avait pris la petite route « pour voir ce qu'il y a au bout... »

Et, au bout de la petite route, il y avait la jolie vallée avec les quelques maisons du village dis-





persées sur les pentes des collines avoisinantes.

— Eh... Eh... dit le promoteur rougeaud en se grattant l'oreille, signe de sa joie devant la possibilité de trouver une idée pour gagner de l'argent.

Aussitôt, dans sa tête, une petite machine à calculer commença une ronde infernale.

— X francs d'investissement et au bout de la première saison, j'aurai au moins...

Et ses petits yeux bleuâtres et perçants mesuraient, calculaient, ne laissant aucun détail au hasard.

— Je n'aurai même personne à dédommager puisque les maisons sont construites sur les collines... Sauf une peut-être... Mais il doit s'agir de villageois incultes et ils accepteront, n'y voyant que du feu...

Il se frottait les mains de contentement.

— Ah, la belle affaire !

Et il remonta très vite dans sa grosse voiture, et tout en conduisant vers la chambre d'hôtel qui l'attendait à plusieurs kilomètres de là, il continuait ses calculs.

Dès qu'il se retrouva dans sa chambre, il sortit un carnet et commença de noter ses projets noir sur blanc.

Il fit même une sorte de dessin horrible, car il n'avait jamais su se servir d'un crayon... sauf pour écrire des chiffres, mais l'horrible gribouillis qui transcrivait son « idée » sur le papier parut lui suffire puisqu'il le regarda en grimaçant un sourire satisfait.

— Quelle bonne idée ! Quelle bonne idée !...

Pour fêter cela, il commanda du champagne « demi-sec » car il n'aimait que celui-là...

— Avec du chevreuil...

Le maître d'hôtel le regarda, réfrénant la grimace qui lui était soudain venue à l'énoncé du menu commandé par le promoteur...

— Aucun goût, aucune classe... dit-on à la cuisine en ricanant.

Cependant, le gros homme rougeaud dévora son repas, satisfait de sa bonne journée. Puis il se coucha et ne parvint pas à trouver le sommeil tellement il avait hâte de mettre ses projets au point.

Le lendemain matin, levé de très bonne heure, il reprit la route.

Rentré à son bureau quelque temps plus tard, il se mit aussitôt au travail.

Il donna des tas de coups de fil et parvint enfin à trouver le possesseur des terrains qu'il convoitait.

Il s'agissait des descendants, pas très argentés, des anciens « seigneurs » du village qui acceptèrent très vite de vendre les terres dont ils ne faisaient rien.

— Parfait... Parfait... Parfait...

Il ne restait plus au promoteur qu'à faire faire les papiers. Il avait déjà les accords verbaux et c'était beaucoup...

— Maintenant, il ne reste plus qu'un petit détail...

Un petit détail ?

Et ce petit détail était la maison de granit d'Eglantine.

D'ailleurs, quelque temps plus tard, cette dernière recevait la visite du petit homme





rougeaud, tout sourire.

Ne sachant pas pourquoi il lui rendait visite, elle le fit entrer et même asseoir.

— Merci... Merci... Mais, ma bonne dame...

— Hum... dit Eglantine renfrognée qui n'appréciait pas ces familiarités...

Mais l'autre, n'ayant rien compris, continuait imperturbable.

— Voici l'affaire qui m'amène. Il y a quelques jours, me promenant dans la région, j'ai remarqué ce charmant petit coin ... Et devant ce calme, et cette verdure, j'ai aussitôt pensé qu'il manquait à cet endroit un complexe hôtelier.

— Pardon ?

Eglantine était devenue très pâle et elle serrait ses mains l'une contre l'autre pour ne pas trembler de rage contenue.

— Oui, un complexe hôtelier avec courts de tennis, canotage sur le lac...

— Le lac ?

— Oui, le lac artificiel que je vais faire construire... Enfin aménager, et c'est justement ce lac qui est la cause de ma visite.

Eglantine le toisa d'un regard glacial.

— Je ne comprends pas.

— Mais si... Pour faire un lac ... à partir de ce petit ruisseau minable.

Minable, le petit ruisseau à écrevisses !... Mais Eglantine se dit que ce goujat ne connaissait sûrement que les écrevisses surgelées...

L'autre continuait.

— Pour faire le lac, il faudra inonder une partie de la vallée ...

— Vraiment ?

— Oui, et cela ne peut se faire sans que votre maison se trouve sous l'eau. Voilà donc la cause de ma visite. Je suis venu vous acheter cette bicoque...

— Pas question !

— Mais je suis capable de vous en donner un bon prix...

— Cette maison n'est pas à vendre.

— C'est ce que nous verrons. Réfléchissez... Ce pourrait être une bonne affaire pour vous...

— J'ai dit non et je n'ai pas l'habitude de revenir sur mes décisions...

Alors, le gros rougeaud énonça une somme importante en souriant et Eglantine, de toute sa hauteur le toisa et lui montra la porte...

— Au revoir, madame. Je reviendrai.

— C'est parfaitement inutile.

Déçu, il sortit ; mais il ne se déclarait pas vaincu.

Eglantine, elle, après le départ de l'individu, se montra soucieuse.

Dès le lendemain, elle allait voir les villageois, mais tous étaient déjà au courant. L'un d'eux, même, avait appris que le terrain avait été vendu.

— Il ne reste donc que ma maison... et cet individu se sentira ici chez lui... Eh bien, je ferai l'impossible pour qu'il ne l'aie pas... Je me défendrai jusqu'à la mort s'il le faut...

Chacun s'inquiéta devant l'air déterminé de la vieille fille.

— Restez calme, Eglantine. Ne faites rien que vous pourriez regretter.

— Ne vous inquiétez pas. Mais je ne me laisserai pas dé-





pouiller de mes biens par ce malotru !

Deux jours plus tard, le rapace revenait.

Il frappa à la porte, mais l'ayant vu arriver, Eglantine n'ouvrit pas.

— Ouvrez ! Je sais que vous êtes là !

Eglantine se mit à la fenêtre.

— Je n'ai nullement envie de vous parler et je n'ai pas plus envie de vous recevoir chez moi.

— Vieille têtue !

— Décidément, l'argent et la bonne éducation ne vont pas toujours ensemble.

Le gros homme était devenu violet de colère.

— Il faudra bien que vous quittiez cette maison.

— Pas tant que je serai vivante.

— Alors, crève !

Et, au bord de l'apoplexie, l'individu partit. Furieux, il claqua la porte de sa voiture, fit lamentablement craquer sa boîte de vitesses en s'éloignant. Ce qui fit ricaner les villageois qui avaient assisté de loin à la scène.

Quelques jours passèrent sans que l'on revit le désagréable individu... Mais ce n'était que partie remise car quelques jours après, il revint ; et cette fois, il avait l'air triomphant.

Dès qu'elle l'aperçut, Eglantine comprit qu'elle avait perdu. Cette fois, elle lui ouvrit.

— On avait des petits secrets, n'est-ce pas, mademoiselle ? On ne voulait pas avouer que son frère avait un petit défaut... Et oui, ce brave frère

jouait... Et il jouait gros jeu... Et il avait perdu beaucoup d'argent ... Trop d'argent pour votre petite fortune... Et il a été dans l'obligation d'hypothéquer la maison...

Eglantine, très pâle, ne laissait pas transparaître sa rage et sa tristesse... Mais elle savait que l'ignoble individu allait lui prendre sa maison.

— Il est inutile que je vous en dise plus, ne remuons pas le passé ; mais sachez qu'après quelques tractations... je suis devenu aux trois quarts le propriétaire de votre bicoque...

Il laissa passer quelques secondes pour jouir de sa victoire puis reprit la parole.

— Je vous laisse quinze jours pour quitter les lieux... Le 27 exactement, cet endroit sera sous les eaux...

— Sortez !

— Parfait... Vous êtes encore en partie chez vous... parce que je suis gentil... Mais ma patience a des limites...

Il sortit en exultant et dès son départ, Eglantine s'effondra...

Nichée au creux du grand fauteuil... le préféré d'Adrien, elle pleura... Son corps secoué de sanglots...

Elle ne s'arrêta de pleurer que lorsqu'elle entendit frapper de nouveau...

Etonnée, elle leva la tête.

— Serait-ce cet individu qui revient ?

— Mademoiselle Eglantine ? C'est Norbert et Fabienne.

— Ah ! J'arrive.

Et quelques secondes plus tard, Eglantine leur ouvrait.

Quand le couple vit ses yeux rouges, il comprit.





— Le sale individu !

— Eh oui ! Je vais devoir abandonner ma maison !

— Et ce qui n'arrange rien, c'est que ce promoteur va s'installer dans notre vallée et qu'il va tout détruire avec son complexe.

— Qu'ont bien pu penser les descendants de monsieur de la Vigne ?

— Ils ne savent pas ; ils n'ont jamais vécu ici. Il ne faut pas leur en vouloir.

— C'est vrai. Mais quand même... nous allons devoir supporter tout cela...

Et un par un ou deux par deux, les gens du village vinrent voir mademoiselle Eglantine pour lui faire savoir qu'ils partageaient sa peine.

Tous les enfants arrivèrent ensemble avec un grand bouquet. Et mademoiselle Eglantine émue ne put éviter de verser une larme. Quand ils virent cela, les gosses, oubliant le respect et cette espèce de crainte qu'ils ressentaient pour elle, se jettèrent à son cou et l'embrassèrent.

Et mademoiselle Eglantine commenca, la mort dans l'âme, à faire ses valises.

Elle confia ses poules à un fermier... porta sa tourterelle chez l'un des enfants qui avait promis d'en prendre soin, car la pauvre vieille fille ne savait pas du tout où elle allait atterrir après...

Bien sûr, tous les villageois lui avaient offert l'hospitalité.

— Merci, leur avait-elle répondu ; mais ce serait trop pénible pour moi de vivre dans la vallée en sachant que ma mai-

son se trouve sous l'eau de leur « lac »...

Les jours de sursis passèrent vite. Mademoiselle Eglantine avait déjà fait emporter les meubles et les objets chez une villageoise qui avait une grande demeure et tout ou presque était déjà à l'abri quand on frappa de nouveau à sa porte.

C'était l'un des ouvriers chargés de « fabriquer » le lac.

— Mademoiselle, vous savez que vous devez avoir quitté la maison pour le 25.

— Oui, je sais.

L'homme partit sans ajouter un mot et mademoiselle Eglantine se mit à réfléchir.

Puis elle prit une décision.

Posant son châle de laine sur ses frêles épaules, elle sortit de chez elle sans même fermer la porte et fila de toute la vitesse de ses vieilles jambes vers la place de l'église.

Là où il y avait la seule cabine téléphonique des environs.

Fébrilement, elle composa un numéro et attendit.

Après avoir parlementé avec une standardiste et plusieurs secrétaires à la voix impersonnelle, elle put enfin parler à son interlocuteur... l'horrible promoteur rougeaud et minable.

— Mademoiselle Eglantine ?

— C'est moi. Je désirerais vous voir avant... heu... avant le jour...

— Avant le 27, vous voulez dire ? Eh bien, c'est d'accord. Disons... le 24.

— Je préfèrerais le 25... dans l'après-midi.

— Eh bien, c'est d'accord. Je



10



ne puis rien vous refuser.

Et il raccrocha en ricanant.

Mademoiselle Eglantine avait le cœur qui battait vite quand elle reprit le chemin de sa maison.

Les derniers jours passèrent et le jour fatidique, la brave demoiselle avait vidé complètement sa demeure.

Quant à elle, elle s'était éloignée...

* * *

— Tout est prêt ?

— Oui, Charles.

— La vieille a quitté la maison ?

— Oui, je l'ai vue partir vers les collines.

— La pauvre !

— Eh oui, mais c'est la vie.

— Il n'y a donc plus personne dans les parages... plus d'animaux non plus ?

— Non, plus un chien, te dis-je.

— Alors, on y va ?

— On y va.

On aurait dit que les ouvriers voulaient retarder le moment fatidique. Mais il fallait agir.

— Go !

Un levier s'abaissa et une vanne s'ouvrit... laissant le passage à un courant déchaîné.

* * *

Or, à ce même moment, le promoteur rougeaud et bien content de lui arrivait chez mademoiselle Eglantine. Il avait

garé sa grosse voiture un peu plus loin, à l'ombre... pour ne pas avoir chaud en la reprenant et il s'était payé le luxe d'une petite marche.

— Après tout, j'ai le temps, maintenant que j'en ai terminé avec cette affaire, et que je vais une fois de plus gagner beaucoup d'argent.

Il approchait de la petite maison de granit quand il entendit un bruit étrange...

— Non ! Non ! se mit-il à hurler quand il vit le torrent déchaîné se diriger vers lui. Je ne sais pas nager !

Ce furent les dernières paroles qu'il prononça avant d'être emporté par le flot tourbillonnant.

De la colline où elle assistait à la scène, Eglantine restait de glace.

— Quand on est aussi fort, monsieur le promoteur, on ne se trompe pas de date. L'ouverture des vannes était prévue pour le 25 et pas pour le 27 comme vous le pensiez. Mais vous étiez si content de venir me narguer que vous ne vous êtes posé aucune question... vous ne vous êtes même pas demandé pourquoi je vous demandais de venir. Vous le savez, maintenant. Je voulais seulement que justice soit faite.

— C'est bien fait !

Eglantine, étonnée, se retourna en entendant ces mots.

Les enfants du village étaient tous là... auprès d'elle.

— Mais que faites-vous là ?

— Nous étions venus vous consoler mais nous sommes bien contents qu'il soit noyé, ce sale bonhomme.

Les enfants n'étaient pas





seuls ; leurs parents et tous les autres villageois n'étaient pas loin.

Tout le monde avait assisté à « l'accident » et personne n'avait bougé pour venir en aide au promoteur.

— Bien ; il est temps de rentrer. Vous venez boire un verre, mademoiselle Eglantine ? On en a tous besoin.

Sans dire un mot, mademoiselle Eglantine les suivit.

Bientôt, ils furent tous installés chez Firmin qui ouvrit les bouteilles pendant que sa femme allait chercher de quoi restaurer tout le monde. Ce fut d'ailleurs chez eux que la vieille demoiselle passa la nuit.

* * *

Ce fut le lendemain matin qu'un des ouvriers chargé de la construction du complexe découvrit le corps du promoteur.

La police vint enquêter et interrogea tous les villageois.

— Il parlait toujours du 27. Mais nous n'y faisions pas attention. C'est maintenant qu'on a compris qu'il avait fait erreur.

Sa secrétaire se souvenait de l'avoir entendu parler du 27, mais comme elle ne s'était pas occupée de cette affaire, elle n'était pas au courant...

Devant l'uniformité des réponses, les policiers ne purent que conclure à l'accident et fermer le dossier.

— Affaire terminée.

— Vous ne croyez pas si bien dire, inspecteur. Car depuis cette tragique histoire, plus personne ne veut reprendre le pro-

jet et le complexe avec son lac ne sera jamais installé...

* * *

Cependant, le calme revenait au village.

Tout le monde après délibération avait décidé de faire reprendre au petit torrent son cours habituel et de détruire l'espèce de barrage qui avait été construit par les ouvriers du promoteur.

Des outils et des machines étaient restés sur les lieux ; de sorte que les villageois n'eurent besoin que d'un peu de persévérance et de courage pour venir à bout de l'édifice qui emprisonnait les eaux du petit torrent.

Et quelque temps plus tard, le ruisseau à écrevisses reprenait son lit...

— Ça y est ! Nous avons réussi !

Ce soir-là, ce fut la fête dans le petit village et le vin coula à flots.

Ensuite, ce ne fut plus qu'une question de patience.

— Il ne reste plus qu'à attendre que les eaux s'en aillent...

— Et je retrouverai ma maison... Intacte... car ce n'est pas un petit séjour dans l'eau qui entamera les murs de granit.

— Quant aux boiseries, aux murs et au toit, ne vous en faites pas, mademoiselle Eglanti-



14



ne, tous ensemble, on remettra tout en état.

Eglantine n'avait donc plus besoin de partir. Elle continua d'accepter l'hospitalité de ses amis et un matin, à peine levée, elle faisait sa toilette quand elle entendit hurler dans la cour.

— Mademoiselle Eglantine ! Mademoiselle Eglantine !

— Que se passe-t-il ?

Les enfants du village hurlant et gesticulant parlaient tous à la fois...

— Elle est sortie !

— Oui ! Votre maison est sortie de l'eau et elle n'est même pas abîmée !

— Oh, mon Dieu !

Et on vit cette chose étrange ... Mademoiselle Eglantine, en chaussons et les cheveux pas coiffés flottant sur ses épaules courir avec les enfants du village qui hurlaient à qui mieux mieux...

Quand ils arrivèrent dans le fond de la vallée, ils purent en effet voir la maison couverte de boue mais intacte.

Eglantine pleurait de joie...

Les réparations, les aménagements commencèrent sans perdre de temps et le soir même, autour d'un grand feu de bois, tout le village dansa et chanta jusqu'à l'aube.

Le lac avait disparu, le ruisseau avait retrouvé son lit et tous ces braves gens avaient retrouvé le bonheur de vivre loin du bruit et de la civilisation.

FIN


Les gens pensent que les revenants existent exclusivement dans les maisons hantées...
... mais au fil des ans, j'ai découvert que l'imposture peut se trouver n'importe où ... même sur un paisible petit aérodrome de Long Island...
KELLEY'S MEETING AÉRIEN
Les ailes de la mort
SCÉNARIO : PAUL KUPPERBERG
DESSINS : MIKE R. ADAMS et SAL TRAPANI
Mais je devance l'histoire, laquelle commença tôt un matin de juillet, alors que Marie, ma femme et moi, avions décidé de quitter la ville pour une journée de congé...
Tu es censé te relaxer, Terry...


... Alors que dirais-tu de poser ce journal pour admirer le paysage ?
Hum ? Il y a là un article sur un meeting d'aviation à Long Island ! Ça t'intéresserait d'aller voir ça ?


Depuis quand mon cher mari s'intéresse-t-il aux avions ?
Oh - oh !... Je connais ce regard, Terry...
Eeeeh bien... pas vraiment !


... Alors au lieu de lanterner, pourquoi ne pas me dire simplement comment les fantômes cadrent dans le tableau ?
Toujours une longueur d'avance sur moi, hein, chérie ?... D'après l'article, l'aérodrome où a lieu le meeting était utilisé comme centre de formation de pilotes lors de la Première Guerre mondiale !


En 1914, juste avant la remise des brevets à un groupe de pilotes, l'un de ceux-ci... un certain Mark Fleming... mourut dans un accident causé par un autre pilote de biplan ! La légende veut que puisque Fleming n'a jamais été breveté...
LONG ISLAND
VOIE EXPRESS
495
495


... son « fantôme » est pour toujours astreint à hanter le terrain où il trouva la mort !
L'article dit que les pilotes et les mécaniciens de ce terrain ont signalé pas mal d'étranges « farces » dernièrement...


... dont ils rendent responsable le fantôme de Fleming ! J'ai déjà décidé d'examiner cette affaire... euh, pour mon prochain livre, bien entendu !
Bien sûr, chéri !
ING D'AV
Je laissai Marie jubiler pour l'instant ! Je m'étais retiré de la chasse aux fantômes, mais je comptais cependant sur le prétendu monde des esprits pour assurer ma subsistance...

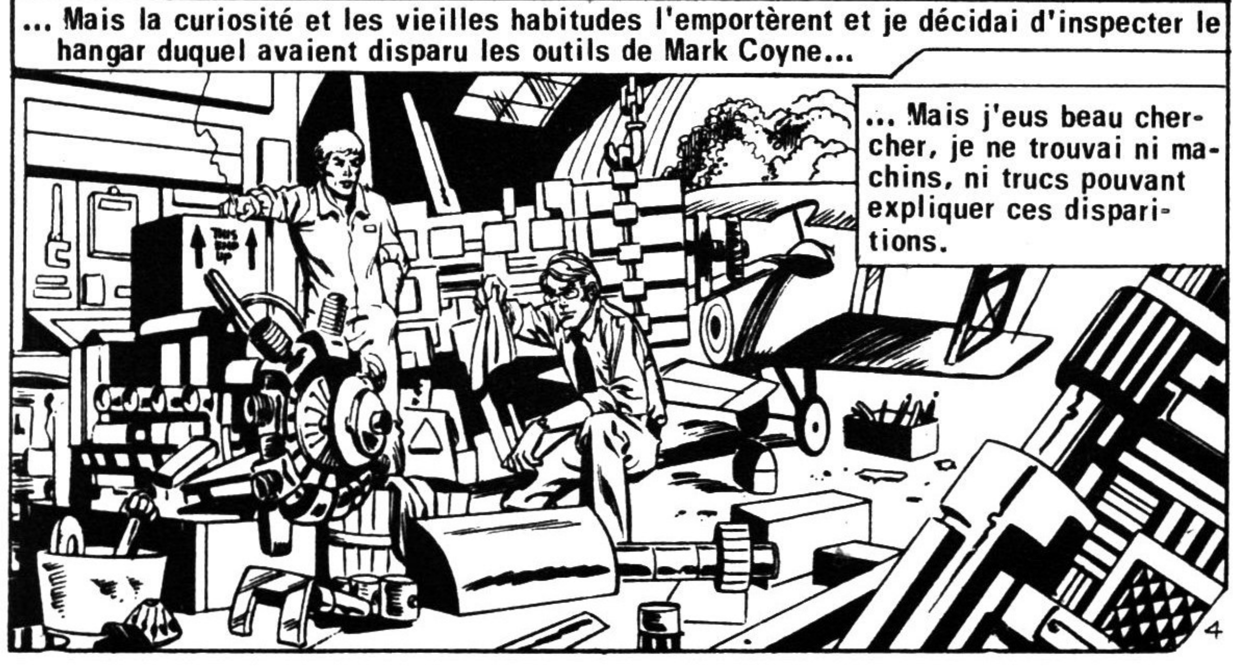

... car maintenant, je me contentais d'écrire sur le sujet ! J'avais mes raisons pour cela... raisons que même Marie ne connaissait pas !
Et ainsi, peu après...


Le meeting n'avait pas encore commencé, nous cherchâmes donc quelqu'un qui pourrait nous tuyauter...
Excusez-moi, mon nom est Terry Treize, et j'aimerais poser quelques questions au sujet de Mark Fleming !
Treize ? Oh ! Bien sûr... vous êtes le type qui écrit sur les fantômes, n'est-ce pas ? Je suis Max Curry, le directeur de l'aérodrome !


Comment allez-vous, Treize ? Je suis Doug Kelley, promoteur de ce manque à gagner qui passe pour un meeting d'aviation ! Ces deux jeunots sont Barry Podner et Frank Harvey, mes deux meilleurs pilotes et voici Mark Coyne, mon chef mécanicien.
Ravi de vous rencontrer ! Le journal dit que vous avez eu ici certaines difficultés dernièrement !


Vous parlez du fantôme de Fleming, hein ? Ouais, il nous en a fait voir de dures, pour sûr... d'étranges trucs bien ennuyeux, croyez-moi ! Moteurs culbutant tout seuls... choses disparaissant... outils et matériel flottant dans l'air... du vrai surnaturel !


Et vous avez effectivement vu ces choses se produire ?
Heu-eu... une paire de fois !
Moi aussi... à vrai dire, ce satané revenant m'a fauché des outils toute la semaine !
Tous donnèrent une version similaire... ils croyaient qu'un fantôme hantait le terrain ... moi pas...


... Mais la curiosité et les vieilles habitudes l'emportèrent et je décidai d'inspecter le hangar duquel avaient disparu les outils de Mark Coyne...
... Mais j'eus beau chercher, je ne trouvai ni machins, ni trucs pouvant expliquer ces disparitions.


... Mais cela ne prouvait rien ! De tels systèmes sont enlevés aussi facilement qu'ils sont installés ! Et ainsi...
A la tête que tu fais, je présume que tu n'as rien trouvé !
Roger !... si tu veux m'excuser ce jargon de pilotes !
Bien sûr... et à propos de pilotes...
KELLEY'S MEETING D'AVIATION

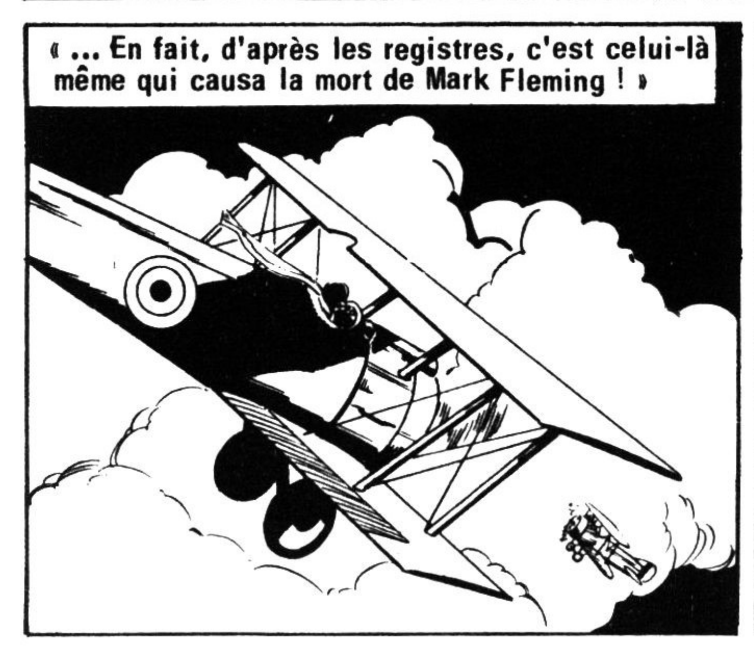

« ... Frank Harvey et Barry Podner sont sur le point de faire leur numéro ! »
Le journal avait mentionné cette partie du programme... une reconstitution authentique d'un combat aérien utilisant des biplans du temps de la Première Guerre mondiale...


Le seul problème était que... l'un des pilotes n'était pas dans son avion déjà en vol !
AÏE !
Hein ?... Frank Harvey ! Bonté divine !... Que s'est-il passé ?

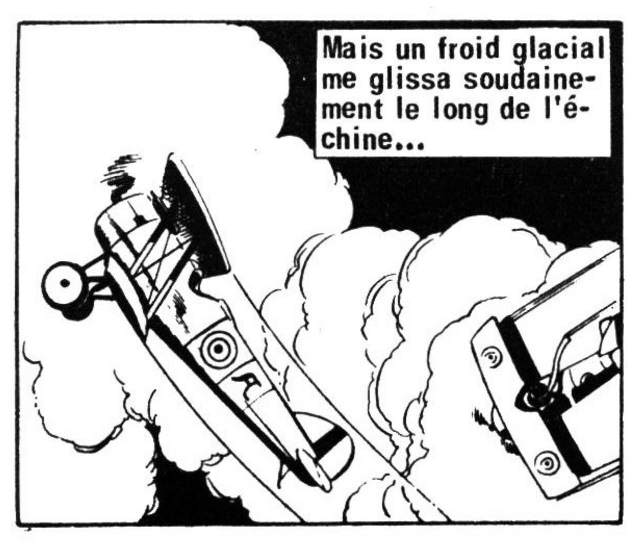

Je... je n'en suis pas sûr, docteur Treize ! J'étais dans le hangar, inspectant mon avion, quand quelqu'un m'a matraqué par derrière !
Avez-vous vu qui c'était ?
Non... J'étais seul là-dedans... ou du moins je croyais l'être...


... bien que je n'en sois toujours pas certain, car quand je suis revenu à moi quelques minutes après, j'ai vu mon avion rouler hors du hangar...
... mais il n'y avait personne dans le cockpit !
Frank ! Qui pilote ton avion ?

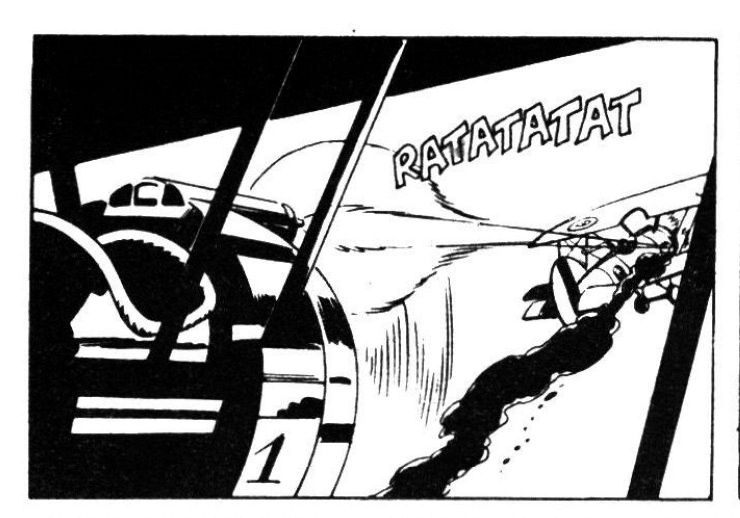

Frank Harvey répéta rapidement son histoire et...
Miséricorde ! C'est... c'est le fantôme de Fleming, n'est-ce pas...
... Ecoutez, ce zinc que Podner pilote était l'un de ceux utilisés pour l'entraînement durant la guerre...


« ... En fait, d'après les registres, c'est celui-là même qui causa la mort de Mark Fleming ! »

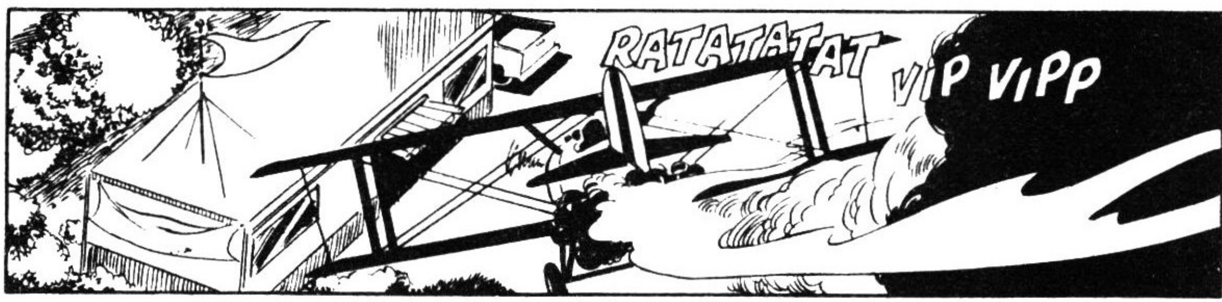

Abasourdis par ces révélations... incapables de faire quelque chose pour ceux là-haut, nous ne pouvions que regarder alors que les archaïques biplans entamaient leur numéro...


Mais un froid glacial me glissa soudainement le long de l'échine...


Que... ? Il n'est pas censé... !?







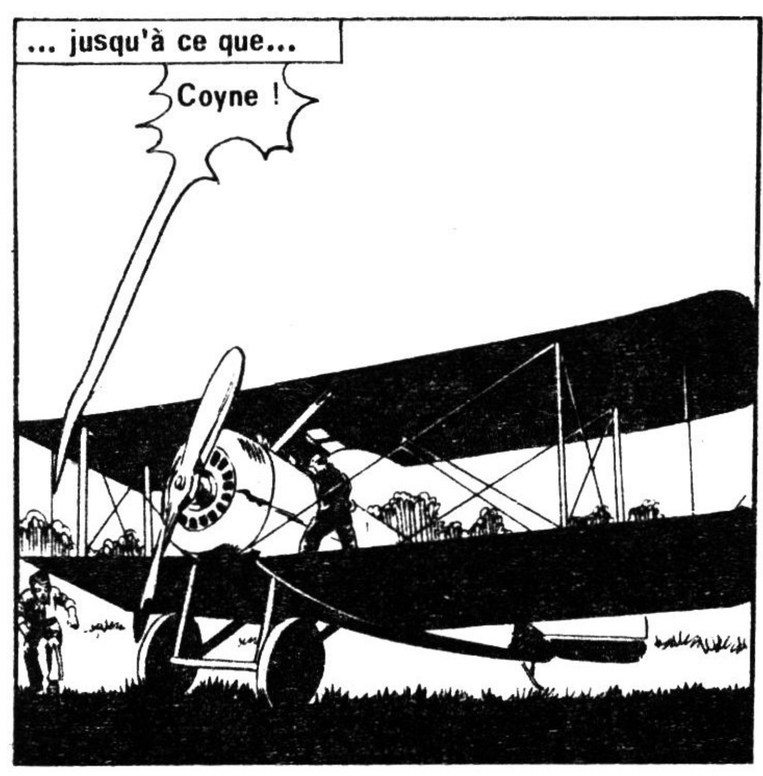
Ceci n'était plus un numéro !

KARRHOOM!


Miraculeusement, Barry Podner était encore en vie... mais tout juste et, avant de perdre connaissance, il parvint à parler...
... Ahan... l'a-l'avion de Frank... Han... il était ... était vide... pas... pas de piloo...


Je n'accepte pas cette solution de facilité, M. Kelley ! Les fantômes, ça n'existe pas !...
... et je vais le prouver !
Hé ! Une minute !


Seulement, je ne savais pas très bien comment j'allais tenir cette promesse...


... jusqu'à ce que...
Coyne !


Que comptez-vous faire au juste, Coyne ?
Treize ! J'ai... j'ai vu l'avion se poser et... euh... je venais empoigner Harvey au cas où il essaierait de filer...
... mais il n'y avait personne là-dedans !
Ne jouez pas la surprise, Coyne !


... Vous le saviez depuis le début !
Hé !
THUNK


Je ne pige pas, Treize ! Que se passe-t-il ?
Les systèmes de télécommande font peut-être partie de l'équipement standard de vos avions ?
Ne le lâchez pas et je vous expliquerai ! Avant que j'arrive à l'avion, il a pu retirer ceci des commandes !...


Un dispositif qui lui permettait de piloter l'avion à partir du sol !
Voyez-vous, plus tôt, Coyne, s'étant faufilé dans le hangar, avait assommé Harvey, fixé la télécommande...


... et fit ensuite décoller le biplan pour tuer Barry Podner avec les vraies munitions qu'il avait substituées à celles à blanc utilisées dans le numéro !
Non ! Je n'ai jamais eu l'intention de nuire à Barry !



Tu veux dire que tu as manigancé toute cette histoire rien que pour faire choir l'avion de Frank sur mon bureau ? Tu as perdu la boule ou quoi ?

Non... mais je devais m'assurer que vos livres de comptes étaient détruits, car l'année dernière, j'ai falsifié mes dépenses d'équipement... détournant des fonds de votre affaire...

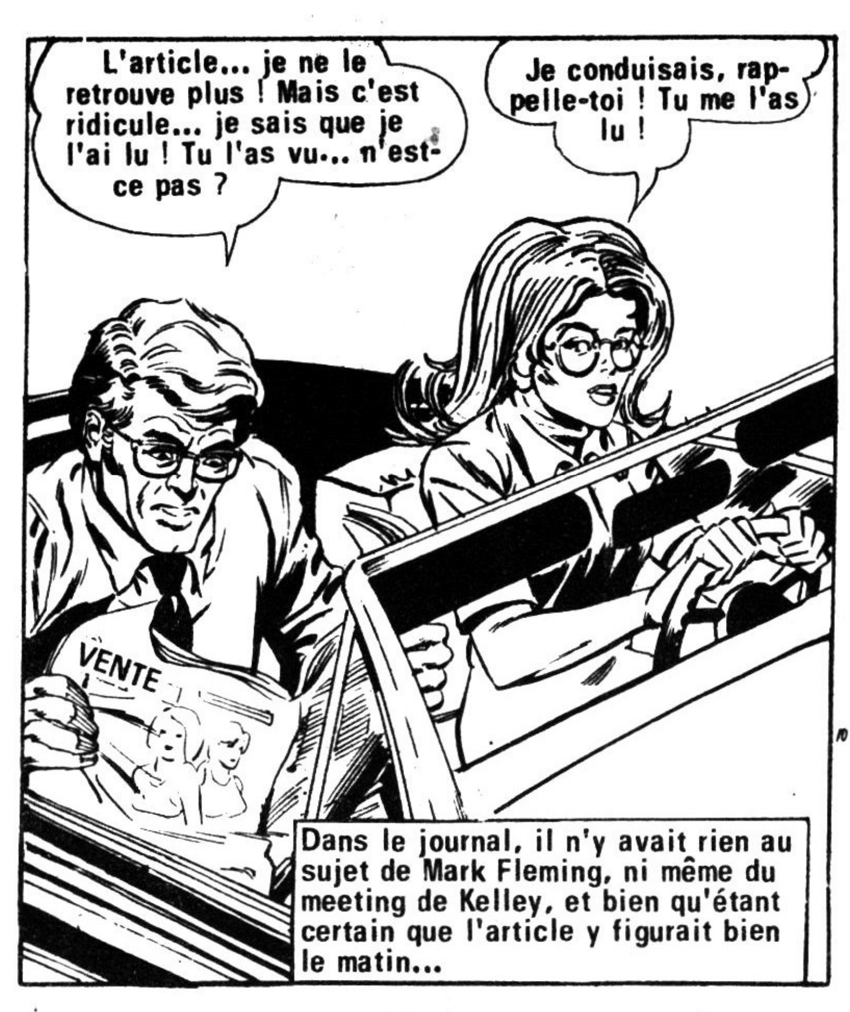






Directrice de la publication
Janine KEIRSBILK

LES PUBLICATIONS AREDIT
357 Bld Gambetta
59200 TOURCOING



... je décidai que ce n'était pas une chose à laquelle je voulais penser pour l'instant...

VENTE

N° C.P. 60 515

Dépôt légal — 4 — 1982

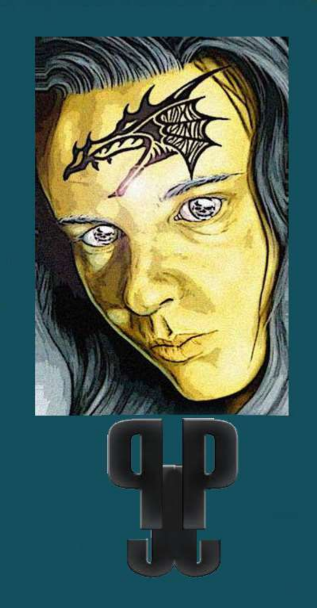
Imprimeries de Champagne
Langres - Chaumont
Dépôt légal 0.424


LE PAYS FANTASTIQUE
3 titres disponibles
*
3 B.D d'une qualité rare.
*
À collectionner à tout prix !
MLP
Artima COLOR Marvel GÉANT
Weird World
L'une des plus belles de nos créations : Les albums WEIRDWORLD





Scanné et corrigé par



Ne pas déranger, je bosse






LES GEMMES DE DARKLENS
En cas d'indisponibilité chez votre fournisseur ECRIVEZ-NOUS ! nous pouvons vous fournir cette splendide TRILOGIE
MLP
Artima COLOR Marvel GÉANT
Weird World
L'une des plus belles de nos créations : Les albums WEIRDWORLD